

K 11646 de 18.

LES SAISONS,  
POÈME.

THE AVIATION  
ANNUAL







*C. P. Martin. Del.*

*g. B.*

*N. De Lannay. Sculp.*

**LES SAISONS.**

# LES SAISONS,

*POÈME*

TRADUIT DE L'ANGLAIS

*DE THOMPSON.*



*A LONDRES,*

---

M. DCC. LXXIX.

*AVEC APPROBATION*



---

## AVERTISSEMENT.

**S**i le Spectacle de la Nature est, comme on n'en peut douter, l'objet le plus digne de notre curiosité, j'ose me flatter que le public me fera quelque gré de lui en présenter ici un tableau tracé par un Poète Anglois, aussi bon Physicien que Peintre habile. Thompson, auteur du Poème des Saisons, la suit pas - à - pas dans ses révolutions annuelles & dans ses métamorphoses périodiques. Aucun climat n'échappe à ses recherches. On conçoit quelle prodigieuse variété de merveilles s'offre de toutes parts à l'œil perçant & attentif de l'observateur, & combien ces sortes de détails, & surtout les descriptions champêtres qui en résultent, toujours si intéressantes, pour peu qu'elles soient peintes avec vérité, le deviennent encore plus dans la main d'un homme de génie, qui les embellit de ce que l'imagination a de sublime & de brillant; la Langue de force & d'énergie, la Poésie de fleurs & d'agrémens.

---

## AVERTISSEMENT.

---

*Avec un pareil fonds pour plaisir, on ne sera point surpris que Thompson n'ait point jugé à propos de mettre en jeu les machines mythologiques des Anciens que nous avons froidement transplantées dans la Poësie moderne. Ces frivoles ressources de la fiction eussent été déplacées dans un ouvrage dont la vérité fait la base, & qui attache suffisamment l'ame par l'importance & l'attrait de la chose même.*

*Ce n'est point ici un Poëme champêtre, les détails de l'Agriculture n'y sont pas tous ; ils y sont en images plutôt qu'en leçons : mais c'est un brillant optique de la campagne. Apprendre à la voir, c'est apprendre à l'aimer, & bientôt à la cultiver. Abandonnant le côté utile, mon Auteur ne présente que l'agréable. Son imagination est si vive, qu'elle embellit tout ; son pinceau si vrai, qu'il peint tout au naturel. C'est le véritable interprète du Spectacle de la Nature. Combien de gens trouvent cette mère universelle muette & uniforme, faut*

---

## AVERTISSEMENT.

---

d'avoir appris à la connoître, qui avec un tel guide, découvriront des beautés sans nombre, qu'ils auroient toujours méconnues.

Le sentiment qui est l'ame de toutes les belles productions, & qui seul laisse dans notre esprit des traces durables, abonde dans cet ouvrage. Le Poète ne perd aucune occasion d'en faire mouvoir les ressorts; il les trouve par-tout, & les sait heureusement. Il est tendre & compatissant pour tous, à la réserve des François. Un autre mérite bien essentiel, c'est que dans les tableaux de bonheur qu'il nous présente dans l'innocence, dans la paix, & dans les douceurs de la vie champêtre, il n'y fait entrer aucun trait particulier & exclusif pour la richesse. Ce mérite est remarquable, sur-tout dans ce beau morceau de la fin du troisième Chant, qui contient l'éloge le plus attrayant & le plus touchant de la vie champêtre. Il ne paroît dans cet admirable tableau rien que le moindre habitant de la campagne.

---

## AVERTISSEMENT.

---

ne puiſſe ſe procurer, comme le plus riche. C'eſt étre bien éclairé par le ſentiment, que d'obſerver de telles nuances.

Après ce peu de mots ſur le génie de Thompson, qu'il me ſoit permis de parler auſſi de ma traduction. Les défauts de mon Auteur entreront d'autant plus naturellement dans cette énonciation, qu'ils feront partie de mon apologie involontaire.

J'ai toujours cru que le principal mérite d'une traduction confiſtoit dans la plus ſcrupuleufe exactitude; de maniere que ſi une traduction pouvoit étre, pour ainſi dire, transparente, & laiſſer voir l'original dans tout ſon naturel, elle ſeroit la plus parfaite. En vertu de cette opinion, j'ai ſacrifié presque partout l'élégance de notre langue, la délicatesſe de nos oreilles, & mon amour-propre, au plaisir de rendre littéralement le nerf & la force des pensées, & des épithetes de mon Auteur.

J'ai pouffé la fidélité jusqu'à maudire ou braver notre Nation en bon Anglois.

## AVERTISSEMENT.

Peut-être en serai-je blâmé, mais il me semble que ce n'est point à un Traducteur d'émonder les passions de son Auteur. De plus, la plupart de ces endroits sont pleins de force & de beauté.

Thompson est si sublime, si vif dans ses tableaux; sa langue dans son ouvrage est si abondante, si fertile en épithetes expressives, qu'il est impossible d'en rendre l'énergie & la force, même en partie. D'ailleurs son Poème représente par-tout une campagne que je n'ai point vue. Il peint des détails de l'agriculture de son pays, différente de la nôtre. En un mot, je me suis trouvé étranger au fonds & à la forme, au sens & à l'expression. De toutes ces choses combinées, il pourroit bien résulter que je parle Anglois aux François, & François aux Anglois de façon que je me trouverai également défavoué de l'une & de l'autre nation.

L'agriculture de l'Angleterre est si différente de la nôtre, qu'il est impossible

---

## AVERTISSEMENT.

---

d'en rendre les détails sans les connoître, & peut-être de les connoître sans être agriculteur Anglois. On trouve des différences frappantes, telles, par exemple, que la moisson en Automne. Mais combien d'autres moins sensibles embarrasent tout autant un Traducteur. Les Anglais ont transplanté chez eux plusieurs productions de l'Amérique qui sont devenues communes dans leur pays, & qui nous sont inconnues. Les fleurs & les fruits de ces productions forment cependant des tableaux dans un ouvrage où tout est peint, & je crains bien de les avoir mal copiés.

Le Poëte veut tout peindre, ce qui le jette dans les détails fatiguans & répétés. A l'égard de ce dernier défaut, je puis bien l'avoir chargé, attendu que sa langue plus libre que la nôtre, semble être plus abondante. Il est pourtant vrai qu'il se répète souvent lui-même, sur-tout en épithèses, & il n'étoit guere possible que cela fût

## AVERTISSEMENT.

autrement. On me blâmera sans doute de n'avoir pas élagué cette profusion quelquefois fatiguante ; mais ce n'est plus traduire, c'est franciser un auteur. On me reprochera mille superfluitez, elles sont à mon Poète. Il est juste qu'il en ait le blâme comme la louange.

Parmi cette multitude d'images & de figures, il en est d'outrées & presque hideuses, il en est de tristes sans nécessité, à ce qu'il m'a paru, puisque l'Auteur avoit une imagination assez abondante pour multiplier à l'infini les images riantes & douces, seules dignes de son sujet & d'un tableau fait pour attacher. Mais tel est le génie de l'Auteur, que tout ce qui est fortement rendu, lui paroît beau, & en effet tout est grand dans ses mains ; mais s'il n'y avoit du démesuré, seroit-il Anglois, ou plutôt seroit-il homme de génie ?

Mon dessein a été de donner à ma Nation Thompson tel qu'il est ; c'est au Public à juger si son Poème est intéressant dans notre

---

## AVERTISSEMENT.

---

langue. S'il ne l'est point, c'est ma faute,  
car certainement il le pouvoit être. Quant  
au mérite de la traduction que je fais  
confier tout entier dans une exacte fidélité,  
c'est à ceux d'entre nous à qui sa langue  
est familiere, que je m'en rapporte.



---

## A L'AMI DES HOMMES.

C'EST à vous MONSIEUR, que je présente la traduction d'un Poëme Anglois sur les quatre Saisons, où l'Auteur a traité en Poëte & en Peintre de la Nature, les objets que vous avez considéré en Citoyen & en Homme d'Etat. C'est l'ouvrage de l'imagination & du goût, qui vient se placer à côté du Livre de la raison & de la sagesse, & se montrer aux yeux du public sous une sauve-garde aussi respectable. J'ose dire, MONSIEUR, que cet hommage est une sorte de devoir de ma part, puisque dans l'ordre naturel, l'agréable doit marcher à la suite du grand & de l'utile, & que les fruits de l'un peuvent être regardés comme le juste tribut de l'autre.

C'étoit à l'Ami des Hommes, car ce nom est encore plus la qualification du caractere de l'Auteur, que le titre de l'Ouvrage, qu'il appartenloit de jettter sur la campagne des regards de législateur.

---

## É P I T R E

---

d'élever d'une main hardie l'édifice du bonheur des Nations, sur le trône d'un Roi véritablement grand & véritablement sage. C'étoit à l'Ami de l'humanité d'enseigner en même-temps les loix, les usages, & les mœurs, de les enchaîner, & de les fortifier réciprocement, de connoître les maux des Etats & leurs remedes, de rapporter tous les cas à leurs causes véritables, en montrant sur-tout que l'art suprême du gouvernement est de rétablir les constitutions par le rétablissement de leurs principes. Un Maître, comme vous, pouvoit seul encore écrire pour la raison, & plaire à la fois au sentiment, en faisant aimer tout ce que sa plume démontre. C'est de la persuasion d'un Ecrivain que naît parfaitement la conviction de ceux qui le lisent : on prouve sans peine ce que l'on sent avec force ; mais ce n'est que d'une vertu bien pure, que peut partir cette vive persuasion qui éclate dans cet Ouvrage précieux, que les honnêtes gens lisent avec tant de

---

## DÉDICATOIRE.

---

plaisir , les gens sensés avec tant de fruit. Ce Livre patriotique plaît sur-tout par un endroit : l'Ecrivain n'y dérobe l'homme nulle part , & il paroît avoir été composé plus encore devant la conscience de l'Auteur , que devant les yeux du public. Vos amis y trouvent , si je peux m'exprimer ainsi , jusqu'à la maniere de votre esprit ; & ce sceau même , qui vous est propre , est un nouveau charme à leurs yeux ; votre Livre étant semblable en cela à ces têtes d'un grand caractere , dont tous les traits sont précieux , & que la plus grande régularité de quelques parties , ou feroit méconnoître , ou rendroit peut - être moins parfaites dans leur ensemble.

Voilà l'idée , MONSIEUR , que je me suis faite de vos Ecrits. Vous pouviez seul exécuter un aussi grand tableau ; mais j'ose entreprendre d'appercevoir dans la Nature le côté riant , pittoresque & merveilleux de la scene , & de cueillir dans les campagnes les fleurs qu'elle vous

---

É P I T R E , &c.

---

présente. Ce n'est pas que mon Auteur , qui vous ressemble en cela , ne mêle souvent au charme des images poétiques les réflexions de la Philosophie , & les leçons de la vertu ; car la raison peut se produire sous plus d'une forme. Cette analogie de sentimens entre vous & lui, fut un motif de plus pour m'engager à faire passer cet ouvrage dans notre langue , & ce sera sans doute pour vous , MONSIEUR , une nouvelle raison de n'en pas dédaigner l'hommage. Je ne vous parle point du mérite de ma traduction ; elle est scrupuleuse avec rigueur , & dans l'opinion où je suis qu'un original , quand il est excellent , n'a besoin que de paroître être lui pour bien réussir , j'ai cherché à traduire mon modele , comme je dois souhaiter MONSIEUR , que les Nations étrangères vous traduisent.

JE suis ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble  
&c. \*\*\*



## LE PRINTEMPS.

LENS, doux Printemps, fraîcheur éthérée,  
lens, descens dans nos plaines du fein de la  
ne, & baigne de rosée nos arbrisseaux ; des  
cunds : la musique des airs s'éveille autour de  
s groupes de roses. Hartford faite également pour briller dans les  
ours par mille attrait naturels, & pour être  
onneur de nos campagnes, où l'on voit avec  
plaisir les Grâces ingénues parer le maintien de  
l'innocence & de la sageffe ; Hartford, daigne  
écouter ; je chante ta propre faison ; je peins  
nature fleurie & bienfaisante comme toi.

Le sombre Hiver se précipite au fond du  
ord, il rappelle les Autans furieux : ces fiers  
claves obéissent, & quittent les collines

gémisantes, les forêts dépouillées, & les vallons ravagés. Un vent plus doux succède, il carresse de l'aile la terre encor effrayée ; les neiges s'éboulent, & vont se perdre en torrens jaunissans. Les montagnes se parent de verdure qui nuance l'azur des cieux.

La saison est encore incertaine ; l'Hiver revient de temps en temps sur ses pas. Il souffle vers le soir : il glace la foible & tendre Aurore, & commande à ses frimats d'attrister la plus belle heure du jour. L'oiseau précurseur du Printemps craint de prévenir son temps, & d'entamer les glaces qui couvrent encore le marais. Pour juger de leur épaisseur, il écoute si l'air retentit des coups redoublés de son bec. A peine les Pluviers encore battus de l'orage osent-ils se disperser sur la bruyère, & faire entendre leurs tons glapissans.

Enfin le Soleil bienfaisant quitte le signe de Bélier, & le brillant Taureau le reçoit. L'atmosphère se dégage & s'étend ; les voiles épais de l'Hiver font place à des nuages légers, épars sur l'horizon, & semblables à des flocons de laine blanche.

Les Zéphirs sortent de leurs retraites ; le

rélient la terre , & lui rendent la vie & le mouvement. Le laboureur joyeux apperçoit la nature renaissante. Il tire de l'étable ses bœufs vigoureux , & les conduit à l'endroit où son utile charrue est enfin libre des entraves de la gelée. Ces laborieux animaux avancent sous le joug , & commencent leurs travaux , animés par le simple chant de l'auvette qui s'élève & plane dans les cieux. D'abord le laboureur attentif pese sur le soc brillant , brise la mousse , parcourt son champ , & dirige le sillon en rangeant la terre des deux cotés.

Plus loin un homme couvert d'un vêtement blanc , parcourt le champ voisin d'un pas mesuré , & répand libéralement le grain dans le sein fidèle de la terre ; la herse armée de pointes suit & ferme la scène.

O Ciel ! sois-nous propice ; l'homme laboureur a fait sa tâche. Vents précurseurs de la fertilité , échauffez le sein maternel de la terre ; descendez , fécondes rosées , douces & fertiles étendues , tempérez le feu de la nature agissante. Soleil , fais revivre le monde , & perfectionne l'année. Vous qui vivez dans le luxe & l'opulence

lence , dans la pompe & dans l'orgueil , vous trouvez ces détails indignes de vous ; ils ont cependant été chantés par Virgile dans la célèbre Rome , dans le siècle de l'élégance & du goût le plus rafiné. Jadis les Rois & les Héros bienfaiteurs du genre humain ne dédaignoient pas de conduire la charrue sacrée ; jadis ces hommes , en comparaison de qui vous ne scauriez être que comme ces insectes qu'un jour d'Eté voit naître & périr , ont cependant rendu dignement les rênes de l'Empire , & fçu lancer les foudres de la guerre. Ensuite fuyant la basse flatterie , ils faisoissoient la charrue d'une main victorieuse ; asservis en apparence aux travaux de la simplicité , leur ame élevée & libre méprisoit les vils trésors que la corruption peut offrir.

Vous généreux Anglois , qui honorez l'agriculture , préparez la terre sur vos coteaux & dans vos vallons les plus déserts , à recevoir les influences d'un ciel favorable , & disposez la à vous offrir un jour les dons d'une Automne abondante. Heureuse patrie , que les mers les plus éloignées fierement soumises à ton empire , d'un million de rivages apportent dan-

tes ports tous les biens de la vie ; puisse par la faveur suprême ton sol riche & fécond répandre dans le monde entier tous les trésors de la nature ! Accorde aux nations étonnées le vêtement & la vie , & sois la mère nourrice de l'univers.

Ce que les douces haleines des Zéphirs ont commencé , l'œil brillant du pere de la nature l'acheve ; il darde profondément ses rayons vivifiants , & pénètre jusques dans les retraites obscures de la végération. Sa chaleur se subdivise dans les germes multipliés , & se métamorphose en mille couleurs variées sur la robe renaissante de la terre. Tu concours sur-tout nos plaisirs , tendre verdure , vêtement universel de la nature riante ; tu réunis la lumière & l'ombre ; tu réjouis la vue , & tu la fortifies ; tu plais enfin également sous toutes les nuances.

L'herbe nouvelle produite par l'air tempéré , s'étend depuis les prés humides jusques sur la colline desséchée. Elle croît , s'épaissit & rit à l'œil de toutes parts. L'aube-épine blanchit ; la sève des arbrisseaux pousse les jeunes boutons , & se développe par degrés. La parure

des forêts se déploie en abondance sous l'aile des Zéphirs. Le cerf ne peut désormais dérober sa marche rapide à l'oreille attentive, & déjà l'œil ne voit plus les oiseaux dont on entend les concerts. La main rapide & cachée de la nature répand à la fois dans les jardins des couleurs riantes sur les fleurs, & dans l'air le doux mélange de tous les parfums. Le fruit attendu n'est encore qu'un germe naissant, caché sous des langes de pourpre. Puissé - je dans cette saison quitter la ville ensévelie dans la fumée, dans le sommeil & l'humidité mal-faisante ; qu'il me soit permis d'errer dans tes champs baignés de rosée, où l'on respire l'aimable fraîcheur, & où l'on voit tomber les gouttes tremblantes de l'arbuste penché. Que je promene mes rêveries dans les labyrinthes champêtres, où naissent les herbes odoriférantes, parfums des laitages nouveaux ; que j'erre le long d'une haie d'églantiers odoriférans, ou que, montant sur quelqu'une des hauteurs de Rischmond, je parcoure d'un coup d'œil tes plaines émaillées de mille couleurs tranchantes ; & que, passant de plaisir en plaisir, je me peigne les trésors de l'Automne à travers

des riches voiles qui semblent vouloir borner mes regards.

S'il ne s'élève un vent piquant, sortant des forêts de la sauvage Russie, qui répande de ses ailes humides un serein pernicieux; ou qu'un vent sec n'amene une gelée tardive, qui resserre & flétrit les dons du Printemps; souvent des armées innombrables d'insectes, amenés par les sombres brouillards, apportent leur poison, dévorent les boutons & l'écorce, & se font jour jusques au cœur de l'arbre. Foible & méprisable engeance, mais instrument de la vengeance céleste, dont l'effort passager amène la famine dévorante, & détruit l'espérance de l'année. Pour arrêter ce fléau, le fermier prudent brûle de la paille auprès de son pommier, jusqu'à ce qu'enveloppé de fumée, l'ennemi caché tombe suffoqué. Il répand aussi sur les fleurs la poussière pénétrante du poivre fatal à cet insecte; ou quand la feuille envenimée commence à se rétrécir, il le noye dans sa coque, & laisse prudemment les oiseaux en faire leur proie.

Habitans de la campagne, ne vous découagez pas; ces vents qui vous paroissent si

cruels, ne soufflent pas en vain ; ils chassent loin de nous les nuages épais surchargés de pluie, qui nous viennent en abondance de la mer Atlantique : Ils auroient éteint la chaleur de l'Eté, & nous auroient plongés dans la crise en noyant la récolte avant sa maturité.

Le Nord-Est a épuisé sa rage : il gronde maintenant dans les cavernes de fer, où il se trouve renfermé. Le Sud. regne à son tour : il détend, il échauffe l'air, & souffle dans son vaste empire les nuages chargés de pluies printanières. Ils paroissent d'abord éléver un cordon obscur qu'on apperçoit à peine sur l'horizon ; bientôt ils s'entassent rapidement ; la vapeur épaisse s'envole au firmament surchargé, & une obscurité profonde se répand sur l'horizon.

— Ce ne sont plus ces froides ondes  
Dont le Verseau dans ses fureurs  
Grossit nos sources vagabondes :  
C'est l'heureux tribut d'eaux fécondes  
D'où naissent les fruits & les fleurs (1).

Le vent tombe par degrés, un calme profond lui succède. On n'entend plus le moindre souffle.

(1) Œuvres diverses de M. L. F. Tome 1, page 153.

agiter les bois épais , ni même le murmure des feuilles du Tremble. Les rivières déridées , & qui paroissent avoir étendu les plis de leurs vagues dans un état d'immobilité , trompent l'œil qui cherche leur cours. Tout est en silence & dans une attente agréable. Les troupeaux dédaignent les restes des fourrages d'hiver , & dévorent de l'œil la nouvelle verdure dont un Berger prudent les écarte pendant ces restes d'humidité. Les oiseaux encore incertains s'arrêtent à nettoyer leurs plumes , & à les dégager des perles liquides des frimats , qui y étoient arrêtées : ils les frottent de cette huile naturelle qui les rend impénétrables , & attendent en paix que l'instinct & la nature marquent le moment où tous à la fois doivent commencer leurs concerts. Les montagnes même , les vallons , & les forêts impatientes semblent réclamer les dons de la saison. L'homme supérieur à tout autre être , se promene au milieu de cette heureuse création : il sent , il médite le prix de tant de biens ; & le sentiment qui le porte à se les approprier , le pénétre de joie & de reconnaissance. Enfin , la fécondité perce la nue , elle abreuve doucement les champs , & pa-

A v

feme de gouttes de crystal l'étang qui semble bouillonner à sa vue : une douce humidité se répand dans tout l'atmosphère. A peine la pluie imprévue qui marque son passage , est-elle entendue de ceux qui errent dans les forêts sous l'abri du feuillage ; mais qui peut se tenir à couvert , tandis que la bonté du ciel verse sans mesure l'herbe , les fleurs & les fruits dans le vaste sein de la nature. L'imagination enchantée s'anime , & voit tous ces biens au moment même où l'œil de l'expérience ne peut encore que les prévoir. Celle-ci voit à peine la première pointe de l'herbe , & l'autre admire déjà les fleurs , dont la verdure doit être émaillée.

Ainsi , pendant le haut du jour les nuages chargés répandent leurs trésors naturels sur la terre humectée , qui reçoit dans son sein la vie végétative , jusqu'au moment où le soleil penchant vers son déclin , paroît tout-à-coup dans le firmament occidental. Il perce , éclaire , & change en lames d'or les nuages voisins : la lumiere rapide frappe subitement les montagnes rougies ; & ses rayons pénètrent les forêts , se répandent sur les fleuves , éclairent un brouil-

lard jaunissant qui s'élève sur la plaine brillante, & colorent les perles de la rosée. Le paysage brille de fraîcheur, de verdure & de joie : les bois s'épaississent : la musique des airs commence, s'accroît, se mêle en concert champêtre au murmure des eaux. Les troupeaux bêlent sur les coteaux, l'écho leur répond du fond des vallons. Le Zéphir s'élève, le bruit de ses ailes réunit toutes les voix de la nature réjouie. L'Arc-en-ciel au même instant fort des nuages opposés : il se déploie, il embrasse l'horizon, & développe toutes les couleurs premières, depuis le rouge jusques au violet qui se perd dans le firmament que l'arc céleste embrasse, & dans lequel il semble se confondre. Illustré Newton, ces nuages opposés au soleil, & prêts à se résoudre en eau, forment l'effet de ton prisme, & développent à l'œil sage & instruit l'artifice admirable des couleurs, qu'il n'étoit réservé qu'à toi de découvrir sous l'enveloppe de la blancheur qui les déroboit à nos regards.

Le vulgaire, qui ne voit que l'extérieur, considère étonné le brillant enchantement qui abaisse doucement sur les campagnes qui en

reçoivent un nouvel éclat. Il court croyant arriver au sein de la gloire qui descend, mais il s'arrête devant l'arc céleste, qui s'envole & s'évanouit devant lui; & son illusion n'est bientôt plus qu'un étonnement.

La nuit tranquille succede à pas lents: l'ombre voile doucement l'éclat du jour. La terre rassasiée attend les rayons du matin, pour rendre au jour en parfums par mille tiges nouvellement écloses, les trésors versés dans son sein par la fécondité de la veille. Enfin, l'herbe vivante sort avec profusion, & la terre entière en est profondément veloutée. Le plus habile Botaniste ne sçauroit en nombrer les especes, quand, attentif à ses recherches, il marche seul au long du vallon solitaire; ou quand il perce les forêts, & rejette tristement les mauvaises herbes, sentant qu'elles ne sont telles à ses yeux, que parce que son sçavoir est borné; ou lorsqu'enfin il franchit les rochers les plus escarpés, & porte au sommet des montagnes des pas dirigés par le signal des plantes agitées par les vents, qui semblent appeler son avide curiosité: car la nature libérale a prodigué par-tout ses biéfauts: elle en a confié les ger-

mes sans nombre aux vents favorables qui les dispersent par-tout , & les déposent au milieu des élémens qui les doivent nourrir.

Mais qui peut connoître leurs vertus? Qui peut porter un œil pur dans ces sources secrètes de la santé , de la vie & de la joie ? Ce fut la nourriture de l'homme dans l'état d'innocence. Age heureux , où le sang humain n'étoit point mêlé de chair immonde ! L'homme alors étranger aux arts cruels de la vie , aux rapines , au carnage , à la mort , aux excès , aux maladies, étoit le maître & non le tyran du monde.

Le crépuscule alors éveilloit la race heureuse de ces hommes purs : elle ne rougissait pas comme aujourd'hui de répandre ses rayons sacrés sur ces êtres livrés à l'empire du sommeil. Leur assoupiissement , léger comme leurs peines , s'évanouissoit doucement : renaissant entiers comme le Soleil , ils se levoient pour cultiver la terre qui se prêtoit à leurs soins, ou pour mener gayement leurs troupeaux. Occupés de chants , de danses , & de doux plaisirs, leurs heures s'écouloient rapidement dans des entretiens pleins de douceur & de sagesse , tandis que dans le vallon semé de roses , l'a-

mour faisoit entendre ses soupirs enfantins; heureux & libres de toute inquiétude, ils ne connoissoient que la douce peine qui pénétre intérieurement, & qui rend le bonheur plus grand. Ces fortunés enfans du ciel ignoroient le tort & l'injustice; la raison & l'équité étoient leurs loix: aussi la nature bienfaisante les traitoit-elle en mère tendre & satisfaite. Aucuns voiles n'obscurcisoient le firmament. Un vent frais & constant parfumoit l'air qu'ils respiroient: le Soleil pur n'avoit que des rayons favorables; les influences du ciel répandues en douce rosée, devenoient la graisse de la terre. Les troupeaux mêlés ensemble bondissoient en sûreté dans les gras pâtrages. Le lion étincelant, du bord des sombres bois, vit le concert de la nature: son terrible cœur en fut adouci, & se vit forcé d'y joindre le tribut de sa triste joie; car l'harmonie tenoit tout dans une paix parfaite. La flûte soupiroit doucement; la mélodie des voix suspendoit toute agitation, l'écho des bois répétoit ces sons harmonieux; le murmure des vents & celui des eaux s'unissoient à tant d'accords. Tels furent les premiers jours du monde en son enfance.

Maintenant ces temps rapides & innocens, d'où les Poëtes fabuleux ont tiré leur âge d'or, ont fait place au siècle de fer. Les premiers hommes goûtoient le nectar de la vie, & nous en épuisons la lie. Les esprits languissans n'ont plus cet accord & cette harmonie, qui fait l'âme du bonheur ; notre intérieur a perdu tout équilibre ; les passions ont franchi leurs barrières ; la raison à demi éteinte, impuissante, ou corrompue, ne s'oppose point à cet affreux désordre ; la colère convulsive & difforme se répand en fureur ; ou pâle & sombre elle engendre la vengeance. La basse envie seche de la joie d'autrui, joie qu'elle hait parce qu'il n'en fut jamais pour elle. La crainte découragée se fait mille fantômes effrayans qui lui ravissent toutes les ressources. L'amour même est l'amerute de l'âme ; il n'est plus qu'une angoisse triste & languissante au fond du cœur ; ou bien guidé par un sordide intérêt, il ne sent plus ce noble desir qui jamais ne se rassasie, & qui, s'oubliant lui-même, met tout son bonheur à rendre heureux le cher objet de sa flamme. L'espérance flotte sans raison. La douleur impatiente de la vie se change en délire, passe

les heures à pleurer, ou dans un silence d'accablement. Tous ces maux divers, & mille autres combinés de plusieurs d'entre eux, provenant d'une vue toujours incertaine & changeante du bien & du mal, tourmentent l'esprit & l'agitent sans cesse. Tel est le principe de la vile partialité : nous voyons d'abord avec froideur & indifférence l'avantage de notre semblable ; le dégoût & la sombre haine succèdent & s'enveloppent de ruses, de lâche tromperie, & de basses violences ; tout sentiment sociable & réciproque s'éteint, & se change en inhumanité qui pénètre & pétrifie le cœur ; & la nature déconcertée, semble se venger d'avoir perdu son cours.

Jadis le ciel s'en vengea par un déluge : un ébranlement universel sépara la voûte qui retenoit les eaux du firmament. Elles fondirent avec impétuosité ; tout retentit du bruit de leur chute, elles fracassèrent tout. L'Océan n'eut plus de rivage, tout fut Océan ; & les vagues agitées, se rouloient avec fureur au-dessus des plus hautes montagnes qui s'étoient formées des débris du globe.

Les saisons irritées depuis ont tyrannisé

l'univers confondu. L'Hiver piquant l'a affaissé de neiges abondantes ; les chaleurs impures de l'Eté ont corrompu l'air. Avant ce temps, un Printemps continual regnoit sur l'année entière ; les fleurs & les fruits ornoient à l'envi la même branche de leurs couleurs variées ; l'air étoit pur & dans un calme perpétuel. Le souffle du Zéphir agitoit seul les plaines azurées ; les orages n'osoient souffler, ni les ouragans rava-ger ; les eaux limpides couloient tranquillement ; les matières sulphureuses ne s'élevoient pas dans le firmament pour y former les éclairs, l'humidité malsaine, & les brouillards d'Automne n'étoient pas suspendus, & ne corrompoient pas les sources de la vie. Maintenant elle est le jouet des élémens turbulens, qui passent du temps serein à l'obscurité, du chaud au froid, du sec à l'humide, concentrant une chaleur maligne qui change & affoiblit nos jours, les réduit à rien, & tranche leur cours par une fin prématurée.

Cependant, au milieu de ce déluge de maux & d'erreurs, le remede le plus naturel se dérobe à nos connoissances bornées. Les simples les plus salutaires meurent négligés,

quoiqu'abondamment doués de cette ame pure qui donne la santé , & rajeunit les organes de la vie ; don céleste & bien au-dessus de toutes les recherches de l'art. L'homme sanguinaire s'est rendu indigne de ces bienfaits naturels ; agité d'une ardeur dévorante , il est devenu le lion de la plaine , & pire encore. Le loup , qui dans la nuit vient enlever la brebis du troupeau , n'a jamais bu de son lait , ni fait usage de sa laine. Le bœuf , à la forte poitrine duquel le tigre s'attache , n'a jamais labouré pour lui. Ces animaux voraces & impitoyables par nature cedent à la faim dévorante qui allume leur cruelle rage. Mais l'homme que la nature forma d'un limon plus doux , qu'elle doua d'un cœur propre à concevoir & nourrir les tendres émotions de la bienfaisance , à qui seul elle a enseigné à pleurer ; tandis que de son sein elle verse pour son usage mille douceurs , herbes & fruits aussi nombreux que les gouttes de pluie , ou que les rayons qui leur donnent naissance ; l'homme , cette belle créature qui porte les doux souris , & dont les regards tendent

naturellement vers le ciel ; l'homme, hélas ! confondu avec les animaux carnaciers , ose tremper sa langue dans le fang ! Les bêtes de proie qui vivent de sang & de mort méritent la mort ; mais , vous brebis , qu'avez-vous fait ? vous race paisible , en quoi avez-vous mérité la mort ? vous , dont le lait abondant a ruisselé long - temps dans nos maifons , qui nous prétâtes vos habits naturels contre la rigueur du froid ; & le bœuf simple , cet animal innocent , sans ruses & sans fiel , en quoi nous a-t'il offensé ? lui , dont le labeur patient & continual orna la terre de toute la pompe de la moisson , gémita-t'il sous le couteau du laboureur cruel qu'il a nourri , & peut-être pour servir au repas d'une fête d'Automne, où l'on consomme les fruits gagnés par son travail ? Telles sont les idées naturelles de la pureté première de notre cœur ; mais dans ces siecles calamiteux , il ne nous est permis que d'honorer de quelques regrets les principes du sage de Samos (1). Le ciel nous défend tout effor presomp-

(1) Pythagore.

queux. Sa volonté pleine de sagesse nous a fixé dans un état qui ne doit pas encore aspirer à la pure perfection. Qui fçait d'ailleurs par quels degrés d'existence l'homme doit s'élever peu-à-peu, & monter à un état plus parfait ?

Quand après ces pluies du Printemps les eaux commencent à décroître, & à rentrer dans leurs bornes ordinaires ; quand une écume blanchâtre descend le long des rivages moussieux, & que les eaux encore un peu troubles favorisent les ruses du pêcheur, il est temps d'amorcer la truite. Prépare alors tout le petit arsenal de la pêche, la mouche artistement imitée, & pressant les crampons de l'hameçon, la ligne qui s'allonge en se diminuant imperceptiblement, & acquiert par-là une force élastique ; enfin le cordonnet flottant, formé de la dépouille d'un coursier blanc.

Quand le Soleil dans sa force perce les eaux de ses rayons ardens, & éveille la troupe écaillee, leve-toi gaiement, & cours à ton agréable exercice ; sur-tout si les vents d'occident font perler les eaux, & chassent

par intervalles les nuages pleins de pluie ;  
suis le courant des eaux qui murmurent en  
traversant les collines & les forêts, &  
monte jusqu'à leur source. Parcours ensuite  
ce labyrinthe pierreux, jusqu'à ce que dans  
sa course, il forme une espece d'étang où  
les petites Nayades aiment dans leurs jeux à  
jouir de l'espace. Jette ton amorce trom-  
peuse justement dans le point douteux où le  
ruisseau tremblant commence à s'élargir,  
où les ondes bouillonnent autour de la pierre,  
& où repoussées du bord creux qui les re-  
jette, elles forment de petites vagues. Re-  
marque d'un œil attentif le poisson qui  
sauté, tandis que tu conduis avec art ta  
ligne courbée. Il s'éleve en jouant sur la  
surface des eaux, où il s'élance pressé par  
la faim. Fixe alors ton hameçon ; jette légi-  
rement sur le bord mouilleux les plus impru-  
dens ; attire les autres lentement vers la  
pente du rivage, d'une main proportionnée  
à leurs forces. S'ils sont trop foibl's, c'est  
une proie indigne, & qui ne méritoit pas  
tes soins ; dégage-les doucement : prends  
pitié de leur jeunesse, & du court espace

qu'ils ont eu pour jouir de la lumiere du ciel ; rends à leurs retraites ces enfans des eaux. Mais si tu attires de ces demeures sombres , & de dessous les racines tortueuses des arbres , le monarque des ruisseaux , il faut alors que tu redoubes d'adresse. Il examine l'amorce , & la fuit long-temps avec precaution , souvent il l'effaye ; mais la moindre ride de l'eau réveille sa crainte jalouse. Heureusement , enfin , un nuage passe , & obscurcit le Soleil ; craignant de perdre sa proie , il s'élance témérairement , & fait la mort. Blessé profondément il part comme un trait , & fuit de toute la longueur de la ligne ; il cherche le marécage , l'abri le plus bourbeux des roseaux , & les trous les plus profonds , son ancienne & tranquille demeure. Il saute , se plonge dans le fort des eaux sans pouvoir échapper au trait qui l'a abusé. Vous , qu'il ne peut fuir , prenez la main à sa course furieuse , retenez-la quelquefois , fléchissez souvent , & suivez-le à travers le cours des eaux , épuisez ainsi sa rage inutile , jusqu'à ce que flottant étendu sur le côté , & abandonné

à son destin, il vous livre votre proie, que vous retirerez gaiement sur le rivage.

Ainsi se passent les heures tempérées : mais quand le Soleil du haut de son trône du midi, disperse les nuages & répand le calme & la langueur sur les eaux, cherche alors l'ombre du rivage, & repose à l'abri du sureau touffu, & du lilas sauvage qui répand dans le vallon son odeur agréable ; là la primevere penche sa tête baignée de rosée, & la violette s'y cache parmi les humbles enfans de l'ombre ; ou couché sous ce frêne étendu qui pare le bord escarpé, d'où la colombe à l'aile rapide prend son effor bruyant, ou bien enfin assis au pied de ce rocsourcilleux où le faucon fait son nid, donne un libre cours à tes rêveries, & laisse errer tes pensées à travers ces scènes champêtres, que le Berger de Mantoue illustra jadis par l'harmonie incomparable de ses chants. Que l'œil vif de ton imagination glisse à travers le paysage, où assoupi par les échos des bois & le murmure des eaux, absorbé dans une méditation solitaire, rêvant doucement & sans soins, puisses-tu confondre & réunir mille

images agréables , émousser tous les traits des passions dans le calme & la paix , & ne souffrir dans ton cœur que les tendres émotions , sentiment pur , également ennemi de la léthargie de l'ame & du trouble de l'esprit .

Vois cette perspective enchantée qui donne à ma Muse d'en détailler les beautés ; mais qui peut peindre comme la Nature ! L'imagination , à l'aide des plus séduisantes fictions , peut-elle rendre sa brillante variété ? Parviendra-t-elle à mêler ses couleurs avec cette adresse incomparable , & à les nuancer comme elles le font dans chaque bouton qui s'épanouit ? Si l'imagination ne peut suffire à cette tâche délicieuse , que pourra faire le langage ? Comment faire passer dans mes expressions l'éclat brillant & doux de tant de couleurs ? Comment leur donner cette esprit inépuisable de vie qui répand l'abondance variée de tant de parfums ravissans ?

Cependant , même en échouant dans le projet , le travail en sera délicieux . Venez donc , Nymphe & Bergers , vous dont le cœur a senti les ravissemens de l'amour délicat ; & Toi que j'aime , orgueil de mes

chants ,

chants , formée par les graces , toila beauté même , viens avec ces yeux baissés , modestes & doux , & ces regards mesurés qui pénètrent l'ame profondément , & où se peignent la fois une aimable légéreté , la sagesse , la raison , la vive imagination , & un cœur sensible ; viens honorer le Printemps qui passe couronné de roses. Marchons à la rosée du matin , & cueillons dans leur primeur ces fleurs fraîchement écloses pour orner les tresses de tes cheveux , & parer ce sein délicieux qui ajoute encore à leur douceur.

Vois dans ce vallon tortueux tous les présens réunis de la fraîcheur & de l'humidité. Vois comme le lis s'abreuve du ruisseau caché , & a peine à percer à travers l'abondance du pâtrage : promenons-nous sur ces champs couverts de feves en fleurs (1) , lieux où le Zéphir qui parcourt ces vastes campagnes , nous apporte les parfums qu'il y a rassemblés ; parfums mille fois plus doux , plus salubres , plus flatteurs pour les sens , plus sensibles à l'ame , que ne furent jamais

(1) Les feves en fleurs rendent une odeur des plus agréables.

ceux de l'Arabie. Ne crois pas indigne de tes pas cette prairie fraîche & riante , couverte de verdure , & émaillée de mille fleurs. C'est le négligé de la Nature vaste & champêtre que l'art n'a point défiguré , & qui prodigue mille beautés à l'œil égaré. Ici de nombreux essaims d'abeilles remplissent leur tâche délicieuse , nation laborieuse qui perce & enveloppe l'air tempéré , & s'attache au bouton dont elle suce la pure essence & l'ame éthéritée ; souvent aussi elle ose s'écartier sur la bruyere éclatante de pourpre , où croît le thym sauvage , & elle s'y charge d'un précieux butin.

Rentrons dans les jardins que l'art à perfectionnés ; ils ouvrent à la vue leurs perspectives & leurs allées vertes. Attiré dans ce labyrinthe , l'œil empêtré erre avec distraction. Dans les bosquets couverts , où regne une douce obscurité qui se prolonge & souffre à peine quelque étincelle du jour , la promenade s'étend en longs détours , & s'ouvrant tout-à-coup , découvre aux regards surpris le firmament qui s'abaiffe , les rivières qui brillent , les étangs émus par les vents

doux , des groupes de forêts obscurcies , des tours qui fixent l'œil , les montagnes qui se confondent dans l'air , & la mer dans le lointain. Mais pourquoi m'égarer au loin , tandis qu'au long de ces bordures éclatantes dans un paysage mêlé de fleurs , brille avec la rosée le beau Printemps qui développe toutes ses graces.

Le perce-neige & le safran s'offrent d'abord ; la marguerite , la primevere , la violette d'un bleu foncé , le polianthe de mille couleurs , la pensée , & les plantes prodigies qui embaument le jardin , reçoivent & préparent les plus doux parfums ; les anémomes , les oreilles - d'ours enrichies de cette poudre brillante qui orne leurs feuilles de velours , la pleine renoncule d'un rouge ardent , décorent la scène éclatante. Ensuite la nation des tulipes où la beauté déploie ses caprices innocens , qui se perpétue de race en race , & dont les couleurs variées se multiplient & se mêlent à l'infini comme les germes premiers ! tandis qu'elles éblouissent l'œil charmé , le fleuriste plein de joie reconnoît avec un secret orgueil les miracles de sa

main. Toutes les fleurs se succèdent depuis le bouton qui naît avec le printemps, jusqu'à celles qui embaument l'Eté. Les hya cintes du blanc le plus pur s'abaissent & présentent leur calice incarnat. Les jonquilles d'un parfum si puissant, le narcisse encore penché sur la fontaine fabuleuse, & d'une belle carnation, les œillers agréablement ta chetés, la rose de Damas qui garnit & dé core l'arbuste, tout s'offre à la fois aux sens étonnés & ravis : l'expression ne sauroit rendre l'infînie variété, les délices, l'odeur, les couleurs, le souffle de la nature, ni si beauté sans bornes.

Source de l'être, ame universelle du ciel & de la terre, Essence première, salut. Je r'adore prosterné ; sans cesse mes pensées s'é levent vers toi, dont la main toucha le grand tout & lui imprimâ la perfection. C'est pu toi que l'espèce variée de la végétation enveloppée dans ses membranes, & garnie de feuilles, est vivifiée & imbibée de rosée. Pu toi chaque plante s'élève dans le sol qui lui est propre, & attire par cent tuyaux les suds de la terre nourricière. A ta voix le Soleil da

---

Printemps réveille la seve engourdie & resserrée par les vents d'Hiver , elle reprend un mouvement fluide & une vive fermentation ; elle monte , & colore cette scène brillante & variée à l'infini.

Mon sujet s'éleve & quitte le regne végétal ; prends aussi , ma Muse , un vol nouveau , l'harmonie des bois t'appelle , & t'invite à sortir dans les plus riants atours de la simplicité & de la joie. Vous Rossignols , prétez-moi vos chants , répandez dans mes vers l'ame touchante & variée de votre mélodie. Mais à peine je touche la premiere note , que le monotone interprète du Printemps m'interrompt ; il chante un sujet inconnu à la Renommée , & qui est la passion des bois.

Au temps où l'amour , cette ame universelle , s'éveille , prend l'effor , pénètre , échauffe l'air , & souffle l'esprit de vie dans tous les efforts de la Nature , la troupe ailée renait à la joie , & sent l'aurore des desirs. Le plumage des oiseaux mieux fourni se peint de plus vives couleurs ; ils recommencent leurs chants long-temps oubliés , & gazouillent d'abord foiblement ; mais bientôt l'action de

la vie se communique aux ressorts intérieurs, elle gagne, s'étend, entraîne un torrent de délices, dont l'expression se déploie en concerts qui n'ont pas de bornes. La messagère du matin, l'Alouette s'élève en chantant à travers les ombres qui fuyent devant le crépuscule du jour, elle appelle d'une voix perçante & haute les chantres des bois, & les éveille au fond de leur demeure. Les taillis, les buissons, chaque arbre irrégulier, chaque arbuste enfin rend à la fois son tribut d'harmonie. La Grive, & l'Alouette des bois semblent s'efforcer pour se faire entendre au-dessus de la troupe gazouillante. Philomèle écoute, & leur permet de s'égayer, certains de rendre les échos de la nuit préférables à ceux du jour. Le Merle siffle dans la haie; le Pinçon répond dans le bosquet; les Linotes ramagent sur le genêt fleuri; & mille autres sous les feuilles nouvelles mêlent & confondent leurs chants mélodieux. Le Geay, le Corbeau, la Corneille, & les autres voix discordantes & dures à entendre seules, soutiennent & élèvent le concert, tandis que la voix gémisante de la Colombe le radoucit.

---

Toute cette musique est l'voix de l'Amour ; c'est lui qui enseigne le tendre art de plaire aux oiseaux & aux animaux. L'espece chantante essaye tous les moyens que l'amour inventif peut dicter ; chacun d'eux , en courfiant sa maîtresse , verse son ame toute entiere. D'abord dans une distance respectueuse ils font la roue dans le circuit de l'air , & tâchent par un million de tours d'attirer l'œil rusé , & moitié détourné , de leur enchanteresse volontairement distraite. Si elle semble s'adoucir & ne pas désapprouver leur amour , leurs couleurs deviennent plus vives ; attirés par l'espérance , ils avancent promptement ; ensuite comme frappés d'une atteinte invisible , ils se retirent en désordre , ils se rapprochent encore en tournant amoureusement , battent de l'aile , & chaque plume frissonne de désir.

Les gages de l'Hymen sont reçus : les humains s'envolent au fond des bois où les conduisent leur instinct , le plaisir , leurs besoins , ou le soin de leur sûreté. Ils obéissent au grand ordre de la Nature , qui a son objet en leur prodiguant ces douces sensations.

Quelques-uns se retirent sous le houx, pour y faire leurs nids; d'autres dans le fourré le plus épais. Certains confient aux ronces & aux épines leur foible postérité; les fentes des arbres offrent à d'autres un asyle; leurs nids sont de mousse, & ils se nourrissent d'insectes. Il en est qui s'écartent dans les vallons déserts, & y forment dans l'herbe sauvage l'humble contexture de leurs nids. La plupart se plaisent dans la solitude des bois, dans des lieux sombres & retirés, ou sur des bords mousseux, escarpés, rivages d'un ruisseau dont le murmure les flatte; tandis que les soins amoureux les fixent & les retiennent. Il en est enfin qui s'établissent dans les branches du noisetier penché sur le ruisseau plaintif. La base de l'architecture de leurs maisons est de branches sèches, construites avec un artifice merveilleux, & liées de terre. Tout vit, tout s'agit dans l'air battu de leurs ailes innombrables. L'Hirondelle, empressée de bâtir & d'attacher son fragile palais, rase & enlève la fange des étangs: mille autres arrachent le poil & la laine des troupeaux; quelque-

fois aussi ils dérobent les brins de paille dans la grange, jusqu'à ce que leur habitation soit douce, chaude, propre & achevée.

La femelle garde le nid assidument : elle n'est tentée d'abandonner sa tendre tâche, ni par la fin aiguë, ni par les délices du Printemps qui fleurit autour d'elle. Son amant se place sur une branche vis-à-vis d'elle, & l'amuse en chantant sans relâche. Quelquefois il prend un moment sa place, tandis qu'elle court à la hâte chercher son repas. Le temps marqué pour ce pieux travail étant accompli, les petits, nuds encore, mais enfin parvenus aux portes de la vie, brisent leurs liens fragiles, & paroissent une famille foible, demandant avec une clamour constante la nourriture. Quelle passion alors ! quels sentimens ! quels tendres soins s'emparent des nouveaux parens ! Ils volent transportés de joie, & portent l'aliment le plus délicieux à leurs enfans, le distribuent également, & courent promptement en chercher d'autres. Tel un couple innocent maltraité de la fortune, mais formé d'un limon généreux, & qui habite une cabane solitaire au

milieu des bois, sans autre appui que la Providence, épris des soins que méconnois-  
sent les cœurs vulgaires, s'attendrit sur les  
besoins d'une famille nombreuse, & retranche  
sur sa propre nourriture de quoi fournir  
à sa subsistance.

Non-seulement l'Amour, ce grand Etre du  
Printemps, rend la troupe ailée infatigable  
au travail, mais il lui donne encore le cou-  
rage de braver le péril, & l'adresse de l'é-  
carter de l'objet de ses soins. Si quelque  
pas effrayant trouble la tranquillité de sa  
retraite, aussi-tôt l'oiseau rusé vole en silence  
d'une aile légère sur un arbrisseau voisin ;  
il sort ensuite de-là comme allarmé, pour  
mieux tromper l'Ecolier qu'il éloigne ainsi  
de son objet. Par un semblable motif, le  
Pluvier à l'aile blanche, rode autour de  
l'Oiseleur errant, il fait résonner le bruit  
de ses ailes, &, dirigeant son vol en rasant  
la plaine, il s'écarte pour l'éloigner de son  
nid. Le Canard & la Poule de Bruyère vont sur  
la mousse raboteuse & sur la terre inculte,  
voltigeant comme leurs petits ; pieuse fraude,  
qui détourne de leur couvée l'Epagneul qu'elles  
poursuit.

Muse, ne dédaigne pas de pleurer tes frères des bois, surpris par l'Homme tyran, privés de leur liberté & de l'étendue de l'air, & renfermés dans une étroite prison. Ces jolis esclaves s'attristent & deviennent stupides, leur plumage est terni, leur beauté fanée, leur vivacité perdue. Ce ne sont plus ces notes gaies & champêtres qu'ils gazouilloient sur le hêtre. O vous, Amis de l'amour & des tendres chants, épargnez ces douces lignées, quittez cet art barbare, pour peu que l'innocence, que les doux accords, ou que la pitié aient de pouvoir sur vos cœurs.

Gardez-vous sur-tout d'affliger le Rossignol en détruisant ses travaux. Cet Orphée des bois est trop délicat pour pouvoir supporter les durs liens de la prison. Quelle douleur pour la tendre mère, quand, revenant le bec chargé, elle trouve son nid vuide, & ses chers enfans dérobés par un ravisseur impitoyable. Elle jette sur le sable sa provision désormais inutile : son aile languissante & abattue peut à peine la porter sous l'ombre d'un peuplier voisin, pour y pleurer sa perte. Là, livrée à la douleur, elle gémit & déplore

son malheur pendant la nuit entière ; elle s'agit sur la branche solitaire ; sa voix toujours exspirante s'épuise en fons lamentables. L'écho des bois soupire à son chant, & répète sa douleur.

Le temps arrive où les petits parés de leurs plumes, impatiens, dédaignent l'affujettissement de leur enfance. Ils essayent la force de leurs ailes, & demandent la libre possession des airs. La liberté va bien-tôt rompre les liens de la parenté, devenue désormais inutile ; la Providence toujours économique ne donne à l'instinct que le nécessaire. C'est dans quelque soirée d'une douce & agréable chaleur, où l'on ne respire dans les bois que le baume des fleurs, au moment où les rayons du Soleil tombant s'affoiblissent, que la jeune famille parcourt de l'œil l'étendue des Cieux, jette ses regards sur le vaste sein de la Nature, commune à tous les êtres, & cherche, aussi loin que sa vue peut s'étendre, où elle doit voler, s'arrêter, & trouver sa pâture. Les jeunes éleves se hasant enfin, ils voltigent autour des branches, voisines ; ils s'effraient sur le tendre rameau

sentant l'équilibre de leurs ailes trop foibles encore : ils se refusent en tremblant à la vague de l'air, jusqu'à ce que les auteurs de leurs jours les grondent, les exhortent, leur commandent, les guident, & les font partir. La vague de l'air s'enfle sous ce nouveau fardeau, & son mouvement enseigne à l'aile encore novice, l'art de flotter sur l'élément ondoyant. Ils descendent sur la terre ; devenus plus hardis, leurs maîtres les mènent, & les excitent à prolonger leur vol peu-à-peu : quand toute crainte est bannie, & qu'ils se trouvent en pleine jouissance de leur être, alors les parens, quitte envers eux & la Nature, voyent leur race prendre légèrement l'essor, & pleins de joie se séparer pour toujours.

Sur le front fourcilleux d'un rocher suspendu sur l'abîme, & semblable à l'effrayant rivage de Kilda qui ferme les portes du Soleil, quand cet astre court éclairer le monde Indien, le même instinct varié force l'Aigle brûlant d'une ardeur paternelle à enlever dans ses fortes ferres ses enfans audacieux, déjà dignes de se former un royaume ; il les

arrache de son aire, siège élevé de cet empire qu'il tient depuis tant de siècles en paix & sans rivaux, & d'où il s'élance pour faire ses courses, & chercher sa proie jusques dans les îles les plus éloignées.

Si je tourne mes pas vers cette habitation rustique, entourée d'ormeaux élevés & de vénérables chênes qui invitent le bruyant Corbeau à bâtir son nid sur leurs plus hautes branches, je puis d'un œil satisfait contempler le gouvernement varié de toute une nation domestique. La Poule soigneuse appelle & rassemble autour d'elle toute sa famille caquetante, nourrie & défendue par le superbe Coq. Celui-ci marche fierement & avec grâce; il chante d'une poitrine vigoureuse, défiant ses ennemis. Sur les bords de l'étang, le beau Canard panaché précède ses petits, & les conduit à l'eau en babillant. Plus loin le Cigne majestueux navige, il déploie au vent ses voiles de neige; son superbe col en arc précède le fillage, & ses pieds semblent des rames dorées; il garde son île environnée d'osier, & protège ses petits. Le Coq-d'Inde menace hautement, & rougit, tandis que le

Paon étend au Soleil le fastueux mélange de ses vives couleurs, & marche dans une majesté brillante. Enfin, pour terminer cette scène champêtre, le gémissant Tourtereau vole occupé d'une poursuite amoureuse; sa plainte, ses yeux, & ses pas, n'ont qu'un objet.

Tandis que les doux habitans de l'ombrage s'abandonnent au tendre amour; un monde d'animaux plus sauvages mugit & s'élançe avec fureur, enflammé d'ardeur & de désir. Le Taureau profondément embrasé, sent la passion brûlante circuler dans ses fortes veines; il dédaigne les gras paturages, & s'enfonce dans le genêt, dont les branches épaisses battent autour de ses vastes flancs. A travers le labyrinthe des bois il s'égare découragé, & néglige le tendre bourgeon, qui dans d'autres temps eût tenté un appétit qu'il a perdu. Souvent absorbé dans des idées de jalouse frénésie, il cherche le combat, &, frappant au hasard de ses cornes contre la terre, il croit trouver un rival dans chaque racine raboteuse des arbres. S'il le rencontre, la guerre est déclarée; leurs

yeux étincellent de fureur , ils frappent la terre qu'ils vont ensanglanter : le sable vole autour d'eux , un profond mugissement est le prélude de la bataille. Cependant la belle Génisse à la douce haleine , demeure près de là , tranquille spectatrice d'un combat dont elle doit être le prix , & dont sa vue augmente la fureur. Le Coursier tremblant , surpris dans chaque nerf d'une ardeur invincible , indocile au mords , insensible au châtiment , élève fierement sa tête ; appellé dans les plaines éloignées par l'attrait du plaisir , il s'échappe sur les rochers , dans les bois & sur les montagnes ; il hennit & respire sur leur sommet : il se décide ensuite tout-à-coup , & abandonne ces lieux escarpés ; il se précipite à travers les torrens qui écument au bas des collines ; & leurs gouffres même les plus dangereux ne s'çauroient mettre d'obstacle à sa course rapide. Tel est l'empire de la brûlante passion qui regne dans son cœur , & qui accroît ses forces.

Les monstres de l'abîme écumant ne font pas sans délices dans le Printemps. Eveillés au fond de leurs cavernes fangeuses & bleuâtres ,

ils se plongent & roulent dans une joie pensive. On ne peut raconter sans horreur les sons discordans, & les cruels ravissements de cette espece sauvage ; comment ils rôdent, & comment leur brutalité naturelle s'accroît par l'aiguillon de la flamme qui les dévore : agités & furieux, ils murmurent leur horrible amour, & le font retentir dans les vastes mers. Mais je me laisse emporter par mon sujet, & j'oublie que je le chante aux beautés Britanniques ; elles m'imposent silence, & me ramenent au sommet des coteaux, où les Bergers assis sur des bancs de gazon, regardent avec joie & délices le Soleil couchant. De nombreux troupeaux paissent autour d'eux, & bêlent en cadence variée. Les jeunes Agneaux attendent impatiemment l'instant de leur liberté ! quand le signal est donné, ils sortent en bondissant, & parcourent ces tranchées (1) qui entourent la

(1) L'Angleterre est pleine de traces des anciens camp Romains, Saxons, Bretons & Danois. On les distingue par leur formes. Il y a auprès de Dorchester le camp Romain le plus beau & le plus entier qu'il y ait en Europe. Ce fera

colline, ouvrages anciens de la guerre, lors-  
que dans des temps barbares la Grande-Bre-  
tagne défunie versoit inutilement son sang  
dans des querelles continues, & avant  
qu'elle parvint à cet état pleinement tran-  
quille & stable, où la richesse aborda dans  
ses contrées; avant que le commerce levât sa  
tête d'or, & que la liberté & ses loix impar-  
tiales veillassent sur nos travaux, & fissent de  
notre patrie la merveille de l'univers.

Reponds, Homme téméraire, sçavant orgueilleux, dis quel est le souffle tout-puissant,  
cette loi universelle, qui instruit également  
les quadrupedes & les oiseaux du ciel, & les  
embrase des feux de l'amour? C'est Dieu seul,  
cet être vivifiant, dont l'esprit sans bornes  
pénètre tout par sa force infinie, règle,  
soutient, & gouverne l'Univers. Seul il agit

trois remparts, l'un derrière l'autre d'une hauteur & d'une  
largeur extraordinaires. Les fortifications de la porte Decu-  
miane, par où on alloit à l'eau sont encore en bon état, &  
sont un chef-d'œuvre militaire par la quantité & la juf-  
teesse des ouvrages extérieurs pour favoriser la retraite &  
les sorties.

sans relâche , tandis qu'il semble avoir résigné l'action subdivisée à l'infini dans ce prodigieux assemblage formé avec tant de perfection , modèle créé de toutes choses incrées ; mais quoique caché à l'œil le plus perçant , l'Auteur divin paroît dans ses ouvrages. C'est toi sur-tout , aimable Printemps , qui dans tes douces scènes nous montre Dieu souriant. Tandis que l'eau , la terre & l'air attestent sa bonté , il élève , il éclaire l'instinct animal : chaque année il pénètre , il anime la simplicité de son cœur , & lui prodigue la tendresse & la joie.

Donnons à nos champs un effort plus noble , & peignons le pouvoir actif du Printemps sur l'Homme même. Quand les influences du ciel & celles de la terre à l'envi concourent à calmer son ame , à éléver son être , peut-il alors se refuser à la joie universelle de la Nature ? Les passions cruelles peuvent-elles troubler son cœur , pendant que chaque Zéphir est la paix , & que chaque grotte est harmonie ? Fuyez les délicieuses routes du Printemps fleuri ; vous , sordides enfans de la terre , durs & insensibles aux malheurs

d'autrui , & seulement prodigues envers vous-même , fuyez . Venez , esprits généreux , que la bonté divine échauffa de ses plus purs rayons , à qui elle daigna communiquer ce sentiment universel qui voit d'un œil également tendre toutes ses créatures ; vous dont le front ouvert & les regards bienfaisans invitent le besoin modeste à sortir de sa sombre retraite . La bonté impatiente n'attend point d'être invoquée . Vos recherches actives pénètrent dans les plus sombres réduits , pour y adoucir les fléaux de l'Hiver . Ainsi le Ciel agit en silence , & surprend le cœur solitaire avec une bonté inattendue . C'est pour vous que les vents agités soufflent le Printemps ; c'est pour vous que les nuages assemblés descendent en abondance sur le monde , & que le Soleil verse ses rayons les plus doux , vous , fleurs de la race humaine . Dans ces jours formés par le Printemps , la maladie leve sa tête languissante ; la vie se renouvelle ; la santé rajeunit , & se sent régénérée . Le contentement marche , & ressent les prémisses d'un bonheur , qu'il n'est pas au pouvoir des Rois d'acheter : la sérénité

---

nité succede, elle appelle la pensée & la tranquille contemplation. Le soin maternel de la Nature travaille rapidement, il échauffe notre sein, jusqu'à ce qu'élevée au ravissement, & à la chaleur enthousiaste, nous sentions la Divinité présente, & goûtons la joie de Dieu à voir un monde heureux.

Tels font, ô mon cher Littleton, (1) les sentimens sacrés de ton cœur, de ce cœur éclairé des plus purs rayons de la raison humaine. Tes passions, ainsi que tes idées, suivent cette brillante gradation, quand tu t'égares avec ta Muse dans les riantes routes du Parc d'Angley. Là, tu marches en silence au long du vallon & des bois; tu t'assieds auprès de ces rochers mousseux, où les eaux ruisselantes jouent & tombent en cascade, & forment la brillante perspective de tes allées; où, t'affayant à l'ombre de ces chênes

---

(1) Il étoit en dernier lieu Chancelier de l'Echiquier. Il a de l'esprit. Il a fait d'assez bons morceaux de Poësie, & a donné un ouvrage sur la conversion de Saint Paul. Il a aussi prêté la correction de sa plume à une histoire des Papes, dont le premier volume est bon.

respectables dont les têtes touffues montent aux cieux , jettées avec grace par la main négligée de la Nature , ton oreille flattée écoute les doux sons de la voix variée de la paix rustique ; les Bergers , les troupeaux , le chant des oiseaux , le souffle du Zéphir , le murmure enfin des ruisseaux qui gazouillent parmi les cailloux & les racines entrelacées. Souvent distrait de ces objets simples , tu t'élances en idée à travers le monde Philosophique , où par un brillant enchaînement s'élèvent des merveilles continues pour l'œil sçavant & religieux. Tantôt guidé par la vérité historique , tu parcours les annales des temps reculés , méditant avec l'ardeur & le zèle d'un cœur Citoyen , inaccessible à la rage factieuse des partis , le bonheur de la Grande-Bretagne : tu admires comment du milieu de ce gouffre vénal , la vertu de la Nation prend chaque jour de nouvelles forces , & s'illustre par la naissance & la perfection des Arts. Quelquefois abandonnant ces graves objets , tu sacrifies aux Graces , & cultives les Muses , tandis qu'avec un goût sûr & raffiné tu fais à vivr les chants merveilleux de la

---

plus auguste antiquité, que les tiens imitent & surpassent. Peut-être que ta Lucinde (1) devient la compagne de tes pas ainsi que de tes pensées. Alors la Nature entière porte à l'œil de l'Amant un regard d'amour; & tout le tumulte d'un monde coupable, guidé par des passions brutales, s'évanouit. Là, dans une paix inaltérable, le sentiment anime de tendre cœurs, & verse ses trésors abondans dans une conversation variée où il devient l'âme de chaque sujet. Tantôt assis, tantôt errant, tu puises dans ses yeux où règnent le sentiment, les grâces aimables, & une tendre vivacité, cette joie, ce ravissement divin, bonheur inexprimable, que l'Amour seul donne au petit nombre de ses favoris. Heureux Amans, bientôt vous regagnez les hauteurs, d'où un paysage immense s'offre à votre vue. L'œil s'égare, & se porte sur les collines & les vallons, dans les bois & les plaines, sur la verdure des champs entremêlés de sombres

---

(1) Son Epouse sur la mort de laquelle il a fait une belle Elegie.

bruyeres. Vous découvrez les villages placés agréablement entre les arbres ; les villes élevées & remarquables par d'épaisses colonnes de fumée : la vue s'arrête sur le temple de la Justice, elle s'attache sur les demeures bienfaisantes du génie de l'hospitalité. Le paysage se brise enfin & se réunit, montant par degrés, & peignant à l'œil trompé des collines escarpées : dans le lointain, les montagnes de Galles semblables à des nuages éloignés qui enveloppent l'horizon, s'élèvent & répandent l'obscurité.

L'influence de l'année renaissante opere tout. Maintenant une rougeur plus fraîche & plus vive que l'incarnat, releve l'éclat teint d'une jeune Bergere ; le rouge de ses lèvres devient plus foncé, elle respire la jeunesse, une flamme humide éclate dans ses yeux ; son sein animé s'élève avec des palpitations inégales ; un doux tumulte se glisse dans ses veines, & son ame entière s'enivre d'amour. Le trait perçant vole & pénètre l'Amant ; il se détourne, il chérit le pouvoir qui le domine, ses forces l'abandonnent, il soupire languissamment. Jeunes beautés gardes

gardez alors, gardez avec plus de soin que  
jamais vos cœurs fragiles. Ne vous fiez pas  
à ces soupirs intéressans, à ces regards tristes,  
modestes, qui respirent la tendresse & la  
soumission, mais dangereux au fond & trom-  
peurs. Que ces sermens qui cachent le parjure  
sous le langage d'une douce adulacion, n'en-  
raffinent pas votre foible volonté; ne con-  
sentez pas vos doux instans à l'homme séduc-  
teur dans ces bosquets parfumés de roses,  
& tapissés de chevrefeuil, au moment dan-  
gereux où le crépuscule du soir tire ses rideaux  
ramoisis.

Et vous, jeunesse inconsidérée, fuyez  
Amour, avant qu'il soit devenu le maître,  
raignez la douceur de ces regards empoi-  
sonnés; il ne fera plus temps, quand des  
orrens de fausses délices s'empareront de  
notre cœur. Alors la sagesse demeure vaincue,  
& la réputation flétrie s'évanouit, tandis que  
l'âme passionnée se perd dans les visions d'un  
bonheur chimérique, & chérit son illusion.  
Ges graces enflammées, ce souris charmant,  
ce regard modeste, sous ces dehors qui vous  
semblent les cieux, cachent la ruse, la

cruauté & la mort. Toujours cette voix de Syrene gazouille à l'oreille trompée, l'enchanté, & l'attire sur les bords du précipice au milieu d'une joie fatale.

Alors honteusement couché dans le sein même de l'Amour, parmi les chants, les parfums, les vins, & les heures folâtres, le fier repentir éleve au milieu des roses sa tête de serpent: une angoisse subite penetre le cœur abattu; l'honneur revit par intervalles, & le remords impatient s'éleve de temps en temps contre le pesant fardeau du crime.

Dans l'absence, l'Amant est en proie à mille douleurs imaginaires. Dès son réveil la fureur s'empare de son ame; l'inquiétude nourrie de fantômes vains glace ses sens, & flétrit la fleur de sa vie. Sa fortune négligée tombe en ruine & s'évanouit: à ses yeux le Soleil est sans lumiere, le Printemps est sans fleurs, la voûte brillante des cieux se resserre sur sa tête, & la nature entière languit & s'efface. L'Amante seule écoutée, seule vue & sentie, possède chaque pensée, s'empare de chaque sens, & palpite dans chaque veine. Les livres ne sont pour lui qu'une occupation

stupide, les amis qu'ennui ; au milieu même de la société, il demeure triste, seul, & distrait : ses discours sont sans suite, tandis qu'emporté par une foule de pensées, son esprit distrait s'envole au sein de sa belle absente, & paroît abandonner le corps d'un amant absorbé dans la mélancolie, la tête penchée, & les yeux chargés d'amour. Réveillé tout-à-coup, & sortant de sa léthargie, il cherche les ténèbres qui sympathisent avec l'état de son cœur. Guidé par un reste de lueur, l'ombre vague, qui lui dérobe le ruisseau coulant, plaît aux fantômes romanesques qui l'agitent ; là, s'égarant dans ses sombres pensées, il se perd dans des rêveries qui lui percent le cœur, & s'abandonne tout entier à sa passion. Couché sur le gazon au milieu des lys penchés, il trouble l'air de ses soupirs, & grossit les ruisseaux de ses larmes. Ses jours se consument ainsi dans les peines : il ne quitte sa triste retraite, que lorsque le flambeau de la nuit paroît sur les barrières de l'Orient argenté, & mene à sa suite les heures tranquilles. L'Amant égaré sort alors, & marche à la clarté foible & tremblante de

ses rayons ; son ame en est adoucie : il prie l'oiseau de la nuit de mêler sa plainte à l'expression de ses douleurs. Souvent tandis que le monde, les soins & leur suite inquiète, ensevelis dans l'ombre favorable, cèdent aux douceurs du sommeil, veillant à la lueur d'une lampe solitaire, il épanche les tourmens de son cœur dans la Lettre destinée au messager persuasif de l'Amour ; écrit fatal, où tout est ravissement, & où chaque ligne s'enflamme de frénésie. Si cédant enfin à l'accablement, il cherche un instant le sommeil, ce Dieu paisible fuit loin de ses yeux : toute la nuit il s'agit, & s'efforce en vain de trouver le doux repos. Le crépuscule le retrouve dans cette agitation, au moment où sa pâle clarté se montre aux malheureux Amans plus pâles encore. Peut-être alors la nature épuisée cédera-t'elle un instant au sommeil : sommeil interrompu par mille fantômes que lui peint son imagination malade, & mêlé de rêves affreux qui noircissent toute la scène qu'ils représentent. Souvent il croit parler à l'enchanteresse de son ame, tantôt au milieu d'une foule importune, tantôt retiré dans des bosquets solitaires

entourés de fleurs, il croit toucher au moment de trouver le prix de ses peines passées, dans l'amour éperdu qui console de tout, & tout-à-coup la main qu'on lui tendoit, lui est ravie; furieux, il erre à travers les forêts immenses. Enveloppé dans la nuit & la tempeste, il perce les fortes bruyeres qui résistent, & arrêtent ses pas. Il recule effrayé des bords d'un précipice; il traverse un fleuve agité, & s'épuise en efforts pour atteindre le rivage éloigné où son Amante éplorée lui rend les bras, & l'appelle en vain à son secours, tandis que porté sur les flots orangueux, il s'élève sur la vague en sillons, ou s'enfonce accablé sous les flots écumans. Telle sont les agonies de l'amour, dont les tourmens lui paroissent encore des délices. Mais si l'affreuse jalouse répand son venin dans le cœur d'un amant, ce n'est plus alors cette peine douce en quelque forte, & délicieuse, c'est une angoisse sans mélange, un fiel qui répand son amertume sur chaque pensée. Adieu donc, belles perspectives, lits de roses, bosquets délicieux. Vous fuyez pour toujours, doux rayons de la paix. A cette fraîcheur

animée par l'Amour, à ces traits vivans, à ces yeux brillans d'ardeur & de jeunesse, succèdent des regards sombres, égarés & étincelans d'un feu cruel. Son front est couvert de nuages; son visage s'allume; son ame empoisonnée s'abreuve de venins, & l'Amour même en est effrayé. Un esfain d'erreurs & de craintes l'environne; un monde de rivaux fantastiques & hideux, attachés aux charmes dont il est éperdu, le ronge & le confume de rage. Vainement un faux orgueil & la résolution fragile lui reprochent sa lâcheté, lui présentent leur inutile secours & quelque lueur d'une fausse paix, son ame agitée n'a plus d'affiette fixe; l'imagination séduite lui retrace ces charmes dont elle est éprise, & l'enchaîne de toute la magie de l'Amour trompeur: de nouveaux orages s'élèvent dans son ame;

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Elle enflamme son sang, elle agite ses nerfs, elle bouillonne dans ses veines. Le doute inquiet déchire son cœur tourmenté, car la triste certitude du malheur qu'il redoute, feroit une paix au prix de ce qu'il

sent. Ainsi cet Amant jeune & vif, que l'Amour attira dans ses déserts épineux par des sentiers fleuris en apparence, traîne une vie languissante, mêlée de ravissements brûlans & de soins cruels. Ses grands desseins, ses vues pour la gloire s'évanouissent, & ses pas rapides le précipitent vers sa perte.

Heureux & les plus heureux des mortels, ceux dont une étoile bienfaisante a formé l'union indissoluble, & qui mêlent & confondent dans un seul & même destin leurs cœurs, leurs fortunes, & leur être. Ce n'est pas le lien grossier des loix humaines, souvent fait pour révolter le cœur & l'esprit, qui les enchaîne ; c'est l'harmonie elle-même, qui forme l'accord de toutes les passions dans leur unique centre ; c'est l'Amour enfin, ce ravissement de l'ame où l'amitié pleine & entière exerce son pouvoir le plus doux, & s'unit à la parfaite estime, au désir ineffable, & à la sympathie de l'ame. Là, la pensée se confond avec la pensée, la volonté prévient la volonté, & tout s'unit dans une confiance sans bornes. En effet, il n'y a que l'Amour qui puisse répondre à l'Amour, & rendre le bonheur.

tranquille & durable. Loin d'ici ces lâches qui uniquement occupés de leur prétendu bonheur, achetent de parens froides des épouses à qui ils sont odieux; qu'ils consument leurs jours & leurs nuits dans des regrets éternels & bien mérités. Que les peuples barbares dont l'amour féroce n'est qu'un désir brutal, soient durs & fiers comme le Soleil dont ils ressentent la brûlante chaleur. Que les tyrans Orientaux privent de la lumiere du ciel leurs épouses captives, & se livrent honteusement à une beauté contrainte & inanimée, tandis que ceux que l'amour lie d'une sainte foi, & doue de transports égaux, vivent aussi libres que la Nature, & rejettent toute contrainte. Qu'est-ce que le monde pour ceux-ci, ses pompes, ses plaisirs, & toutes ses folies? ils jouissent dans leurs embrassemens mutuels de tout ce que l'imagination la plus vive peut se figurer de bonheur, de tout ce que le cœur le plus avide peut former de desirs. Quelque chose leur est plus cher que la beauté, c'est l'esprit ou la phyfionomie embellie par l'esprit, la vérité, la bonté, l'honneur, la concorde & l'amour, dons les plus purs & les plus précieux

du ciel favorable. Une postérité riante s'é-leve autour d'eux, & se pare de leurs graces mutuelles ; la fleur humaine croît par degrés, & s'épanouissant doucement découvre chaque jours quelques nouveaux charmes où se retrouvent la noblesse du pere & les agrémens de la mere. La raison de l'enfant se développe & croît avec rapidité, & demande le soin assidu d'une main bienfaisante : délicieuse tâche ! d'élever la pensée, de faire éclore une idée, de verser des instructions nouvelles sur l'esprit, d'exciter l'ame, & de fixer des résolutions généreuses dans le cœur ardent. O vous qui versez souvent des larmes de tendresse, expliquez-nous vos délices, quand regardant autour de vous, rien ne frappe vos yeux que la perspective du bonheur. Toute la Nature variée charme vos cœurs, & vous jouissez également d'une médiocrité élégante, du contentement de la retraite, d'une tranquillité champêtre, de l'amitié, des livres, des plaisirs, d'un travail mêlé de repos, d'une vie utile, du progrès dans la vertu, & du ciel qui vous approuve. Telles font les joies inexprimables de l'amour vertueux ; ainsi

coulent les momens de ses élus. Les faisons qui roulent sans cesse autour d'un monde tumultueux, les laissent & les retrouvent toujours heureux. Le Printemps orne leurs têtes de guirlandes de roses, jusqu'à ce que le déclin de leurs jours arrive serein & doux. Après une longue suite de jours heureux, toujours plus tendres & plus remplis du souvenir de tant de preuves d'un amour réciproque, ils résignent dans un doux sommeil le songe gracieux de la vie ; dégagés ensemble de leurs liens, leurs esprits purs s'envolent & vont se rejoindre aux lieux où règnent à jamais le bonheur & l'Amour.



## L' É T É.

Le fils du Soleil, l'éclatant Été paroît & dore nos champs ; il s'avance dans l'orgueil de la jeunesse, & se fait sentir jusqu'aux entrailles de la Nature. Il vient suivi des heures brûlantes & des vents rafraîchissans. Le Printemps honteux se détourne de ses ardents regards, & la terre & les cieux se livrent à l'empire brûlant de son successeur.

Fuyons au fond des bois, ou à peine un rayon du Soleil perce à travers l'obscurité. C'est-là qu'assis en liberté sur la verdure épaisse & foncée, près du ruisseau qui baigne les racines des chênes, & murmure en parcourant son canal pierreux, je chanterai la gloire du cercle de l'année.

Viens, divine Inspiration, fors de ta demeure solitaire, rarement trouvée par les faibles mortels. Puisse l'imagination dérober à ton œil fixe & sérieux un de ces regards perçans qui pénètrent les cieux, & te ravir une éteincelle de ce feu qui forme le Poète, & remplir ton âme d'un enthousiasme divin.

O Dodington, ancien ami de ma jeune Muse, toi qui paré de toutes les graces de la Nature, joins à la netteté de l'esprit, la tendresse de cœur, le génie, la sagesse, la gaieté sociable de l'humeur toujours réglée par la décence, la bonté & la vivacité d'esprit, qualités si rarement en harmonie; miroir fidèle de l'honneur sans tache, toi qui brûles d'un zèle actif pour la gloire de la Grande-Bretagne, pour la liberté, pour l'humanité; cher Dodington, favorise mes chants, daigne prêter l'oreille au sujet qui me les inspire; anime chaque pensée, & apprends-moi à mériter tes justes éloges

Quelle puissance redoutable, présidant aux révolutions de l'univers, lança d'abord les pesantes Planètes dans le vuide sans bornes, & leur donna de résister au rapide flux des siècles, qui entraîne la race pénible des hommes, & tous les monumens de leurs travaux? Ces corps immenses sont demeurés depuis fixes dans la sphère qui leur fut assignée, inaltérables dans leur substance, incompréhensibles dans la rapidité de leur course, exactement fidèles aux vicissitudes réglées des journ

& des nuits, & aux révolutions périodiques des saisons. Tel est le pouvoir de la main parfaite qui balance, qui meut, & qui règle tranquillement l'Univers.

Les Gémeaux cèdent d'être embrasés, & le Cancer rougit des rayons du Soleil. La nuit n'exerce plus qu'un empire court & douteux; à peine elle s'avance sur les traces du jour qui s'éloigne, qu'elle prévoit & observe en tremblant l'approche de celui qui va lui succéder. Déjà paroît le matin, pere de la rosée. Une lumiere douce & foible l'annonce dans l'Orient tacheté; mais bien-tôt la lumiere s'étend, se répand, brise, éclaircit les ombres & chasse la nuit qui fuit d'un pas précipité. Le jour naissant perce rapidement, & présente à la vue de vastes paysages. Le rocher humide, le sommet des montagnes couvert de brouillards, s'enflent à l'œil, & brillent à l'aube du jour. Les torrens fument, & semblent bleuâtres à travers le crépuscule. Le Lievre craintif sort en sautillant du champ de bled, tandis qu'au long des clairières des forêts le Cerf sauvage bondit, & se retourne souvent pour regarder le paissant matineux. L'harmonie

annonce le réveil de la joie universelle ; les bois retentissent de chants réunis. Le Berger dispos , réveillé par le chant du Coq, quitte la cabane moussueuse , où il habite avec la paix. Il ouvre sa bergerie , & fait sortir par ordre ses nombreux troupeaux , qu'il mene paître l'herbe fraîche du matin.

Réveille-toi , mortel esclave du luxe , & fors de ce lit de paresse ; viens jouir des heures tranquilles , fraîches & balsamiques , si propres à la méditation & aux chants sacrés. Le sommeil a-t'il quelques charmes pour le Sage ? Peut-il perdre dans un oubli mortel la moitié des momens rapides d'une trop courte vie ? totale extinction de l'ame éclairée ! Vivra-t'il dans les prestiges d'une vanité défondonnée , & s'agitant dans des rêves déréglés ? Qui peut rester dans un état de ténèbres plus long-temps que la Nature ne l'exige , quand toutes les Muses , quand mille douceurs l'attendent à la promenade champêtre & solitaire du matin ?

Mais le puissant roi du jour paroît radieux dans l'Orient. Les nuages se dissipent ; l'azur des cieux enflammé , & les torrens dorés qui

éclairent les montagnes, marquent la joie de son approche. Tout reprend l'être & sa forme naturelle sur la terre brillante de rosée, & dans l'air coloré. L'Astre puissant regarde sur toute la Nature avec une majesté sans bornes, & verse le jour brillant qui joue avec éclat sur les rochers, les collines, les tours, & les ruisseaux errans qui étincellent dans le lointain. O lumiere, source de joie, le premier & le plus précieux des êtres matériels; émanation divine, robe éclatante de la Nature, sans le vêtement de ta beauté tout seroit enseveli dans une obscurité languissante; & toi, Soleil, ame des mondes qui nous environnent, miroir fidèle & transparent de ton Créateur, puisse ma foible voix apprendre à te chanter.

Ta force secrète & attractive, enchaîne, gouverne & règle tout le tourbillon, depuis les limites éloignées de Saturne, dont la révolution remplit une durée de trente ans, jusqu'à Mercure, dont le disque perdu dans l'éclat de tes rayons, peut à peine être aperçu par l'œil philosophique.

Créateur de toutes les Planètes, puisque

sans ton regard vivifiant leurs orbes immenses  
feroient des masses informes & sans mou-  
vement, Esprit de vie, combien de formes  
d'êtres t'accompagnent depuis l'ame que tu  
délies, que tu éleves, jusqu'à la race la plus  
vile, composée de millions d'êtres mêlangés  
& produits de tes rayons.

Pere des Saisons, le monde végétal re-  
connait aussi ton empire. La pompe précede  
& suit ton trône, & décore majestueusement  
au milieu de ton vaste domaine annuel ta  
brillante route écliptique, éclat triomphant qui  
réjouit la Nature. En cet instant une multitude  
d'êtres en attente, toutes les especes diffé-  
rentes de la terre abondante implorent ta  
bonté, ou pleins de reconnaissance chantent  
une hymne commune en ton honneur; tandis  
qu'autour de ton char brillant, les Saisons  
mènent à leur suite, dans une harmonie fixe  
& changeante, les Heures aux doigts de roses,  
les Zéphirs flottans nonchalamment, les  
pluies favorables, la rosée éclatante & passa-  
gère, & les fiers orages adoucis & bienfai-  
sans; toute cette cour versée & prodigue tour-

à-tour toutes les beautés, odeurs, herbes, fleurs & fruits, jusqu'à ce que tout s'allumant successivement par ton souffle, tu décores le jardin de l'univers.

Ton pouvoir ne se borne pas à la surface de la terre ornée de collines, de vallons & de bois épais, qui forment sa riante chevelure; mais dardant profondément tes feux jusques dans ses entrailles, tu regnes sur l'espèce des minéraux. Ici brillent les veines du marbre éclatant; plus loin se tirent ces outils précieux du labourage; là, les armes étincelantes de la guerre; ailleurs enfin, les plus nobles ouvrages, qui font dans la paix le bonheur du genre humain, & les commodités de la vie, & sur-tout ces métaux précieux qui lient & facilitent le commerce des Nations.

Le stérile rocher lui-même, imprégné de tes regards, conçoit dans son sein obscur la pierre précieuse & transparente. Le vi<sup>e</sup> diamant s'abreuve de tes plus purs rayons; lumière rassemblée, compacte, dont l'éclat ose ensuite le disputer aux yeux de la beauté dont elle pare le sein. De toi le rubis reçoit sa

couleur foncée ; de toi, le solide saphir prend l'azur qui le décore, & qui le fait paraître à nos yeux comme une portion d'air consolidé. Par toi l'améthiste se revêt d'ondes pourprées, & représente le doux éclat du Soleil couchant. La topaze brûle du feu de tes regards. La robe du Printemps agitée par le vent du Sud, n'égale pas la verte émeraude ; mais tous tes rayons combinés & épais jouent à travers l'opale blanche, & plusieurs s'échappant de la surface forment une lumiere vacillante de couleurs répétées, que le moindre mouvement fait jaillir à l'œil du spectateur.

La création inanimée semble recevoir par ton influence le sentiment & la vie. Par toi, le ruisseau transparent, raffiné dans des labyrinthes rians, joue avec éclat sur la prairie. La fougueuse cataclysme qui répand l'horreur sur le fleuve obscurci, s'adoucit à ton retour. Le desert même, & ses routes mélancoliques semblent s'égayer ; les ruines informes réfléchissent ton éclat, & l'abyme salé apperçu du sommet de quelque promontoire, s'agit & renvoie une lumiere flottante dans la vaste étendue de l'horison. Mais tout ce que ma

Muse transportée pourroit peindre, l'éclat même de la Nature entière détaillée ou réunie, n'est rien en comparaison de ta propre beauté; grande source féconde de la lumiere, de la vie, des graces & de la joie d'ici-bas.

Comment entreprendrois-je de chanter celui qui est le jour lui-même? Profondément entouré d'une lumiere éternelle, demeure auguste, inaccessible à l'œil mortel, & impénétrable à la vue plus perçante & plus pure des Anges même, grand Etre, qui d'un souris versa l'éclat intarissable dont brillent toutes les lampes célestes répandues dans l'immense firmament. S'il détournoit ses regards, le Soleil & les Astres confondus fortiroient leurs sphères, & cet instant fatal seroit le chaos.

Si nos foibles accens gardoient le silence sur tes louanges, ô Pere universel, tes ouvrages les plus inanimés s'uniroient pour éllever une voix générale d'amour & d'actions de graces; jusqu'au fond des bois inhabités, tout reclameroit ton pouvoir, & retentiroit de ton nom porté par les airs jusqu'aux chœurs célestes.

Toi, la cause éternelle, le support & la fin de tout. Auteur des dons & des talens, fais que le volume immense de la Nature me soit ouvert; qu'il me soit permis de lire dans ce livre instructif; que saisi d'une heureuse inspiration, & passant de plaisir en plaisir jusqu'au ravissement, je puissé en rendre seulement les plus simples images; accorde-moi d'erre pensif au Soleil couchant, ou qu'avec l'aube du jour je m'élève sur l'aile sublime de l'imagination.

Voici l'instant où le Soleil puissant, embrasant les cieux, fond & diffusé dans un air limpide les nuages élevés, & les brouillards du matin qui entourent les collines de bandes diversement colorées: bientôt totalement dévoilé, il éclaire la Nature entière, & la terre paroît si vaste qu'elle semble s'unir à la voûte du firmament.

La fraîcheur de la rosée tombante se retire à l'ombre, & les roses rouges & touffues en cachent les restes dans leur sein. C'est dans cet instant que je médite sur un verd gazon, ou sur un lit de fleurs, auprès des fontaines de crystal & des ruisseaux tranquilles; tandis

que la chaleur excessive domine en tyran du haut du ciel , & darde ses brûlantes influences sur l'homme , sur les animaux , sur les plantes & sur les eaux.

Qui peut voir sans en être touché , ces fleurs qui , épanouies le matin , se fannent sous les rayons brûlans du Soleil : telle une jeune beauté languit & s'efface , quand la fièvre ardente bouillonne dans ses veines. La fleur au contraire qui suit le soleil , se referme quand il se couche , & semble triste , & abatue pendant la nuit ; mais si-tôt que son astre reparoît sur l'horizon , elle ouvre son sein amoureux à ses rayons bienfaisans.

Le Pasteur revenant de sa tâche du matin , amene doucement devant lui son troupeau la bergerie. La mère pleine de lait mugit autour de la cabane agréable , & se presse d'offrir son tribut , nourriture de l'innocence & de la santé. Le Corbeau , la Corneille & la Pie dirigent lentement leur vol sur les chênes antiques , qui embrassent & couvrent de verture le tranquille village ; cachés sur ces branches touffues , ils y demeurent en foule pendant la chaleur de l'après-midi , attendant le

retour des heures fraîches. Les oiseaux domestiques, affoiblis par la chaleur, s'assemblent sous les arbres & dans un coin de l'ombre; on y entend le bourdonnement des mouches. Le Chien gardien de la maison, & le Levrier oisif demeurent étendus & endormis. L'un en rêvant attaque un voleur de nuit; l'autre saute sur la colline & dans le vallon, jusqu'à ce qu'éveillé par la Guêpe, il s'élance dessus & l'attrape. Muse ne dédaigne pas de peindre dans tes récits la petite race bruyante de l'Eté, permets qu'elle bourdonne parmi tes chants; ce sujet n'est point vil quoique simple: alliée au Soleil, cette foible engeance tire de lui sa force & sa vivacité.

Eveillés par ses rayons les plus ardents, les jeunes reptiles sortent munis de leurs ailes, pleins de vie, portés sur l'air léger, & plus légers encore. De chaque fente, de chaque recoin secret, où ils dormoient pendant les rigueurs de l'Hiver, ils s'élèvent & laissent dans leurs tombes leur premier être pour reprendre un nouveau. On voit à la fois un million d'effaims ornés de toutes les variétés de couleur que les beaux rayons de leur per-

peuvent faire éclore. Dix mille sortes de formes dix mille différentes espèces peuplent l'horizon. Un instinct fatal entraîne les uns vers l'étang ; ils voltigent & se réjouissent en voguant sur le ruisseau, & sont lestement attrapés par la Truite à l'œil vif, ou par le Saumon léger. Quelques-uns aiment à errer dans les clairières des bois ; ils se logent, s'amusent & se nourrissent dans la feuille fraîche. D'autres choisissent les prés abondans, & visitent chaque fleur & chaque herbe cachée ; ne s'occupant qu'à la douce tâche de multiplier leur espèce, ils employent leurs tendres soins à envelopper d'un duvet fin & doux leurs petits qui ne sont pas encore éclos. Quelques-uns affamés dirigent leur vol vers la laiterie, ils boivent autour du seau & goûtent le fromage perlé. Souvent aussi trop imprudens, ils rencontrent la fin de leur destin autour des vases de lait. Plongés dans la tasse, leurs ailes sans force les enveloppent, & ils expirent.

Mais la fenêtre sur-tout présente une mort sûre à la Mouche imprudente. L'infâme Araignée s'y cache, pleine de ruse & de fierté, & mélange odieux. Au milieu d'un tas de car-

casques déchirées, elle veille avec ardeur regardant toutes ses toiles flottantes. Autant de fois que la Mouche errante passe sans crainte près de la redoutable cellule, sa scélérat ennemie montre son front odieux. La proie enfin arrêtée, elle s'élance avec fureur, se glisse rapidement au long de la ligne qui la porte, & fixant dans le malheureux insecte ses cruelles griffes, elle se retire fierement, contente de sa proie. Le bourdonnement de l'aile, un cri perçant & plaintif annoncent l'extrême détresse de l'animal surpris, & demandent le secours d'une main favorable.

Le bourdonnement continual, qui résonne sur la surface de la terre, n'est pas sans délices pour celui qui médite dans les bois vers le haut du jour. C'est-là que le Berger se couche, & s'assoupit sous l'ombre flottante des saules nombreux qui bordent le ruisseau.

Quelle immense quantité d'Insectes descend graduellement, & échappe même au microscope. La Nature est pleine de ces effaims vivans, de ce nombre prodigieux d'animaux ou d'atomes organisés, qui reçoivent le mouvement, quand le Père du jour ordonne à son esprit

esprit de souffler. Les exhalaisons putrides du marais croupissant engendrent un nuage vivant de peste. A travers les cellules souteraines , où à peine la chaleur des rayons du Soleil peut se faire sentir , la terre semble s'élever & devenir animée. La feuille fleurie renferme de ces petits habitans. Cantonnés dans des citadelles tournantes , la pierre en contient des multitudes : mais sur - tout les branches innombrables des forêts , jouets dociles des vents frais , le verger cotonneux , & la chair fondante du fruit en maturité , nourrissent des peuples d'insectes imperceptibles à nos yeux. Des millions d'entr'eux errent invisiblement sur l'étang couvert de verdure. Chaque liquide aussi , pour peu qu'il pique , adoucisse , enflamme , rafraîchisse ou flatte le goût , produit une immensité variée d'insectes. Le ruisseau le plus limpide , l'air le plus pur , quoiqu'il semble un vuide transparent , sont peuplés de ces nations invisibles. C'est par un bienfait du ciel créateur , que ces animaux cachés échappent à l'œil grossier de l'homme. Si ces mondes renfermés dans des mondes frappoient les sens , il se détourneroit avec horreur

des mets d'ambroisie & des boîfsons de nectar;  
& dans la nuit tranquille, au lieu de jouir du  
silence & du repos, il feroit effrayé du bruit.

Railleur impie, oseras-tu taxer la sagesse du  
Créateur d'avoir voulu former quelque chose  
en vain, ou pour une fin qui ne fût pas  
admirable? L'ignorance vile & superbe pro-  
noncera-t'elle que les ouvrages du Très-Haut  
ne sont pas sages, tandis que le moindre d'en-  
tr'eux passe les bornes étroites de son intelli-  
gence? Telle, & moins ridicule encore, une  
Mouche placée sur un vaste dôme soutenu  
par d'épaisses colonnes, chef-d'œuvre de l'art,  
elle qui dans le contour de ses promenades  
embrasse à peine un pouce de terrain, déci-  
deroit hardiment sur la structure & les pro-  
portions de l'édifice entier. Est-il un homme  
dont l'œil universel ait parcouru tout-à-la-  
fois le plan sans bornes des choses, qui ait  
marqué leur dépendance & discuté leur ac-  
cord, pour en conclure audacieusement que  
telle chose n'est pas bien? Quelqu'un a-t'il  
vu l'enchaînement puissant des êtres décrois-  
sant par gradation, depuis la perfection infinie  
jusqu'au bord du terrible néant, abîme de

désolation pour l'imagination étonnée ? Com-  
bien il seroit alors effrayé de sa propre audace !  
Jusqu'à ce que l'homme parvienne à cette  
perfection de vues, à cette étendue de connois-  
fances, qu'il renonce à toute discussion témé-  
raire, qu'il s'en tienne à un culte de louange  
& de zèle, & adresse les hymnes d'une sainte  
admiration à cette puissance dont l'aimable  
sagesse brille à nos esprits, comme le Soleil  
à nos yeux.

Ces Nations épaisse s'agitent dans les  
rayons du Soleil, & jouent de mille manières,  
en haut, en bas, s'entortillent, s'enveloppent  
ensemble jusqu'aux temps où la tempête ailée,  
le fier Hiver les chasse de la face du jour. Ainsi  
l'Homme adonné au luxe, passe, sans y penser,  
l'été de sa vie dans l'oisiveté d'une fortune  
brillante, qui fuit aussi rapidement que la  
saison ; il voltige de bagatelles en bagatelles,  
de la vanité au vice, jusqu'à ce qu'emporté  
par la mort, l'oubli le suit & l'efface du livre  
de vie. . .

Maintenant les nombreux habitans du vil-  
lage se répandent sur les prés rians. La jeu-  
nesse rustique pleine de santé & de force, est

brunie par le travail du midi. Semblables à la rose d'Eté épanouie par les premiers rayons du Soleil, les filles demi-nues qu'enflamment à la fois ses feux, & rouges de pudeur, attirent d'avides regards, & toutes leurs graces allumées brûlent sur leurs joues. L'âge le plus avancé fournit ici sa tâche; la main même des enfans traîne le long rateau: surchargés du poids odoriférant, ils tombent & se roulent sur le fardeau bienfaisant: la graine de l'herbe s'éparpille & se répand tout autour. Les Faneurs s'avancent dans la prairie, & étendent au Soleil la récolte qui exhale une odeur fraîche & champêtre; ils roulent l'herbe séchée: la poussière s'envole au long du pré; la verdure reparoît; la meule s'élève épaisse & bien rangée. De vallon en vallon, les voix réunies d'un travail heureux retentissent, l'amour & la joie sociable éveillent les Zéphirs.

Les villageois en troupe, quittant ce travail, mènent leurs troupeaux troublés, & pressés par les Chiens qui les conduisent au lieu où le ruisseau, qui court en labyrinthe, ralentit sa course & étend son lit; où le rivage, qui

étoit d'abord coupé & élevé, forme enfin une douce pente de gravier. L'empressement, la clamour des hommes & des enfans, les cris des chiens, tout retentit, tout excite ce peuple doux & craintif à s'approcher, & à confier sa laine au fleuve. Souvent le Berger impatient en faisit quelqu'un, & l'y jette. Encouragé par l'exemple, le reste n'hésite plus; tous s'empressent & se plongent au milieu de la vague rejaillissante, & s'efforcent en palpitant à gagner le rivage opposé. Ceci se répète jusqu'à ce que la laine bien lavée ait bu le fleuve & que la Truite soit bannie de sa demeure transparente par l'eau salie. Alors la race innocente se remuant lentement, pesante & dégoutrant l'eau, gagne le sommet escarpé. Là, ces animaux paisibles étaient aux rayons du Soleil leurs trésors enflés & humides; troublés & étonnés de ce tumulte outrageant & sauvage, leurs plaintes remplissent la campagne, & des bêlemens continuels poussés d'un rocher à l'autre retentissent autour des collines. Enfin, les troupeaux d'un blanc de neige, sont rassemblés & pressés sans nombre dans le parc. Les Bergers assis, rangés par

Dij

bandes , aiguisent leurs ciseaux bruyans ; la Fermiere attend pour rouler ses trésors de laine , suivie de ses filles lestement habillées. Une principalement brille sur les autres, elle est assise d'un air de dignité gracieuse, c'est la Reine<sup>e</sup>pastorale. Ses doux fouris rayonnent sur son Rei berger ; un cercle gai les entoure , & tous abandonnent leurs ames à la joie de la fête , & à la paix d'un esprit innocent & sans malice. Cependant leurs tâches agréables s'avancent ; les uns remuent le goudron fondu ; d'autres s'apprêtent à marquer du nom du maître la brebis nouvellement tondue , d'autres enfin la tirent malgré elle, tandis qu'un garçon robuste & fier de sa force, tient le bélier indigné par ses cornes entortillées. Voyez cet animal doux & patient, le chef du troupeau, il est lié & dépouillé de sa robe par l'homme indigent. Quelle douceur paroît sur son front dans sa mélancolie ! L'innocence se montre dans ses plaintes muettes. Ne craignez rien , douce espece ; ce n'est pas le couteau de l'horrible meurtrier qui est suspendu sur votre tête , c'est le ciseau favorable du tendre Berger : forcé de payer

son tribut annuel, il vous emprunte cette toison utile, fardeau incommodé pour vous, & bien-tôt il vous renverra bondissans à vos collines.

Ce n'est ici qu'une scène pastorale & simple; c'est par elle cependant que la Grande-Bretagne voit éléver sa solide grandeur. Par elle, elle commande aux richesses des climats brillans, & attire les trésors du Soleil sans en éprouver la rage; par elle tous ses habitans laborieux, livrés à l'agriculture, aux travaux & aux arts, animent & ornent la terre. De-là vient sa puissance dont le tonnerre formidable est lancé sur les vagues orageuses, & maintenant menaçant & suspendu sur l'humble côte des Gaules, regne de-là sur l'abîme, & fait trembler l'Univers.

Le Midi s'avance furieux : le Soleil darde directement sur la tête ses plus puissans rayons. Un déluge de flammes couvre le Ciel & la Terre, aussi loin que l'œil peut s'étendre; & d'un pôle à l'autre tout est en feu. En vain la vue affaissée semble chercher du secours sur la terre; les vapeurs brûlantes qu'elle exhale, repoussent l'espoir, & troublient

la réflexion. Brûlés jusqu'à la racine de la végétation, les champs entr'ouverts & la plaine desséchée montrent une couleur aride, qui ternit la fleur de l'imagination & flétrit l'âme même. L'Echo ne répète plus le son agréable de la faux aiguisée; le faucheur abattu la couvre de foin humide parfumé de fleurs: à peine entend-on la sauterelle dans la prairie inanimée. La Nature accablée palpite: on voit de loin le ruisseau même languir, & à travers la clairière, il paroît impatient de couler sous l'ombre du bocage.

Chaleur, à qui rien ne résiste, suspend la rage, & ne darde pas si fièrement tes rayons puissans sur ma tête ébranlée; tes feux coulent en torrens sans cesse renouvelés; & ces flots ardents semblent se réunir autour de moi. En vain je gémis, je soupire, en vain je m'agite & appelle la nuit à mon secours: la nuit est loin encore, & des heures plus chaudes s'approchent. Heureux, trois fois heureux, celui qui, sur le penchant d'une montagne pittoresque, à l'abri du Soleil, & couronné d'une forêt, se couche sous l'ombre épaisse, où qui s'assied tranquillement dans une grotte

fraîche, tapissée de chevrefeuil, & arrosée d'un ruisseau toujours jaillissant, tandis que tous ceux qui ne sont pas à l'ombre, languissent tourmentés par le chaud du midi. Mortel heureux, emblème instructif de l'homme vertueux, qui conserve l'égalité d'ame, la sérénité de l'esprit, & dont toutes les passions sont en harmonie, au milieu d'un monde discordant & enflammé de vices.

Salut, ombre bienfaisante, vous berceaux épais, vous pins élevés, vénérables chênes, frênes sauvages qui parlez aux rochers, salut. Votre ombre est délicieuse à l'ame, comme la source jaillissante l'est au Cerf poursuivi, qui lave ses flancs palpitans dans l'onde vive, & qui nage le long du bord fleuri. Votre effet agréable se glisse dans les nerfs, & les rafraîchit; le cœur bat gaiement, l'œil frais se déploie, l'oreille reprend son attention, & la vie pénètre rapidement dans tous les membres allégés de leur poids.

Autour du ruisseau voisin, qui bouillonne le long du bosquet mélodieux, tantôt jaillissant sur un rocher, tantôt coulant à travers l'étang bordé de roseaux, puis redevenant

D v

subitement un ruisseau & se répandant doucement en plaine limpide, les Bergers & les troupeaux composent un groupe varié qui forme une confusion rustique. Une partie se couche & rumine sur le verd gazon ; les autres demeurent à moitié dans l'eau, & souvent se baissent pour boire la surface agitée. Le Bœuf fort & laborieux est au milieu qui paroît accablé, son front ingénus secoue les mouches qui l'inquiètent, & avec sa queue il chasse de ses flancs les insectes incommodes, qui reviennent à chaque instant. Le Berger monarque dort en sûreté au milieu de ses sujets; soutenu par la mousse qui lui sert de duvet; ses bras sont jettés négligemment autour de sa tête; sa panetière près de lui est pleine de viandes faines, & son chien vigilant près l'oreille, attentif au moindre bruit.

Son sommeil léger fuit, si par hasard un effaim de guêpes irritées s'attache sur le troupeau qui saute, & quitte le courant trop bas pour chercher un ruisseau plus profond. Ces animaux s'emportent, méprisent la voix du Berger, & gagnent la plaine, bravant la chaleur brûlante du midi. Un profond gémiss-

sement sort de leurs flancs agités, & ils courrent en mugissant autour des collines.

Souvent aussi dans cette saison le courfier irrité par de semblables aiguillons, paroît trembler de ses terribles nerfs ; l'impatience excite & redouble la chaleur de son sang, il franchit les haies les plus élevées, & traversant rapidement les champs, il se précipite dans le fleuve sombre, avec un œil inébranlable, & un cœur inaccessible à la crainte. Sa poitrine nerveuse & élevée, le siège de la force, bar le torrent & en brise le cours. Sa soif ne peut être étanchée, il s'abreuve à coups redoublés, & de ses narines ouvertes, il ronfle & écume la vague.

Mais je perce dans la profonde obscurité des forêts voisines, où les arbres sauvages & épais forment dans l'air une musique champêtre, où j'y vois leurs cimes élevées s'agiter sur la montagne. A chaque pas grave & lent, l'ombre devient plus épaisse<sup>1</sup>, l'obscurité, le silence, tout devient imposant, auguste & majestueux.

C'est le palais de la méditation, le séjour où les anciens Poëtes fentouent le souffle

inspirateur & extatique. C'est dans cette demeure solitaire qu'ils conversoient avec les Anges. C'est là que l'espece immortelle se communiquoit à eux par de douces inspirations, propres à prémunir la vertu contre les assauts du vice. Ces utiles révélations avertissent l'ame favorisée de se préparer aux combats futurs, dirigent l'esprit en suggérant au Poëte de dévouer sa Muse aux sujets les plus instructifs, consolent l'ame en adoucissant les angoisses d'un mérite sur son déclin, fortifient le cœur & font braver la mort au citoyen, qui refusant d'être le moteur d'une guerre détestée, s'y engage avec courage, lorsqu'elle devient inévitable ; enfin tous ces esprits célestes, pleins de zèle & d'amour pour l'humanité, ne s'occupent nuit & jour que du soin de la servir en mille manières.

Un million de ces formes angéliques descend à chaque instant du fein du firmament, se glisse à travers les ténèbres, & s'avance avec majesté. Je m'arrête attentif, & je sens une terreur sacrée, une tristesse douce couler dans mon ame, envelopper mes sens ; je crois

entendre une voix plus qu'humaine frapper  
en moi l'oreille abîmante de l'imagination.  
» Cesse de craindre, dit-elle, Homme notre  
» allié, nous fûmes des créatures comme toi,  
» ton être & le nôtre ont la même origine,  
» même Maître, mêmes loix & même fin.  
» Autrefois quelques-uns d'entre nous, aussi  
» faibles que toi, luttoient dans la vie ora-  
» geuse contre les coups de la tempête, avant  
» qu'il nous fût permis d'arriver à ce saint  
» calme, à cet état d'harmonie, de pureté  
» entière, & de paix. Cesse de craindre; mais  
» bien plutôt au milieu de ces retraites som-  
» bres, loin du bruit extravagant & du vice  
» discordant, chante avec nous la Nature, &  
» le Dieu de la Nature. C'est ici, c'est dans  
» ces mêmes lieux, qu'aux heures de la mé-  
» ditation, dans le calme de la nuit, ou  
» dans le silence du midi, les harpes Angé-  
» liques s'accordent avec les chœurs célestes,  
» & se font entendre sur les collines cou-  
» ronnées de bois, dans les vallées profondes,  
» ou dans les routes les plus reculées: c'est  
» de nous seuls que l'oreille sacrée du Poète  
» reçoit le don d'entendre le chant Séra-

» phique, & le privilege de la contemplation».

Toi, qui trop tôt pour nous, hélas! fus reçue dans ces légions sacrées, jeune Stan-ley (1) quoique maintenant élevée au-dessus des peines & des joies humaines, une étincelle de souvenir tristement agréable ne te r'appelle-t-elle pas l'amour d'une mère, & ses tendres douleurs? Elle t'appelle encore dans des scènes passées; elle cherche ta beauté, tes yeux aimables & brillans, ta conversation agréable, animée par le sentiment & la vivacité: elle croit entendre cette morale douce & naturelle qui regnoit dans tes discours; elle croit voir encore l'empreinte de la vertu ingénue & sans mélange d'orgueil, qui éclatoit dans tes moindres souris. Et toi, la plus tendre des mères, séche tes pleurs, ou plutôt par des larmes de joie & de reconnoissance, paye le tribut à la Nature qui te prêta pour un temps cette fleur brillante, digne de ton esprit éclairé & de ton mérite. Daigne en croire ma Muse, le noir

(1) Une jeune Dame, connue de l'Auteur, qui mourut à dix-huit ans, en 1738.

souffle de la mort n'éteint pas les germes de la vertu : non , changés en êtres plus purs & d'un ordre plus élevé , ils habitent à jamais les régions célestes au milieu de l'éclat de mille Soleils.

Ainsi j'erre sur la montagne , enveloppé dans des visions célestes , sans regarder où je vais ; quand tout-à-coup le bruit d'une chute d'eau m'éveille , & m'arrache au charme de mes pensées : je m'arrête , & je contemple le nouveau paysage qui se présente à ma vue.

Un fleuve puissant , majestueux , agréable & doux , roule ses flots voisins de leur chute ; là , toute l'eau rassemblée s'élance en tonnerre comme un torrent impétueux , tombe en cascade , & fait résonner le voisinage . D'abord une nappe d'azur se précipite & s'étend ensuite , blanchissant par degrés dans sa chute : elle rejait en écume épaisse , retentit sur le roc ; & élève un brouillard blanchâtre qui forme une pluie continue . La vague tourmentée s'agit & ne peut trouver de repos ; mais furieuse au milieu des rocs raboteux , tantôt elle jaillit sur le coquillage

épars, tantôt dardant rapidement dans le canal, elle se précipite de chute en chute, avec un cours sauvage & interrompu. Peu-à-peu le bruit diminue, l'onde gagne un lit plus assuré, & fuit enfin le long du labyrinthe d'un tranquille vallon.

Invité par cette brillante scène, l'Aigle s'élance du sommet obscur du rocher où il demeuroit suspendu; d'une aile rapide & élevée, il perce la chaleur du jour, & livrant son sein à la lumiere, il gagne le Soleil, tandis que toute la race mélodieuse languit sous le poids du midi, & s'enfonce en désordre dans l'épaisseur du bois. Forcés d'interrompre leurs chants, les oiseaux fuyent en silence de bosquets en bosquets. La Tourterelle seule gémit à travers les forêts, tristement enrouée; quelquefois cessant sa plainte pendant de courts intervalles, sa douleur semble se rallentir, mais bientôt la triste idée de sa compagne ravie par la main impitoyable du Chasseur se retrace à son souvenir, & réveille toutes ses peines; les accens de sa tristesse redoublent alors, & font retentir tout le bosquet.

Reposons-nous près de cette bordure

baignée de rosée, & de toute la fraîcheur de l'air humide. Là, sur un rocher creux & bizarrement taillé, je trouve un siège vaste & commode, doublé de mousse, & les fleurs champêtres ombragent ma tête. Lieux tranquilles, où la diligente Abeille s'égare, & sucre le baume du chevrefeuil dont elle fait son butin.

Tandis que je goûte la douceur de l'ombre, & que la Nature demeure ensevelie dans le midi, voile imagination hardie, prend l'effor & considère les merveilles de la Zone torride, climat impitoyable, auprès duquel les chaleurs que je sens ne sont rien, & le firmament que je vois est de glace.

C'est-là que le Soleil brillant s'élève tout-à-coup perpendiculairement, & chasse du ciel à l'instant le crépuscule qui ne fait que paroître. Environné d'une flamme ardente, il étend ses fiers regards sur tout l'air éblouissant. Il monte sur son char enflammé ; mais il fait sortir devant lui, des portes du matin, les vents Alifés (1) pour tempérer ses feux

(1) Ces vents soufflent constamment entre les Tropiques de l'Est, ou entre les points collatéraux, le Nord-Est & le Sud.

& souffler la fraîcheur sur un monde accablé. Scènes vraiment grandes, couronnées d'une beauté redoutable, & d'une richesse barbare, dont le pere de la lumiere parcourt continuellement le théâtre, & jouit du privilège, de doubler les saisons (1). Là, les rochers abondent en pierreries, & les montagnes sont enflées de mines qui s'élèvent sur le faîte de l'Equateur, d'où plusieurs sources jaillissent & roulent de l'or. Là, sont des forêts majestueuses, qui couvrent les collines d'un panache du plus beau verd, & s'étendant jusqu'à l'horison, offrent une ombre immense, profonde & sans bornes. Ici, des arbres, inconnus aux chants des anciens Poëtes, mais nobles fils de la chaleur puissante & des fleuves, percent les nuages, & portent dans les cieux leurs têtes hérissées, voilent le jour même en plein midi. Ici,

---

Est ; ils sont caufés par la pression de l'air raréfié, suivant le mouvement journalier du Soleil de l'Est à l'Ouest.

(1) Dans tous les lieux entre les Tropiques, le Soleil, quand il passe & repasse, dans son mouvement annuel, deux fois par an perpendiculaire, ce qui produit cet effet.

des fruits sans nombre sont en une éternelle maturité & d'un goût exquis ; nourris au milieu des rochers & des sables brûlans, dont le reflet redouble les ardeurs de la saison, ils renferment cependant, sous leur ronde écorce, un jus salutaire & rafraîchissant.

Transporte-moi, Pomone, dans tes bosquets de citronniers, où l'aigre limon & l'orange dorée brillent à travers les feuilles dont ils relevent la verdure par leur éclat. Laisse-moi reposer sous le vaste tamarin dont le fruit tempère même la fièvre ardente. Que je marche à l'ombre du carouge massif qui me restaure par sa fraîcheur, & mene-moi dans le labyrinthe où le figuier Indien forme un bocage éternel. Plus content encore, si sur un sommet élevé, j'admire le Cedre toujours vert, vacillant sur ma tête rafraîchie par le souffle des Zéphirs, & les hauts palmiers qui élèvent leur ombre gracieuse. Etendu au milieu de ces vergers du Soleil, je recevrai de tes mains une tasse de Cacao ; & tirerai du Palmier un vin rafraîchissant, préférable à tous les jus frénétiques de Bacchus. Tu n'es pas à dédaigner, pleine Gre-

nade, qui fais plier tes branches déliées; non plus que le fruit des arbustes rampans dans les bois. Souvent le mérite modeste se cache sous d'humbles dehors, préférables à la pompe fastidieuse; toi, par exemple, bel Ananas, toi, l'orgueil du regne végétal, au-dessus de tout ce que les Poëtes ont imaginé de l'âge d'or, permets que mon heureuse main te dépouille de tes vêtemens touffus, & que répandant tes trésors d'ambroisie, je jouisse d'un banquet digne de Jupiter même.

La perspective change; les plaines s'étendent à l'infini; les prés sont sans bornes; & l'œil errant, toujours attiré & jamais fixé, se perd dans un Océan de verdure. On y voit une autre Flore parée de couleurs plus hardies & de plus riches agréments, que celles des jardins: elle joue sur les champs, & verse d'une main légère un Printemps préférable à la parure de nos jardins les plus superbes. Souvent ces riches vallées changent leurs robes éclatantes en un brun rougeâtre, & reprennent promptement encore leur verdure, selon que le

Soleil brûlant, les rosées abondantes, ou les torrens de pluie prennent le dessus. Le long de ces régions solitaires, loin des foibles imitations de l'art, la majestueuse Nature demeure dans une retraite auguste. On n'aperçoit que des troupeaux sauvages, qui ne connaissent ni maître, ni bergerie. Des fleuves prodigieux roulent leurs vagues fertiles. Là, entre les roseaux qu'ils baignent, le Crocodile moitié caché & renfermé dans ses écailles vertes, couvrant le terrain de sa vaste queue, paroît comme un Cedre tombé. Le flux s'abaisse, & l'Hippopotame (1) revêtu de sa cotte de mailles, élève sa tête; la flèche lancée sur ses flancs, se brise en éclats inutiles; il marche sans crainte sur la plaine, ou cherche la colline pour prendre différente nourriture; les troupeaux en cercle autour de lui, oublient leurs pâtures, & regardent avec admiration cet étranger sans malice.

L'énorme Eléphant (2) repose paisible-

(1) L'Hippopotame ou le Cheval marin.

(2) Les dents d'Eléphants fournissent le plus bel Ivoire. Cet animal sert à la guerre.

ment sous les arbres antiques qui jettent leur ombre épaisse sur le fleuve jaunâtre du Niger, ou aux lieux où le Gange roule ses ondes sacrées, ou enfin au centre profond des bois obscurs qui lui forment un vaste & magnifique théâtre. C'est le plus sage des animaux, doué d'une force qui n'est pas destructive, quoique puissante. Il voit les siècles se renouveler & changer la face de la terre, les Empires s'élever & tomber ; il regarde avec indifférence ce que la race des hommes projette. Trois fois heureux, s'il peut échapper à leur méchanceté, & préserver ses pas des pieges qu'ils lui tendent, soit par une cruelle cupidité, soit pour flatter la vanité des rois qui s'éngorgueillissent d'être portés sur son dos élevé ; soit enfin pour abuser de sa force, en l'employant, étonné lui-même de nos fureurs, à nous détruire les uns les autres.

Les oiseaux les plus brillans s'assemblent en grand nombre sous l'ombrage le long des fleuves. Ils paroissent de loin comme les fleurs les plus vives. La main de la Nature, en se jouant, prit plaisir à orner de tout son luxe ces nations panachées, & leu-

prodigua ses couleurs les plus gaies<sup>(1)</sup>. Mais si elle les fait briller de tous les beaux rayons du jour, cependant toujours mesurée, elle les humilie dans leur chant. N'envions pas les belles robes que l'orgueilleux royaume de Montezuma<sup>(2)</sup> leur prête, ni ces légions d'autres volans, dont l'éclat sans bornes réfléchit sur le Soleil : nous avons Philomele, & dans nos bois, pendant le doux silence de la nuit tranquille, ce chantre, simplement habillé, fredonne les plus doux accens.

Viens, ma Muse, quittons la barrière déserte de ce firmament, & ce fable sauvage & inanimé ; traverse la vallée de Sennaar plus vite que la caravane laborieuse ; monte avec ardeur sur les montagnes de Nubie, & perce hardiment dans les limites secrètes de la jalouse Abissinie. Ton dessein n'est pas de dérober leurs richesses sous le masque d'un commerce sociable. Tu ne viens pas

(1) Dans toutes les régions de la Zone torride, les oiseaux, quoique plus beaux dans leur plumage, sont moins mélodieux que les nôtres.

(2) Le Mexique.

troubler leur paix, & porter le fer sacré pour fomenter les divisions & la guerre intestine, & y introduire la pourpre tyrannique de Rome; mais semblable à l'Abeille innocente, tu peux voler librement de prairies en prairies, parées des plus belles fleurs; tu peux errer gaiement d'un bosquet de jasmin à l'autre; sous l'ombre des palmiers & des bois aromatiques qui ornent les plaines, entourent les collines peuplées, & vacillent sur des montagnes plus hautes que les Alpes; sur le vaste sommet exposé aux Zéphirs, ou sur les rochers énormes, qui du vallon où le Soleil réfléchit, élèvent leurs cimes éclatantes jusqu'au milieu de l'air qui les rafraîchit. Là, les palais, les temples & les villes s'élèvent, les jardins & les champs cultivés fourient à l'entour; les fontaines jaillissent, les troupeaux & les brebis sans guide errent avec sécurité. C'est-là que se trouve un monde

l'abri de toute crainte; c'est-là que je respire un air pur, & les vents frais qui viennent des bosquets parfumés & des vallons odoriférans. Ecouteons à quelque distance le mugissement des flots, les cataractes qui,

des

des entrailles de la terre, entraînent l'or pur qui coule sans cesse sur le paysage varié, & peuplé de l'élite de chaque belle espèce. O terre merveilleuse, le Soleil te regarde toujours d'un rayon perpendiculaire : amoureux de ta sphère aimable, il se plaît à l'éclairer.

La scène change ; au milieu du plein midi, le Soleil tout-à-coup accablé se plonge dans l'obscurité la plus épaisse. L'horreur règne : un crépuscule terrible mêlé de jour & de nuit qui se combattent & se succèdent, paroît sortir de ce groupe effrayant. Des vapeurs continues roulement en foule jusqu'à l'Équateur, d'où l'air raréfié leur permet de sortir. Des nuages prodigieux s'entassent, tournent avec impétuosité, entraînés par les tourbillons de vents, ou sont portés en silence, pesamment & lentement, chargé des trésors immenses qu'exhalent l'Océan. Au milieu de ces hautes mers condensées autour du sommet glacé des montagnes élevées, théâtre de la guerre des vents, le tonnerre pose son trône terrible & ténébreux. Les éclairs furieux & redoublés percent & pénètrent de nuage en

nuage ; la masse entière cédant enfin à la rage des élémens , se précipite , se dissout , & verse des fleuves & des torrens.

Ce sont des trésors échappés à la recherche des anciens , que les lieux d'où avec une pompe annuelle le puissant Roi des fleuves , le Nil enflé se déborde de deux sources dans le brûlant Royaume de Goïam. Il sort comme une fontaine pure , & roule ses rameaux encore faibles à travers le lac brillant du beau Dambea. Là , nourri par les Nayades , il passe gairement sa jeunesse au milieu des îles odoriférantes , qui sont ornées d'une verdure continue. Devenu ambitieux , le fleuve courageux brise tout obstacle , & recueille plusieurs rivières ; grossi de tous les doux trésors du firmament : il tourne & s'avance majestueusement ; tantôt il roule ses eaux au milieu des splendides royaumes , tantôt il erre sur le sable inhabité , sauvage , & solitaire ; enfin , content de quitter ce triste désert , il verse son urne le long des rochers de la Nubie ; traversant comme un tonnerre de rochers en rochers , il inonde & réjouit l'Egypte ensevelie sous ses vagues débordées.

Son frere le Niger , & tous les fleuves dans lesquels les belles filles d'Afrique lavent leurs pieds de jais , ouvrent leurs urnes. Tous ceux qui depuis l'étendue des montagnes & des bois , se répandent dans les Indes abondantes , & tombent sur la côte de Coromandel , ou de Malabar , depuis le fleuve Oriental de Menam , dont les bords brillent au milieu de la nuit par des insectes qui sont autant de lampes (1) , jusqu'aux lieux où l'aurore verse sur les bords sourians des Indes ses pluies de roses , tous enfin dans cette saison favorable versent une moisson sans travail sur la terre.

Ton nouveau monde , illustre Colomb , ne s'abreuve pas moins de ces eaux abondantes & annuelles ; il est aussi rafraîchi par l'humidité prodigue de l'année. L'Orénoque (2) , qui a tant de branches , roule sur ses îles un déluge d'eaux fangeuses , & contraint les habitans

(1) Cette rivière coule dans Siam , sur ses bords on voit une multitude de ces insectes appellés mouches de feu , qui font un bel effet dans la nuit.

(2) Grande rivière d'Amérique , qui prend sa source au Poyau , & tombe dans la mer par seize embouchures.

de ses rives à chercher leur salut au haut des arbres qui leur servent de toits, & qui leur fournissent tout-à-la-fois la nourriture, le vêtement & des armes. Accru par un million de ruisseaux, le puissant Orellana (1) descend avec impétuosité, se précipitant de la cime des Andes (2) rugissantes. A peine ma Muse osera-t'elle étendre son aile sur cette masse énorme de torrens : à peine osera-t'elle parler de la rivière de la Plata (3), semblable à une mer : nos fleuves ne sont que des ruisseaux en comparaison, soit qu'on ait égard à sa profondeur ou à la longueur prodigieuse de son cours. Avec une force continue, ces fleuves coulent dans un silence majestueux, & traversent des royaumes inconnus, des déserts fleuris & fertiles, des mondes de solitudes où le Soleil sourit en vain, où les Saisons son-

---

(1) La rivière des Amazones.

(2) Grande chaîne de montagnes, qui s'étend du Nord au Sud dans le Pérou, le Chili, jusqu'au détroit de Magellan.

(3) La Plata, grande rivière de l'Amérique méridionale, qui lui donne vingt à trente lieues de large, & coïncide à sa embouchure.

infructueusement abondantes, puisque ces régions ne sont point connues, & que l'on n'en peut jouir. En quittant ces lieux, ils se répandent sur des plaines peuplées, nourrissent plusieurs nations, & entourent en sûreté plusieurs îles heureuses dans leur sein. C'est le siège de Pan, qui n'est pas encore troublé par les crimes des cruels enfans de l'Europe. Ainsi continuant leur cours, ils cherchent fièrement l'abîme, dont le flux vaincu recule du choc, & cede au poids liquide de la moitié du globe, tandis que l'Océan repoussé tremble pour son propre domaine.

Mais à quoi fert cette étendue merveilleuse de richesses, cette profusion riante d'une Nature prodigue, cette pompe de la création, ces prés embaumés, ces herbes abondantes, sans la Déesse Cerès? De quelle utilité sont ces fruits qui n'ont pas été plantés, & qui sont dispersés par les oiseaux voraces, ou par les vents furieux? Quel avantage y a-t'il que ces forêts produisent des boissons rafraîchissantes, des nourritures d'ambroisie, de riches parfums & des mets salutaires? Pour qui leurs insectes

filent-ils leurs soies superbes, & leurs prés produisent-ils des robes végétales ? A quoi servent les trésors cachés dans les entrailles de la terre qui les méprise, les diamans de Golconde, & les mines du triste Potosé antique séjour des paisibles enfans du Soleil ? De quelle utilité est-il que toutes les rivières d'Afrique charient de l'or, que les bois soient odoriférans, que l'ivoire y brille en abondance ? La race infortunée qui habite ces climats, ne connaît ni les doux arts de la paix, ni rien de ce que les Muses favorables accordent aux humains. Elle ne possède point cette sagesse presque divine d'un esprit calme & cultivé, ni la vérité progressive, ni la force patiente de la pensée, ni la pénétration attentive dont le pouvoir commande en silence au monde, ni la lumiere qui mène aux cieux, & gouverne avec égalité & douceur, ni le régime des loix, ni la liberté protectrice, qui seule soutient le nom & la dignité de l'homme. Le Soleil paternel semble même tyranniser ce monde d'esclaves, & d'un rayon oppresseur il flétrit la fleur de la beauté, & lui donne une couleur sombre & des traits grossiers ; ce qui est pis encore,

les actions cruelles de ces peuples, leurs jalouses furieuses, leur aveugle rage, & leur vengeance barbare, allument sans cesse leurs esprits ardents. L'amour, les doux regards, la tendresse, les charmes de la vie, les larmes du cœur, l'ineffable délice de la douce huma-nité n'habitent point dans ce séjour, toutes ces choses sont des fruits de plus doux cli-mats. Là, tout est confondu dans le déar brutal & intéressé, & dans la fureur sauvage des sens voluptueux ; les animaux mêmes par-ticipent à leur rage, & brûlent d'un horrible feu.

Le Serpent d'un verd effrayant, sortant à midi de sa demeure sombre, que l'imagination même craint de parcourir, déploie tout son corps dans des orbes immenses ; s'élançant alors de nouveau, il cherche la fontaine rafraî-chissante, auprès de laquelle il quitte ses plis ; & tandis qu'il s'élève avec une langue mena-çantes & des mâchoires mortelles, ce monstre dresse sa crête enflammée. Tous les autres ani-maux, malgré leur soif, fuyent effrayés & tremblans, ou s'arrêtent à quelque distance, n'osant approcher. Mais le petit ministre du

destin est encore plus terrible ; son venin bouillonne dans ses veines , il darde une lumière rapide qui arrête aussi-tôt le cours de la vie ; enfant de la Nature vengeresse , formé pour humilier l'homme. La race sauvage , portée au desir brutal du sang , rugit à l'heure où l'ombre leur permet de commettre leurs crimes & leurs cruautés. Aussi-tôt que le jour pur a fermé son œil sacré , le Tigre s'élance fièrement , & fixe ses regards impétueux sur sa proie. L'ornement du désert , le vif & brillant Léopard , tacheté de différentes couleurs , méprise tous les arts que l'homme invente pour l'apprivoiser. La subtile Hyène est le plus cruel de tous les animaux. Ils fortent des bois inhabités de la Mauritanie , ou des fles ornées de verdure , qui s'élèvent au milieu de la sauvage Lybie : ces troupes innombrables admirent leur roi hérissé , qui marche avec majesté , & laisse sur le sable la trace de ses pas ; avec des rugissements impétueux & répétés , ils demandent leur nourriture ordinaire. Les brebis craintives s'approchent en foule du Berger qui les garde. De plus nobles troupeaux qui entourent le Taureau

leur chef, & ruminent avec une tranquillité rustique, sont saisis d'horreur à l'approche de ces monstres. Le village éveillé treuillit, & la mère presse son enfant sur son sein palpitant. Le captif échappé de l'antre du Pirate, & des fers du fier Tyran de Maroc, regrette ses chaînes, pendant que les cris font retentir les déserts depuis le mont Atlas jusqu'au Nil effrayé.

Malheureux celui qui séparé des plaisirs de la société, est laissé seul au milieu de cette région d'horreur & de mort. Tous les jours il s'affied tristement sur la pointe de quelque rocher, & regarde la mer agitée, espérant toujours que de quelque rivage éloigné où la vague forme un tourbillon, il découvrira des vaisseaux qu'il se trace dans les nuages ; le soir il tourne un œil triste au coucher du Soleil, & son cœur mourant sans secours, se plonge dans la tristesse, quand le rugissement accoutumé commence, & se joint au siflement continual pendant la nuit si longue & si terrible. C'est cependant dans ces demeures sombres des monstres, que la liberté se retira sans effroi, quittant Rome

humiliée, & fuyant César coupable; Caton (1) pour la suivre à travers les déserts de la Numidie, dédaigna les douces plaines de Campanie, & toutes les délices que versé l'Ausonie : il fallut néanmoins qu'elle pliait un genou servile devant ses tyrans, & qu'en les flattant elle acceptât les grâces qu'ils voulaient bien lui accorder.

Ce ne sont pas les seuls fléaux de ces régions : souvent encore les élémens furieux semblent y porter le Démon de la vengeance. Un vent suffoquant souffle une chaleur insupportable de la fournaise immense du firmament, & de la vaste & brillante étendue du sable brûlant. Le voyageur est frappé d'une atteinte mortelle. Le Chameau, fils du désert, accoutumé à la soif & à la fatigue, sent son cœur percé & desséché par ce souffle de feu. Le tourbillon fort subitement & avec violence de la mer. Tout-à-

(1) Après la bataille de Pharsale, Caton qui avoit suivi le parti de Pompée, qu'il regardoit comme le défenseur de la liberté, se retira à Utique, & s'y tua plutôt que d'implorer la clémence du vainqueur.

coup les fables deviennent mouvans, & ressemblent aux flux : ils s'amassent, obscurcissent l'air ; le désert semble s'élever jusqu'à ce que l'orage enveloppe tout. Les Caravanes en sont découragées, même auprès des fontaines à midi ; ou si le tourbillon les surprend la nuit, plongées dans un triste sommeil, à l'abri de quelque colline, elles y demeurent ensevelies. L'impatient marchand étonné attend en vain dans les rues du Caire, & la Mecque s'afflige de ce long retard.

C'est sur la mer & sur ses vagues flexibles, que l'orage exerce sur-tout son cruel empire. Dans le redoutable Océan, dont les ondes flottent sous la ligne brillante qui entoure le globe (1), le Typhon tournoie d'un tropique à l'autre, épouse la rage de tout le firmament, & le terrible Ecnephia regne. Au milieu des cieux faussement sereins, un puissant orage se prépare : comprimé dans une petite tache de nuage (2) que l'œil con-

(1) Typhon & Ecnephia, noms des orages & des ouragans particulier's, connus seulement entre les Tropiques.

(2) Appelé par les Mariniers, l'Œil-du-Bœuf, ne pointant pas d'abord plus gros.

noisseur peut seul appercevoir, le fatal & imperceptible présage; plein de feu & de malignes influences, est suspendu sur le sommet du promontoire, & rassemble ses forces. Le Démon de ces mers le fait précéder d'un calme feint & trompeur, propre à engager le Matelot à confier ses voiles au Zéphir qui l'accompagne. Tout-à-coup des vents rugissans, des flammes & des flots combattans se précipitent & se confondent en masse. Le Matelot demeure immobile, & dans un étonnement stupide: son art est désormais trop lent. Opprimé par le destin rapide, son vaisseau, dont les voiles sont déployées, boit la vague, s'enfonce & se cache dans le sein du sombre abyme. Le redoutable Gama (1) combattit contre une semblable tempête pendant plusieurs jours & plusieurs nuits terribles, voguant sans cesse autour du cap orageux, conduit par une ambition hardie, & par la soif encore plus

(1) Vasco de Gama fut le premier qui naviga autour de l'Afrique par le Cap de Bonne-Espérance, jusqu'aux Indes Orientales.

hardie de l'or. Par cette entreprise le commerce s'étendit, & le monde sortit de son ancienne obscurité. Le génie de la navigation, qu'une lâcheoisivetéavoitretenu dans d'étroites bornes pendant plusieurs siecles, & empêché de rien tenter sur l'Océan Atlantique, dut son réveil à la voix du Prince Lusitanien (1). Ce héros, inspiré du ciel, excita le genre humain à l'amour de la gloire utile, & réunit l'Univers dans un commerce sans bornes.

Le terrible Requin accroît encore la terreur de cette tempête : il paroît avec ses mâchoires armées d'une triple défense ; attiré par l'odeur des morts & des mourans, il fend les vagues irritées, aussi promptement que le vent porte le vaisseau ; il demande sa part de la proie aux associés de ce cruel voyage, qui va priver de ses enfans la malheureuse Guinée ; il les demande eux-mêmes :

(1) Dom Henry, troisième fils de Jean premier, Roi de Portugal : son génie hardi pour la découverte du nouveau monde, fut la première source de tous les progrès modernes de la navigation.

le destin orageux obéit, la mort enveloppe les tyrans & les esclaves ; à l'instant leurs membres déchirés lui servent de pâture ; il teint la mer de sang, & se livre à ce repas vengeur.

Le Soleil regarde tristement ce monde noyé par les pluies équinoxiales ; il en attire l'odeur infecte, & il naît un million d'animaux destructifs de ces marécages mal-faisans, où la putréfaction fermente. Dans l'ombre des bois, retraite affreuse, enveloppée de vapeurs & de corruption, & dont la sombre horreur ne fut jamais pénétrée par le plus téméraire voyageur, la terrible puissance des maladies pestilentielles établit son empire : des millions de Démons hideux l'accompagnent, & flétrissent la Nature affoiblie ; fléau terrible, qui souffle sur les projets des hommes, & change en une désolation entière les plus hautes espérances de leur orgueil. Tel fut dans ces derniers temps le désastre qui attéra la nation Britannique, prête à réduire Carthagene. Vous, brave Vernon, vous vîtes ce théâtre d'horreur, vous vîtes avec pitié les armes tomber des mains du

Guerrier, les tortures les plus affreuses, les spectacles les plus effrayans, la levre pâle & tremblante, l'œil mourant où toute ardeur est éteinte; vous entendîtes les longs gémissements dont les vaissieux faisoient retentir le rivage pendant le jour; vous entendîtes la nuit le bruit continual de la chute des cadavres jettés dans l'eau, tandis que les spectateurs troublés, se regardant les uns les autres, effrayés du présent & de l'avenir, sembloient en silence demander au destin sur qui sa colere tomberoit.

Faut-il que je raconte les rigueurs de ces climats, où la peste, cette cruelle fille de la Déesse Némésis, descend sur les villes infortunées. Cette grande destructrice est née des bois empoisonnés de l'Ethiopie (1), des matières impures du grand Caire, & des champs empuantis par des armées de sauterelles entassées & putréfiées. Les animaux échappent à sa terrible rage; l'Homme in-

(1) Ce sont les causes qui sont supposées être la première origine de la peste, dans le livre éloquent du Docteur Mead sur ce sujet.

tempéré, l'Homme seul lui sert de proie. Elle attire un nuage de mort sur sa coupable demeure, que des vents tempérés & bienfaisans ont abandonnée. Ce nuage est taché par le Soleil d'un mélange empoisonné, & cet astre se montre lui-même sous un aspect irrité. Tout alors n'est que désolation. La sagesse majestueuse détourne son œil vigilant; l'épée & la balance tombent des mains de la Justice, désormais sans fonctions. La voix de la joie est muette; on n'entend plus le bruit du travail; les rues sont désertes, & l'herbe y croît tristement. Les demeures agréables des hommes se changent en des lieux pires que des déserts; rien ne se montre, si quelque malheureux frappé de frénésie ne brise ses liens, & ne s'échappe de la maison fatale, séjour funeste de l'horreur, & fermé par la crainte barbare. Cet infortuné pousse des cris au ciel, & l'accuse d'inhumanité & d'injustice. La triste porte qui n'est pas encore infectée, craint de tourner sur ses gonds, elle abhorre la société, les enfans, les amis, les parens. L'Amour lui-même, éteint par le malheur, oublie le tendre lien & les doux engagements

du cœur sensible. Mais ce soin dénaturé même est inutile ; le firmament , & l'air qui anime tout , sont semés des traits de la mort ; chacun à son tour frappé tombe dans des tourmens solitaires , sans soins , sans derniers adieux , & sans que personne le pleure. Ainsi le noir désespoir étend son aile funebre sur la ville terrassée , tandis que pourachever la scéne de désolation , les gardes inexorables dispersés tout autour , refusent toute retraite , & donnent une mort plus douce au malheureux qui fuit.

Ce ne sont pas-là tous les désastres de l'intempérie des élémens brûlans. La rage excessive d'un ciel d'airain , les champs de fer , la sécheresse n'offrent pour moisson que la faim & la soif. La montagne en fureur pousse des colonnes de flammes allumées par la triple rage de la torche du midi , qui produisent le tremblement de terre. Ce dernier fléau se forme dans le monde souterrein , frappe , ébranle & renverse sans effort les villes les plus célèbres & les plus solides ; il ensevelit les montagnes dans des gouffres de flammes. Mais c'en est assez ; reviens , Muse errante ,

une scène d'horreur plus voisine te rappelle.

Regarde l'épaisse obscurité qui se prépare & s'établit sur les forêts; elle gagne & s'étend sur tout le firmament surchargé de vapeurs malignes, attirées des lits secrets où reposent les générations minérales. De-là le nitre, le soufre & la fière écume du gras bitume s'exhalant aux cieux, fermentent, & apportent une suite de couleurs variées & de flammes cachées qui effacent le jour. Dans ce triste nuage, l'obscurité même rougit, & devient une source de malheurs. Cette masse excitée par la touche éthérée, le choc des nuages, & la guerre des vents irrités, s'élance enfin avec fureur, pendant qu'au-dessous tout est calme. Un silence fatal règne sur le sombre espace; on n'entend qu'un bruit sourd sortant des montagnes, qui annonce l'orage, roule en murmurant sur la terre, trouble les fleuves, & fait trembler la feuille des forêts sans un souffle de vent. Les habitans de l'air se précipitent dans les plus bas vallons. Le Corbeau qui aime la tempête, ose à peine voler dans cette lueur incertaine. Les bestiaux s'arrêtent d'effroi, & jettent un regard lamentable sus

le ciel en courroux ; l'homme les abandonne, & fuit dans la cabane déjà pleine de bergers, ou cherche l'abri d'une caverne profonde.

Tout est dans l'étonnement, la crainte & le silence, quand tout-à-coup l'éclair se montre au Sud à l'œil effrayé. Le tonnerre qui le suit plus lentement, fait entendre sa voix terrible à travers les nuages dans la vaste étendue. La tempête gronde & résonne dans les cieux. Mais quand l'orage approche, qu'il roule son terrible fardeau sur les vents, les éclairs forment alors des sillons plus larges, & le bruit redouble. Aussi-tôt une flamme livide se déploie sur la tête : le nuage s'ouvre & se ferme sans cesse, se ferme & s'ouvre encore, s'étend & enveloppe tout dans une mer de feu : le bruit suit de près, augmente, brise ses liens, s'approfondit, devient une confusion ; le fracas répété écrase & déchire le ciel & la terre.

Un déluge de grêle bruyante, & de pluie se précipite ; les nuages ouverts versent un fleuve entier, cependant le flambeau de l'invincible éclair n'est pas encore éteint. Il fait

de nouveaux efforts. Le tonnerre tournoyant en balles rouges, déchire fièrement & allume les montagnes avec une rage redoublée. Le Pin brisé & noirci du coup, demeure un tronc informe & hideux. Les troupeaux frappés restent étendus comme un groupe inanimé. Ici, les douces Brebis, avec le regard toujours innocent, semblent vivantes & ruminer encore; le Taureau paroît froncer le sourcil, & le Bœuf est à moitié debout. Le rocher escarpé est frappé du même coup, ainsi que la vénérable tour, & le temple en pyramide, qui tombent & perdent pour jamais leur ancien orgueil. Les bois obscurs treuillent à l'éclair, les arbres les plus antiques, environnés de feux, tremblent jusques dans leurs profondes racines. Le rugissement furieux retentit au milieu des montagnes de Carnarvon, le sommet hérisié tombe en éclats dans la mer enflammée, détaché des roches de Pennanmaur entassées jusqu'aux cieux. La pointe de Snowden se fondant, quitte subitement ses neiges éternelles; le haut du Cheviot plein de bruyère se voit de loin enflammé, & Thulé retentit à travers ses îles les plus reculées.

Les coupables effrayés écoutent : leurs pensées se troublent ; cependant ce n'est pas toujours sur la tête criminelle que tombe le coup fatal. Le jeune Céladon & son Amélie étoient un couple incomparable ; formés d'une égale vertu , ornés des mêmes graces , leur sexe seul les distinguoit. Amélie étoit le doux éclat du matin fleuri , Céladon celui du Soleil dans son midi. Ils s'aimoient , & leur passion ingénue étoit telle que dans les premiers siecles , où le cœur ne connoissoit que l'innocence & la vérité sans déguisement ; c'étoit l'amitié soutenue par le desir mutuel , l'espérance enchanteresse , & l'ardeur sympathique , qui brilloit également dans leurs yeux. Dévoués uniquement à l'amour , ils n'existoient que dans l'objet aimé , & se trouvoient souverainement heureux par leur tendresse réciproque. Ils passoient leurs jours champêtres , seuls au milieu des bois , toujours dans un doux accord de volontés ; leurs cœurs sensibles parloient , ou soupiroient , & leurs regards disoient des choses inexprimables.

Ainsi , comme un ruisseau clair & uni ,

leurs jours couloient sans inquiétudes & sans soins, jusqu'au moment fatal où la tempête les surprit dans leur tendre promenade. Ils s'égaroient, sans y penser, dans des labyrinthes. Heureux l'un par l'autre, l'Amour ordonnoit au jardin d'Eden de sourire autour d'eux. Tout-à-coup Amélie cede à la crainte du danger pressant; son sein pousse des soupirs auxquels il n'étoit pas accoutumé; elle verse des pleurs, & tourne souvent ses yeux pleins de larmes sur Céladon malgré l'obscurité. En vain l'Amour veut-il la rassurer, & sa confiance au Ciel réprimer sa crainte; sa frayeur qui augmente sans cesse, la réduit presque aux abois. Céladon apperçoit l'angoisse de son Amante: ses yeux enflammés d'amour se tournent vers elle avec cette compassion dont les Anges regardent un homme vertueux luttant contre la mort.

« Ne crains rien, lui dit-il, douce innocence, toi, étrangere à l'offense & aux orages intérieurs. Celui qui enveloppe le firmament dans cette affreuse obscurité, sourit toujours sur toi avec un doux regard.

« Sur toi la flèche secrète qui détruit à

» minuit, ou dans l'heure tranquille du midi,  
» passe sans vouloir te nuire, & cette même  
» voix du tonnerre, qui fait la terreur des  
» cœurs coupables, est pour toi l'organe  
» des Séraphins qui t'annoncent à l'oreille  
» la paix ; près de toi je me crois dans un  
» asyle, je suis invulnérable, j'embrasse la  
» perfection » A ces mots, ô ciel impéné-  
trable, la foudre la sépare de cet embrasse-  
ment inutile, frappe cette belle Nymphe,  
& la réduit en cendres. Qui peut peindre  
l'Amant ! Percé & accablé de ce coup, dé-  
testant la vie, il demeure immobile, sans  
voix, & dans une douleur semblable à la  
mort. C'est ainsi qu'il est représenté sur la  
tombe de marbre, absorbé pour toujours  
dans un abîme de douleur.

Les nuages dispersés de la surface des  
cieux errent en désordre. Le firmament sans  
bornes s'élève & étend sur le monde un  
azur plus pur. La Nature après la tempête  
se pare de nouveau, l'éclat & le calme se  
répandent en un instant à travers l'air qui  
s'éclaircit : une écharpe éclatante de joie,  
ornée d'un rayon jaune, signe du danger

passé, environne les champs baignés encore après l'orage.

Tout est beauté & chants gracieux de toutes parts. Le mugissement des Bœufs se joint au bêlement des troupeaux, qui vont en foule brouter la luzerne du vallon. L'homme ingrat, dont la voix articulée devroit conduire le chœur d'actions de grâce, l'homme le plus favorisé de tous, se refusera-t'il seul à l'hommage universel? A peine son foible cœur a-t'il perdu ses craintes, qu'il est prêt d'oublier la main qui enchaîne le tonnerre, & qui calme le firmament; sentira-t'il en lui s'éteindre l'étincelle des remords que la tempête a allumée, & le sentiment de respect pour cette puissance, qui d'un souffle peut l'anéantir.

Le jeune homme plein d'ardeur, encouragé par le calme subit, s'avance avec précipitation vers l'étang voisin, dont le crystal transparent laisse voir le sable du fond. Il reste un moment, admirant le paysage qui se peint dans le miroir liquide; il ose à peine contempler la voûte azurée qui se réfléchit dans le sein des eaux; il se précipite dans le fleuve rapide. Ses tresses d'ébène, & ses joues d'

roses s'élevent sur l'eau ; il se fait en nageant une voie aisée à travers la vague obéissante , qui semble céder à son souffle & au mouvement de ses levres ; il erre à son choix. Ses flancs unis répandent une clarté de rosée sur les spectateurs satisfaits.

C'est l'exercice le plus salubre , le doux rafraîchissement des chaleurs de l'Eté. Lors même que le froid Hiver pénètre le fleuve brillant , j'aurois honte de demeurer foible & tremblant sur le bord , & d'hésiter à m'y plonger. C'est ainsi que la vie redouble & se fortifie : ainsi se sauve le nageur hardi dans les rencontres inévitables des accidens malheureux ; c'est de la sorte que les membres acquierent de la vigueur ; & le même bras Romain qui élevoit des trophées sur la terre soumise , apprenoit d'abord dans sa jeunesse à subjuguer la vague : de la propreté du corps d'ailleurs , l'esprit reçoit un secours secret & sympathique.

Caché sous l'ombre d'un bosquet de noisetiers , aux lieux où le vallon tourne dans une solitude agréable , le jeune Damon , pénétré des tourmens délicieux de l'amour , se

plaint des cruautés de Musidore au ruisseau qui tombe en murmurant sur les rochers escarpés, & aux Zéphirs qui jouent parmi les saules penchés; cependant elle partageoit sa flamme, & cachoit dans le fond de son cœur le trait qui l'avoit frappée, retenue par une pudeur timide, ou par l'orgueil du sexe; seulement quelques regards dérobés & presque baissés, ou les soupirs étouffés de son ame blessée la trahissoient quelquefois. {Inspiré par le lieu, excité par ses propres désirs, Damon compose une tendre Elégie pour découvrir le secret de sa belle, malgré ses combats, & en obtenir l'aveu de cette passion naissante. Berger trois fois heureux, une rencontre favorable, qui souvent décide le destin des plus puissans Monarques, fit alors ton bonheur. Conduite par les rians amours, Musidore chercha cette fraîche retraite; la faison brûlante allumoit l'éclat de ses joues; habillée négligemment, elle venoit se baigner dans le ruisseau rafraîchissant. Que fera-t'il? Perdu dans une douce émotion, & agité de mille mouvemens, il hésite un moment; le respect pur & ingénú de l'ame, le raffinement délicat

& si rare rendoit son cœur incertain, & lui ordonnoit de s'éloigner, mais l'amour le lui défendoit. Vous, Dragons de vertu, vous, censeurs séveres, dites, qu'auriez-vous fait? En même-temps cette Nymphe, plus belle que jamais le ruisseau d'Arcadie n'en embrassa de ses eaux, regardant autour d'elle d'un œil timide, se dépouille pour jouir de la fraîcheur du fleuve. Pâris, sur le sommet du mont Ida, fut moins ému, quand les Déesses rivales dénouant leurs voiles divins firent voir tous leurs charmes, que toi, Damon, quand Musidore dépouilla ses jambes d'albâtre, & ses pieds délicats de leurs vêtemens de soie, qu'elle délia sa ceinture de vierge, & qu'à travers sa robe ouverte, son sein alternativement palpitant avec la vigueur de la jeunesse, se découvrit en entier à tes regards avides. Mais, ô jeune homme passionné, comment oses-tu risquer une vue faite pour égarer ton ame, dans l'instant que cette toile fine qui tombe en plis flottans, quitte ses membres nuds d'une blancheur éblouissante, & proportionnés par la main habile de la Nature. Elle reste exposée à tes regards, & se retire

en rougissant de peur d'être vue ; alarmée du moindre souffle, & sautant comme un faon craintif, elle s'élance dans le fleuve : le fleuve s'ouvre, reçoit & embrasse dans ses vagues l'aimable Nymphe, dont chaque beauté s'accroît, & chaque grâce brille d'un lustre nouveau, & répand un doux éclat, qui semble au lis & à la rose rafraîchie par la main de l'Aurore, fleurit à travers le crystal des eaux liquides ; Musidore est encore plus brillante. Tandis qu'elle joue ainsi sous la vague transparente, ses tresses flottantes l'embrassent à demi dans un voile humide ; elle se leva encore, les traits de sa beauté percent l'âme de Damon caché. Au premier instant, l'ivresse de son amour le transportoit, & l'excitoit à tout entreprendre ; cependant le respect inseparable du véritable amour, l'arrêta. L'idée du larcin lui parut un orime, si quelque chose peut être jugé crime en amour ; & s'arrachant de ce lieu, il s'enfuit avec précipitation, mais en fuyant, il jeta sur le bord ces lignes tracées d'une main tremblante. « Baigne, » toi, belle Nymphe, qui n'as encore été apperçue que par l'œil sacré de l'amour.

» fidele, je vais garder ta demeure , &  
» éloigner de ta retraite tout téméraire &  
» tout œil profane ». Frappée d'une sur-  
prise extrême , privée de ses sens en  
voyant ce papier , Musidore reste un moment  
interdite & sans mouvement, semblable à la  
statue (1) qui enchante le monde , & qui  
essaye en se baissant de voiler les beautés sans  
pareilles , & les différens attraits de la Grece  
triomphante. Revenant à elle-même , elle  
court avec précipitation reprendre ces vête-  
mens que l'heureux Eden n'a point connus.  
Habillée à la hâte & en désordre , elle fait  
cet écrit qui l'avoit alarmée , mais recon-  
noissant la main de son amant , sa terreur  
s'évanouit ; des mouvemens plus doux , mêlés  
d'émotions tendres , saisissent subitement son  
cœur. La honte exempte de crime , la rougeur  
charmante de l'innocence , l'estime & l'admi-  
ration de la pureté de la flamme de son amant ,  
un sentiment même d'amour-propre pour sa  
beauté , se glisse au milieu de la foule de ses

---

(1) La Vénus de Médicis.

pensées; enfin, un tendre calme arrêta par degrés le tumulte de son ame; & sur l'écorce d'un hêtre qui ombrageoit le ruisseau, elle grave avec la plume rustique des amans champêtres, cet aveu que bientôt son Damon baissa avec des larmes de joie: « Cher amant, seul » juge du sens de ces vers, trop favorisé par » la fortune, & non moins, hélas! par l'amour, » sois toujours discret comme aujourd'hui; le » temps peut venir où il ne sera pas nécessaire » que tu fuyes ».

Le Soleil a perdu sa rage; son disque baissé ne produit qu'une chaleur vivifiante, & un éclat qui d'un rayon varié éclaire les nuages, ces belles robes du ciel qui roulent sans cesse dans des formes vagues, changeantes, & semblables aux rêves d'une imagination éveillée. La terre est couverte de fruits: partout l'année est dans sa maturité. La fécondité, suivie de tous ses attributs, répand la joie dans l'univers; les douces heures de la promenade arrivent pour celui qui solitairement aime à chercher les collines éloignées, & à y converser avec la Nature. Là, il s'occupe à faire passer dans son cœur par un chant pathétique

le calme qui l'environne, & à inspirer autour de lui l'harmonie. Des amis réciproquement unis par les liens d'une douce société, s'accordent dans une heureuse union de l'ame ; un monde plus beau déploie tous ses charmes à leurs yeux éclairés, tandis qu'ils échappent à ceux du vulgaire. Leurs esprits sont remplis des riches trésors de la Philosophie, lumière supérieure. La vertu brûle dans leurs coeurs avec un enthoufiasme que les fils de la cupidité ne peuvent concevoir. Invités à sortir pour jouir du déclin du jour, tantôt ils dirigent leur promenade vers les portiques des bois verds, dans le vaste licée de la Nature : le libre concours du cœur & les épanchemens de l'amitié augmentent dans cette douce école, où nul maître orgueilleux ne regne. Maintenant les amans quittent le tumulte du monde, & se retirent dans des retraites douces & sacrées ; ils répandent leurs ames dans des transports que le Dieu d'amour entend, approuve & confirme. Où dirigerons-nous nos pas, Amanda ? Le choix est difficile à faire ; mais pourquoi choisirions-nous ? tout est beau sous tes pas. Suivrons-nous le

cours des ruisseaux ? Foulerons-nous l'émaillant des prairies, ou faut-il nous égarer dans les forêts ? Nous pouvons errer à travers les moissons ondoyantes, ou monter sur ta colline, délicieux Shene (1), pendant que l'Eté brillant découvre toutes ses beautés. Parcourons ici le paysage sans bornes ; tantôt l'œil ravi se dirige vers l'immense Capitale, tantôt vers les deux collines (2) jumelles qui environnent sa plaine, tantôt vers l'élevé Harrowhill, & tantôt vers les lieux où le majestueux Windsor (3) leve son front superbe. Pour jouir du contraste aimable de toutes les vues tranquilles & magnifiques, marchons du côté où la Tamise argentée devient champêtre. Là, que l'œil rassasié erre sans se lasser, & dans nos amusemens parcourons les bois qui penchent sur

---

(1) L'ancien nom de Richmond, qui signifie en Saxon, brillant ou splendeur.

(2) Highgate & Hamstead.

(3) Windsor, Maison Royale située sur une éminence, à vingt milles de Londres.

la retraite d'Harrington (1) : de-là descendons aux bosquets de Ham : sous leur ombre le digne Queensbury retiré dans une paix innocente, regrette encore Gay, avec l'aimable compagnie de son cœur ; & Cornbury, ami des sciences & des beaux arts, s'afflige avec les Muses éplorées de la perte de ce génie. Marchons lentement dans le vallon incomparable de la Tamise qui tourne avec majesté jusqu'aux demeures des Muses, dans les bosquets de Twickenham, qui implorent pour Pope (2) le Dieu des vers. Montons au monument royal de Hampton (3), sur les hautes terrasses de Clermont, & dans les grottes d'Esher, où Belham (4), loin des Cours &

---

(1) Peterham, à une lieue de Richmond, où sont les superbes Jardins de Milord Harrington.

(2) Alexandre Pope, célèbre Poète Anglois, mort en 1744, avoit une très-belle maison de campagne à Twickenham, où il faisoit son séjour une partie de l'année.

(3) Hamptoncourt, Maison Royale à douze milles de Londres, bâtie par le Cardinal Volsey sous Henri VIII.

(4) Frere du Duc de Newcastle, l'homme d'Angleterre qu'avoit le plus de crédit, lorsque le Poète écrivoit.

du Sénat, trouvé le repos dans la plus douce solitude, entourée par les sinuosités de la tranquille mole: vallon enchanté ! qui surpasse tout ce que les Muses ont raconté de l'Achaie, ou des Hespérides; vallon fait pour le bonheur, collines riantes & fertiles, palais de l'agriculture qui fournit aux merveilles de ses travaux !

O cieux, quelle belle perspective se découvre! des collines, des vallons, des bois, des plaines, des temples, des villes brillantes, des ruisseaux dorés, jusqu'à ce que tout le paysage se perde en fumée. Heureuse Angleterre, Reine des arts, tu inspire la vigueur; & la liberté regne jusques dans tes cabanes les plus reculées, & y répand l'abondance d'une main prodigue.

Ton sol est fertile, ton climat est doux, tes ruisseaux ne tarissent point dans les chaleurs de l'Eté; tes chênes protecteurs (1) sont incomparables, tes vallées flottent en vagues dorées. Les troupeaux sans nombre bêlent sur

---

(1) Ceci fait allusion à la Marine Angloise.

tes montagnes , tandis que les bestiaux en foule mugissent à l'entour. Tes prés brillent , & résistent même à la faux du moissonneur. De tous côtés tes villes te servent d'ornement ; tes contrées abondent en richesses , dont la propriété est assurée au Laboureur content & infatigable.

Tes villes sont la demeure des arts , du commerce & de la joie. L'on entend dans chaque rue ce mélange d'occupations. Le Mercenaire même qui sue à la charrue , ou celui qui accablé de poussière taille la pierre des palais , a le regard satisfait. Tes ports remplis d'un peuple immense qui s'empresse aux travaux , présentent en perspective une forêt de mâts , & retentissent des cris des Mariniers , quand avec courage ils disent le dernier adieu , & que , déployant chaque voile , ils résignent aux vents leur navire dans toute sa gloire.

Ta jeunesse est aimable , généreuse , hardie & ferme , exercée à la fatigue , & excitée par le danger ; elle disperse les nations partout où elle se montre , soit sur la terre quand elle y est engagée , soit sur les mers

orageuses. Ta gloire est douce aussi, quand tu fais présider aux plans de la paix utile les pensées de tes hommes d'Etat, dont le génie & la science font connus. Ces Hommes renommés pour la vertu & le vrai mérite, sincères, vrais, hospitaliers & bienfaisans, semblables cependant au tonnerre quand ils sont provoqués, rassemblent toutes leurs forces, deviennent la terreur des tyrans, & la seule ressource de ceux qui gémissent sous la cruelle oppression.

Des Héros sans nombre sont sortis de ton sein : Alfred (1) t'appartient, Alfred qui réunissoit les vertus héroïques de la guerre, & celles de la paix plus héroïques encore, son nom, ses vertus sont consacrées & chéries des Muses qu'il a tant aimées : ce fut

(1) Alfred regnoit en Angleterre, vers 872, il fut en guerre continue avec les Danois & les Normands, qui inonderent son pays, & l'obligèrent à se réfugier dans une île. Sa fermeté & sa confiance lui ménagerent des ressources. Il vainquit ses ennemis & en délivra sa patrie. Il divisa le premier l'Angleterre en Comtés, rétablit la Ville de Londres, aimpa & protégea les arts.

le meilleur des Rois. Tes Edouards & tes Henris brillent aussi ; leurs noms sont chers à la renommée : les premiers imprimerent la terreur de tes armes sur les Gaules orgueilleuses, qui redoutent encore ton puissant génie. Tu es fertile en hommes d'Etat & en citoyens. Le courageux Morus (1) te dut le jour, lui, dont le zèle généreux, qui toutefois l'égara, s'opposa à la rage utile d'un tyran brutal. Il fut ferme comme Caton, juste comme Aristide, pauvre avec noblesse comme le sévere Cincinnatus ; son ame haute & intrépide méprisoit la mort. Walsingham (2) qui fut si frugal & si sage, t'appartient aussi. Drake (3) te rendit la maîtresse de la mer, porta ton nom comme un tonnerre par tout

(1) Thomas Morus, Chancelier d'Angleterre, un des grands hommes du XVI siecle, eut la tête tranchée, pour n'avoir pas voulu reconnoître Henri VIII pour chef de l'Eglise Anglicane.

(2) Walsingham, Ministre de la Reine Elisabeth.

(3) Drake, grand homme de mer célèbre par le voyage autour du monde qu'il fit en trois ans, & par la conquête de plusieurs villes en Amérique.

le monde , & jeta les fondemens de sa  
grandeur présente. Mais qui peut nombrer  
les hommes célèbres qui se distinguèrent sous  
le regne d'une femme ? Raleigh (1) réunit en  
lui la gloire de chacun d'eux : Raleigh, le  
fléau de l'Espagne , dont le cœur fut rempli  
des vertus du sage , du citoyen & du héros.  
Sa vigueur ne s'éteignit pas sous un regne  
de lâcheté qui enchaîna la vertu militaire ,  
& ce héros fut enfin livré pour satisfaire la  
vengeance d'un ennemi vaincu. Son esprit  
toujours actif , & toujours libre , pénétra  
la vaste étendue des siecles passés , & il en-  
richit le monde pendant sa captivité ; ce-  
pendant il ne trouva dans toutes ses longues  
recherches , aucun temps aussi glorieux pour  
la vertu , & en même-temps aussi honteux

(1) Raleigh , Amiral d'Angleterre , conquit la Virginie ,  
composa une Histoire universelle pendant sa détention dans  
la tour de Londres , qui dura treize ans , d'où il sortit  
pour aller à la Castille d'or , & sur les côtes de la Guyanne ;  
mais son expédition ayant été malheureuse , il fut décapité  
à Westminster sous divers prétextes , & à la sollicitation  
de l'Ambassadeur d'Espagne.

pour sa patrie, que celui où il vécut, vainquit, & versa son sang. Ma Muse ne passera pas sous silence le galant Sydney (1), Poète & Héros, qui dès sa jeunesse fut couronné du laurier des guerriers, des myrthes des amans, & de la palme des Poètes. Terre illustre, Hampden (2) t'appartient aussi; il fut sage, courageux, ferme, & d'une ame indomptable; il s'opposa au torrent d'un siecle de décadence qui s'adonnoit à l'esclavage; il te fit relever fièrement dans toute la pompe natale de ta liberté: à sa voix parut un siecle brillant d'hommes illustres, d'hommes sur lesquels la postérité jettera un œil jaloux, tandis que le récit de leurs hauts faits fera trembler les tyrans. Terre chérie, apprête tes plus douces fleurs, & laisse-moi les répandre sur la tombe où

(1) Philippe Sydney, favori de la Reine Elisabeth, complot sur Arcadie pendant son ambassade auprès de l'Empereur.

(2) Hampden fut un des membres de la conjuration Protestante, & accusé d'ayoir excité par ses écrits & par ses harangues publiques le peuple à la révolte.

repose Ruffel (1), dont le sang doux & pacifique fut répandu pour toi avec joie, & souilla à jamais les tristes annales d'un règne inconstant, qui tendoit au pouvoir arbitraire, & à l'abrogation des loix, quoique plongé vilement dans le luxe le plus bas & le plus lâche. Avec lui vient son ami, le Cassius (2) Anglois qui versa courageusement son sang: Héros d'un esprit fier & déterminé, brave avec féroce, échauffé par l'étude & l'exemple des anciens, de l'amour de la haute liberté. Auguste patrie, tu fus également illustrée par de vénérables Sages, & de nobles Poètes, aussi-tôt que le crépuscule de la science répandit son rayon d'Orient dans l'Europe,

(1) Guillaume Baron Ruffel fut décapité en 1683, sous prétexte d'avoir été un des membres de la conjuration protestante sous Charles II; mais son plus grand crime fut d'avoir été un des plus ardents ennemis du Duc d'Yorc, de s'être joint aux Comtes de Shaftsbury & d'Essex, & d'avoir porté le Bill d'exclusion à la chambre des Seigneurs.

(2) Algernon Sydney, cousin-germain de celui dont on a parlé, quitta sa patrie après le rétablissement de Charles II; mais étant retourné à Londres, à la sollicitation de ses amis, on lui fit son procès, & il fut décapité.

& éveilla le chant des Muses. Bacon (1) r'appartient, malheureux dans son choix, il fut incapable de résister aux cabales orageuses de l'Etat. Sa vertu solide, mais com-plaisante, ne put pas le soutenir dans sa course au milieu de l'affectueuse barbarie des Cours. La Nature bienfaisante l'avoit formé pour la retraite & pour l'étude, d'un génie profond, élevé, clair, exact, & élégant; son ame abondante réunissoit les vertus & les talens de Platon, du Stagiriste & de Cicéron. Il fut le grand libérateur qui tira de l'obscurité du Cloître & du jargon des écoles, la vraie Philosophie, retenue depuis long-temps dans la chaîne magique tissue de mots & de formes, & vuide de définitions. Il donna la liberté à cette fille du ciel, qui montant lentement, & embrassant avec, sûre-té la liaison des choses, marque jusqu'au firmament sa trace brillante. Le généreux

---

(1) Bacon, Chancelier d'Angleterre, fut à la fois Théo-  
logien, Philosophe, Jurisconsulte, Historien & Poète, &  
mourut dans une extrême misère.

Ashley (1) est aussi des tiens : ami des Hommes , il examina leur nature avec un oeil de frere , toujours disposé à cacher leurs foiblesse , à exalter leurs deffeins , à toucher les mouvemens les plus délicats de l'esprit , & à charmer le cœur par la beauté de sa morale. Pourquoi ne nommerois-je pas Boyle (2) , dont les pieux travaux chercherent le puissant Créateur au milieu des secrets replis de ses ouvrages ; & Locke (3) , qui a fait de l'intérieur de l'Homme son monde propre ? Que Newton te fasse regner dans la Philosophie : Newton , cette pure intelligence envoyée de Dieu aux mortels , pour expliquer ses ouvrages sans limites , par des regles simples & sublimes. Pour le sens élevé , l'imagination créatrice , la vue pénétrante dans les replis profonds du cœur humain , ne dois-je pas nommer ton Sha-

(1) Antoine Ashley Cooper , Comte de Shaftsbury.

(2) Robert Boyle , célébre Physicien , dont nous avons cinq volumes in-folio.

(3) Tout le monde connaît Locke , Newton , Shakespeare & Milton.

kespear , l'orgueil de la Nature , qui méprisa la regle & l'art ? Ne rencontre-t-on pas dans ton Milton toutes les Muses aimables & renommées des siecles sçavans ? c'est un génie universel comme son sujet , étonnant comme le chaos , beau comme la fleur du jardin d'Eden , sublime comme le ciel. Mes vers n'oublieront pas cet ancien Poète , le mélo-dieux Spencer (1) , fils aimable de l'imagination , qui , comme une riviere abondante , versa ses chants sur les labyrinthes du monde enchanté : ni toi ; Chaucer (2) , son ancien maître , sage , aimable , dont les vers naturels peignent les mœurs , la bonne morale , & brillent à travers le nuage Gothique du

---

(1) Spencer ressuscita en Angleterre la Poésie épique : la *Nymphé Reine* est celle de ses pieces qu'on estime le plus.

(2) Chaucer , Poète Anglois , devint beau frere du Due de Lancastre , qui épousa la sœur de sa femme : il partagea toutes les vicissitudes de la bonne & mauvaise fortune de ce Due. Nous avons de lui grand nombre d'ouvrages , les plus estimés sont le *Testament d'Amour* , & un traité de l'*Astrolabe*.

temps & du langage qui voudroit offusquer ton génie.

Salut, Grande-Bretagne ! Puissent mes chants t'être agréables comme tes filles me charment. La beauté est leur partage, ainsi que la sensibilité du cœur, la simplicité des mœurs, l'élegance & le goût. Leur figure est parfaite, & formée par la main des graces & de la symétrie : leur teint brille du plus vif incarnat, qui perce doucement à travers le blanc naturel, & répand sur le visage les fleurs & les agrémens : leurs levres séparées comme le bouton de rose humecté par la rosée du matin, respirent les délices : leur col est ombragé légèrement par des cheveux de jais qui forment des boucles brillantes comme le Soleil : leur sein palpite, & ses mouvements charment l'œil amoureux.

Île heureuse, du milieu des mers qui te font assujetties, & qui rugissent autour de tes côtes escarpées, tu fais à la fois l'étonnement, les délices, & la terreur des nations éloignées. Les rivages les plus reculés peuvent être bien-tôt ébranlés par tes forces navales ; mais tu ne fçaurois l'être. Tu mé-

prises toute attaque , comme tes rochers  
inaccessibles méprisent le bruit des vagues.

O toi , dont l'ordre tout-puissant élève ou  
détruit alternativement la balance des Em-  
pires , envoie les vertus bienfaisantes en  
troupes radieuses sur cette terre chérie ;  
envoie la paix innocente , l'amour sociable ,  
les tendres regards de la charité , d'où naissent  
les actions satisfaisantes , & les douces lar-  
mes. Fais descendre des cieux la vérité in-  
trépide , la dignité de l'esprit , le courage  
réfléchi & ardent , la sobre tempérance qui  
manifeste ses effets salutaires dans le cœur  
& dans les yeux ; la pure chasteté qui rou-  
git dans sa marche , & se trouble des regards  
qu'elle attire ; l'industrie laborieuse , l'acti-  
vité infatigable qui prolonge la vie , & nous  
arrache à la léthargie , tandis que l'amour  
de la patrie ( première vertu dont dérivent  
toutes les autres ) élève avec supériorité son  
front radieux , & jette sur tous un regard  
égal étendu , méditant sans cesse sur le bien  
public , & travaillant toujours avec gloire  
aux plus grands desseins.

Le Soleil continue sa course , il s'abaisse

Il semble s'élargir par degrés au déclin du jour: les nuages en mouvement s'assemblent gaiement, lui forment une suite pompeuse, & entourent avec magnificence le trône du couchant, tandis que l'Air, la Terre, & l'Océan sourient. C'est en cet instant, si l'on en croit les Chantres fabuleux de la Grèce, que donnant relâche à ses coursiers fatigués, Phébus cherche les bosquets d'Amphitrite, & les Nymphes de sa fuite; il baigne ses rayons, tantôt à moitié plongé, tantôt montrant un demi-cercle doré? il donne un dernier regard lumineux, & disparaît enfin totalement.

Ainsi passe le jour parcourant un cercle enchanté, trompeur, vain, & perdu pour jamais, semblable aux visions d'un cerveau imaginaire, tandis qu'une ame passionnée perd en désirs les momens, & que l'instant même où elle desire, est anéanti. Fatale vérité, qui ne présente à l'oisif spéculateur qu'une vie inutile & vaine, & une vue d'horreur au coupable qui consume les jours dans des plaisirs honteux: fardeau à charge à la terre, il dissipe bassement avec ses semblables

ce qui auroit pu rendre l'être à une famille languissante, dont la modestie ensevelit le mérite. Mais l'ame généreuse, toujours attentive à se perfectionner, cherche à verser la joie dans le cœur accablé, & répand ses bienfaits autour d'elle avec abondance & sans ostentation, ainsi que la rosée qui tombe du ciel en silence. A une telle ame, l'examen de sa vie passée est un ravissement intérieur qui ne peut être bien senti que par elle.

Les nuages s'obscurent lentement, le jour s'adoucit, la tranquille soirée prend son poste accoutumé au milieu des airs. Des millions d'ombres sont à ses ordres. Les unes sont envoyées sur la terre, d'autres d'une couleur plus foncée viennent doucement à la suite; de plus sombres encore suivent en cercle & se rassemblent tout autour pour fermer la scène. Un vent plus frais agite les bois & les ruisseaux; son souffle vacillant fait ondoyer les champs de blés, pendant que la Caille rappelle sa compagne; le vent frais augmente sur la plaine desséchée, un serein chargé d'un duvet végétal se répand agréablement. Le soin universel & bienfaisant de la

Nature ne dédaigne rien ; attentive à nourrir ses plus foibles productions , & à orner l'année qui s'avance , elle envoie de champ en champ le germe de l'abondance sur l'aile des vents.

Le Berger revient gaiement à sa cabane , & ramene du parc son tranquille troupeau ; il soulage la Laitiere vermeille , & tour-à-tour ils portent le pot au lait : ils s'aiment sincèrement ; leurs cœurs simples n'ont jamais connu la joie mêlée d'angoisses ; ils se prouvent leur amour par de tendres regards , & des services réciproques ; ils marchent sur les collines & dans les vallons solitaires , lieux où sur la fin du jour des peuples de Féées viennent en foule passer la nuit d'Eté dans des jeux nocturnes comme les histoires de village le racontent mais ils s'éloignent du tombeau de celui qui fa malheureuse fortune a obligé de lever la main impie sur son propre sein ( 1 ). Ils évitent aussi la tour déserte , dont les ombres tristes

( 1 ) En Angleterre , ceux qui se défont eux-mêmes , & enterrés sur les bords des grands chemins , un pieu qui passe au travers du corps , indique le lieu & le crime.

& heurlantes occupent les voûtes : vaine terreur que la nuit inspire à l'imagination frappée.

Dans les chemins tortueux, & sur chaque haie, le Ver luisant allume sa lampe, & l'on voit étinceler un mouvement brillant à travers l'obscurité. La soirée cède le monde à la nuit qui s'avance, non dans sa robe d'hiver d'une trame massive, sombre & stygienne, mais négligemment vêtue d'un manteau brun. Un rayon foible & trompeur réfléchi de la surface imparfaite des choses, présente à l'œil borné les images à demi, tandis que les bois agités, les villages, les ruisseaux, les rochers, le sommet des montagnes qui ont plus long-temps retenu la lumière expirante, n'offre plus qu'une scène nageante & incertaine. De-là, la vue fatiguée retourne au ciel, où la douce Vénus brille de ses rayons les plus purs, amenant les heures tranquilles de l'Amour. Son lever joyeux, du moment où la lumière du jour languit & s'efface, jusqu'à l'instant où elle renaît, annonce le règne de la plus belle lampe de la nuit. Je considère, j'admire avec joie cette clarté tremblante. Ces lumières

errantes, feux passagers que le vulgaire regarde comme un mauvais présage, descendant du firmament, ou scintillent horizontalement dans des formes merveilleuses. Du milieu de ces orbes radieux, qui non-seulement ornent, mais encore animent la voûte céleste, Soleils vivifiants des autres mondes. Hélas ! la Comète rapide se précipite vers le Soleil ; elle revient de la terrible immensité des espaces avec un cours accéléré : tandis qu'elle s'abaisse & ombrage la terre, sa crinière redoutable est lancée dans les cieux, & fait trembler les nations coupables. Mais au-dessus de ces viles superstitions qui enchaînent le berger timide livré à la crédulité & à l'étonnement aveugle, Vous, sages mortels, dont la Philosophie éclaire & élève l'esprit, dites à ce glorieux étranger, salut. Ceux-là éprouvent vraiment une joie ravissante, qui, jouissant des priviléges du savoir, non-seulement parcourent & mesurent le firmament, mais ne voyent dans cet objet effrayant que le retour fixe & marqué d'un Astre, qui, comme tous les autres objets les plus familiers, est dans l'ordre d'une Providence bienfaisante. Qui faisait si sa queue

n'apporte pas à l'Univers une humidité nécessaire sur les orbes que décrit son cours écliptique ; si ses flammes ne sont pas destinées, soit pour renouveler les feux toujours versés du Soleil, soit pour éclairer les mondes, ou pour nourrir les feux éternels.

C'est par <sup>to</sup>oi, calme & douce Philosophie, que je veux finir ; c'est de ta guirlande brillante, que je veux couronner ce chant. Source effusive d'évidence & de vérité ; lustre fécond qui verses sur l'esprit annobli un jour plus fort que le midi d'Eté, & aussi pur que cette douce vibration qui encourage l'ame à son départ, & qui la porte au crépuscule du céleste jour ; c'est sous tes loix, qu'à travers ces facultés nourries, accrues par <sup>to</sup>i, elle s'élève & s'élance avec un juste dédain au-dessus de la fange des desirs rampans, qui retient la foule du vulgaire, & que d'un vol angélique elle gagne la hauteur de la science & de la vertu où tout est calme & pur. Tu déployes à l'œil de la raison & de l'imagination, l'étendue de la Nature, soit dans la région des étoiles, soit dans la profondeur de l'abîme. La première suit l'enchaînement des causes &

des effets , depuis le redoutable néant , jusqu'à l'Etre créateur , qui seul est l'Etre des Etres ; tandis que l'autre se peint rapidement en grand , conçoit avec le sentiment le plus vif toute la magnificence des cieux & de la terre , & toutes leurs beautés , délicates ou solides , éloignées , présentes ou plus reculées .

La Poésie , quand tu daignes la gouverner , fait éclater sa voix ; elle parle aux siècles ; elle instruit , plaît & emploie l'harmonie , l'image , le sentiment & la pensée , elle acquiert & donne l'immortalité ; c'est le trésor du genre humain , sa gloire , & sa plus véritable joie .

Sans toi , que feroit l'homme ignorant ? Un sauvage errant à travers les bois & les déserts , cherchant sa proie , nud ou mal couvert de la dépouille de quelqu'animal , privé de tout art délicat , & de l'élégance de la vie . Il ne connoîtroit ni le bonheur domestique mêlé de tendresse & de soin , ni l'excellence de la morale , ni les douceurs de la société , ni les loix protectrices , ni l'adresse variée de tourner le sillon , ni les outils mécaniques , ni la navigation hardie , qui , guidée par le Ciel , passe sans crainte la ligne brûlante , & ose approcher

du pole glacial. Mere sévere de délices infinies, rien ne peut exister sans toi, si ce n'est la rapine, l'indolence, le crime & les misères sans nombré, dont le cercle horrible auroit rendu le cours de la vie humaine pire que l'inexistence ; mais au moyen de tes leçons, les plans de la police, la paix, l'union & l'amour fraternel, embellissent la carrière de la vie. Qu'une foule laborieuse s'applique & s'efforce sur la rame, la Philosophie dirige le timon de la société, ou semblable au souffle libéral & invisible du Ciel tout-puissant, elle enfile la voile & conduit le monde inférieur.

La Philosophie n'est pas bornée à cette portion de terre trop étroite pour sa grandeur. L'étendue brillante des cieux est son domaine ; elle y contemple la création entière, & l'assemblage des merveilles immenses, pour concevoir & connoître le seul Etre, qui d'un mot créa la terre, la perfectionna, & la mit en mouvement. De-là, d'un coup-d'œil intérieur elle parcourt le royaume des idées, & tout-à-coup à son regard puissant les fantômes obéissans paroissent ou s'évanouissent, se

divisent, se changent & se rangent chacun à son rang, depuis la simple perception, jusqu'aux plus belles formes que puisse enfanter une imagination fertile & suivie. Vient ensuite la raison, qui tire la vérité des vérités & des notions entièrement abstraites, où commence le monde intellectuel, & où tout est action & une vie libre. Mais ici l'obscurité profonde nous arrête : ainsi le veut la Providence éternelle. C'est assez pour nous de connoître que qui veut percer au-delà se perd dans des chimères étranges & de vaines poursuites. Cette enfance de l'être ne peut parvenir à connoître le terme & la fin des ouvrages de Dieu, formés par l'amour sans bornes, & par la sagesse parfaite, dont l'immense perspective s'étend à mesure que l'esprit s'éclaire.



## L'AUTOMNE.

TANDIS que l'Automne, source de joie, arrive armée de sa faulx, & couronnée de gerbes du bled qui s'agit sur nos champs dorés, je reprends gaiement ma lyre & mes chants. Tout ce que les gelées d'Hiver ont préparé de nitre & de fécondité, tout ce que le Printemps varié & fleuri a promis d'abondance, tout ce que le Soleil d'Eté a profondément mûri, paroît maintenant à la vue, & se montrant dans toute sa beauté & sa perfection, va faire la gloire & l'ornement de mes vers.

Onslow (1), ma Muse ambitieuse voudroit voir ton nom honorer ses chants; daigne l'inspirer & lui communiquer un rayon de ta gloire; elle aspire au bonheur de te distraire un instant de tes soins voués au Public. Elle en connaît la noblesse, & celle des vertus patriotiques, dont l'empreinte est sur ton

---

(1) Le Chevalier Onslow, Orateur de la Chambre des Communes.

front , & le feu dans ton fein. Quand le Sénat t'écoute , attaché au plaisir que donne ton éloquence insinuante , & livré à la confiance qu'elle inspire , il coule de tes levres des phrases plus douces cent fois que mes vers. Mais ma Muse s'enflamme aussi pour la vertu publique ; si sa voix est foible , sa volonté est forte & ardente : quand l'amour de la patrie presse son cœur , elle s'élève avec plus d'audace , elle essaye d'unir l'amour du citoyen , & le feu du Poète.

Quand le signe éclatant de la Vierge cede les beaux jours , & que la Balance pese les saisons avec égalité , le fier éclat de l'Eté quitte la voûte des cieux , & un bleu plus serein , mêlé d'une lumiere dorée , anime & enveloppe le monde heureux. Le Soleil tempéré s'élève avec de doux rayons , & verse à travers les nuages brillans un calme agréable. Sur la terre la moisson étendue , abondante & mûre , soutient sa tête pesante ; elle est riche , tranquille & haute. Pas un souffle de vent ne roule ses vagues légères sur la plaine : c'est le calme de l'abondance. Si l'air agité sort de son équilibre & pré-

pare la marche des vents, alors le manteau blanc du firmament se déchire ; les nuages fuient épars ; le Soleil tout-à-coup dore les champs éclairés, & par intervalles semble chasser sur la terre des flots d'une ombre noire. La vue s'étend avec joie sur cette mer incertaine ; l'œil perce aussi loin qu'il peut atteindre, s'égaye, & s'agit dans un fleuve immense de bled.

Puissante industrie, ce sont-là tes bienfaits, toi, que le travail, la sueur & la peine accompagnent toujours, mais qui cependant es la source bienfaisante des arts heureux & de la douce civilisation.

Toi seule relevas l'espèce humaine, jettée au hasard par la Nature à travers les bois & les déserts, nue, sans secours, exposée à la rigueur des saisons, & au courroux des élémens. L'Homme en vain portoit la semence des arts profondément gravée dans l'esprit ; en vain il en trouvoit les matériaux versés avec abondance sur toutes les parties de la matière infinie ; une profonde léthargie enveloppoit tous ces genres de bonheur : l'Homme barbare engloutissoit les fruits fau-

G. 7

wages de l'année inculte , sans lui aider à les reproduire. Triste & féroce , il disputoit sa pâture aux animaux voraces , & bravoit les défenses du sanglier pour lui ravir son repas de gland. Malheureux , tremblant , & foible , quand l'Hiver sortant des antres du Nord amenoit les froides tempêtes , la neige & la gelée , il se sauvoit à l'abri d'une hutte informe , & y passoit la saison sauvage & cruelle. Les maisons , séjour maintenant de la joie , de la paix & de l'abondance , où les hommes apprennent à se supporter d'abord , ensuite à se plaire , à se ranger par familles , à se mêler en société , ces douces habitations leur étoient inconnues. L'Homme étoit triste avec ses semblables , & passoit dans l'obscurité des jours inaccessibles au plaisir ; siècle de fer , qui ne cessa qu'à l'instant où l'industrie s'approchant éveilla la paresse , & développa ses propres facultés. L'industrie fit voir à l'Homme que la Nature prodigue n'attendoit que le secours des arts pour verser l'abondance : elle lui apprit à multiplier ses forces par les puissances mécaniques , à se creuser des routes souterraines pour arracher

les minéraux du sein de la terre , à les mettre en fusion à l'aide du feu. Elle livra à sa coignée les hautes & anciennes forêts , lui enseigna à façonnez les bois , à tailler la pierre , jusqu'à ce que l'art de bâtir , informé d'abord , parvint par degrés à la perfection. Elle dépouilla aussi l'Homme de ses fourrures souillées de sang , le vêtit de laine & de soie , ou de flottantes robes de lin ; elle couvrit sa table de mets délicats & fains , l'abreuva d'une liqueur animée , propre à réveiller son ame , & à lui inspirer cette gaieté qui est le charme de la vie , lui apprit à franchir les bornes de la simple & stérile nécessité , & pas à pas guidant & secondant son audace , lui fit connoître la pompe , les plaisirs , l'élégance & l'ornement ; de l'abondance naquit la haute ambition de l'ame qui connut la science , la sagesse , la gloire , & l'empire enfin de tout ce qui est ici-bas.

C'est alors que les Hommes rassemblés combinerent leurs pouvoirs réunis , & en formerent la société , cet être composé , dont le but est de tourner tout au bien général. Ce fut pour cet objet seul que s'assembla le

premier conseil patriotique ; la simplicité & la confiance y firent le tableau des ressources, & celui des inconveniens. Là les Hommes polirent les saintes loix protectrices, distinguèrent les ordres, animerent les arts, opposerent la réunior des forces à l'opression, & confierent l'empire à la justice souveraine, toujours responsable néanmoins à la société. L'indigent ne pensoit pas alors être esclave, & qu'il dût tout le fruit de ses travaux & les succès de son industrie à celui qui ne l'avoit élevé que pour son propre usage.

Ce premier pas fait, tout genre de travail s'établit, s'accrut à l'aide de la protection, & fut excité à tendre à la perfection ; tous les travaux réunis rendirent la société nombreuse, la polirent ; & concoururent à son bonheur. Les villes, nourrices des arts, élèverent fièrement leurs tours dans les nues, attirerent par milliers du fond des bois & des campagnes, les enfans ambitieux des hommes.

Alors le commerce appella dans les villes le marchand laborieux ; le gros magasin parut

armé de ses fortes grues , & les rues furent le rendez - vous des richesses étrangères & de l'abondance. Et toi , belle Tamise , vaste , profonde & majestueuse , reine des fleuves , tu fus destinée à faciliter son premier ressort , le commerce. C'est sur tes bords qu'on voit s'élever une foule de mâts semblables à une forêt dans l'Hiver ; les voiles s'en emparent , le navire s'ébranle lentement d'abord ; la splendide berge voguant tout autour , étend ses rames semblables à des ailes ; les cris du départ se répandent & font retentir la rive ; le vaisseau part , il va porter au loin le tonnerre Britanique.

Dans le même temps les dômes & les superbes colonnades éleverent leurs têtes altières. Le luxe au-dedans versa ses brillans trésors. La toile unie se peignit des plus vives couleurs , imita les corps , l'action & la ressemblance. La pierre parut s'animer & recevoir la vie sous la touche de l'art , triomphe de l'imagination.

Tout est le fruit de l'industrie , tout lui doit son lustre & sa beauté ; nous lui devons les délices de la vie. Elle égaye le triste

Hiver ; par elle , assis auprès du feu , nous bravons les fureurs de la tempête qui mugit en vain autour de nous. Ses mains endurcies ornent le gai Printemps ; sans elle l'Eté feroit un désert aride , & les mois de l'Automne feroient privés de l'abondance , de la matûrité , & des trésors sans nombre dont l'éclat & la variété rappellent mes chants trop long-temps égarés.

Sitôt que l'Aurore matinale vacille sur le firmament , & que sans être apperçue elle déploye le jour incertain sur les champs féconds , les moissonneurs se rangent en ordre , chacun à côté de celle qu'il aime , pour la foulager du plus pesant fardeau , & pour alléger son travail par de doux services. Ils se baissent tous à la fois , les gerbes grossissent sous leurs mains , tandis qu'autour de ces bandes joyeuses , le caquet , la méfiance & la raillerie champêtre volent sans cesse pour tromper les heures pénibles & le temps de la chaleur. Le Maître arrive le dernier , plein des douces espérances de la moisson ; témoin de l'abondante récolte , ses regards se portent de toutes parts , son œil

en est rassasié , & son cœur peut à peine contenir sa joie. Les glaneurs se répandent tout autour , le rateau succède au rateau , & ramasse les restes épars de ces trésors. O vous , Laboureurs , évitez un soin trop avare laissez tomber de vos mains libérales , quelques épis de vos gerbes ; c'est le vol de la charité. Offrez ce tribut de reconnoissance au Dieu de la moisson qui verse ses biens sur vos champs , tandis que vos semblables , privés du nécessaire , viennent comme les oiseaux du ciel , pour ramasser quelques grains épars , & demandent humblement leur portion. Considérez que l'inconstance de la fortune peut forcer vos enfans à demander eux-mêmes quelque jour ce que vous donnez aujourd'hui si foiblement & avec tant de répugnance.

L'aimable & jeune Lavinie eut autrefois des amis. La fortune lui sourit d'abord , mais la trompa presque dès sa naissance ; car dans ses premières années elle fut dépourvue de tout appui , si ce n'est de l'innocence & du Ciel ; elle vivoit dans une cabane avec sa mere , veuve âgée , foible & pauvre. Retirées

toutes deux dans un vallon tranquille , cachées par la solitude & l'ombre épaisse , mais plus encore par la honte , compagnie de la pauvreté , dont la modestie même n'est pas exempte , elles évitoient ensemble ce cruel mépris auquel la vertu réduite à la misère se voit exposée de la part des passions extravagantes , & du vil orgueil de l'esprit humain . La bonté commune de la Nature faisoit presque seule tous les frais de leurs repas ; elles vivoient contentes & sans soins du lendemain , comme les oiseaux , dont les chants leur procuraient un doux repos . La beauté de Lavinie étoit brillante comme la rose , quand la fraîcheur du matin humette ses feuilles sans tache , & pure comme le lis ou la neige des montagnes . Les vertus modestes brilloient dans ses yeux toujours baissés , & dardoient seulement leurs rayons humides sur les fleurs . Quelquefois , quand sa mère lui racontoit la triste histoire de ce que la fortune infidele lui avoit autrefois promis , ses pensées s'agitoient , & ses yeux se baignoient de larmes : une grâce naturelle animoit toute sa personne , ses charmes étoient voilés d'une robe simple , ornement

préférable à toute la pompe des habits, car les agréments n'ont pas besoin du secours étranger de la parure; moins une belle est ornée, plus elle est belle: enfin, c'étoit la beauté même, cachée dans des bois qui l'ombrageoient, & se méconnoissant elle-même. Comme un myrthe élevé loin de l'œil des humains, dans les retraites profondes de l'Apennin, à l'abri des collines qui l'entourent, répand ses parfums sur le désert, ainsi fleurissoit la douce Lavinie, ignorée de tout le monde, jusqu'à ce que, forcée par la loi suprême de la dure nécessité, la patience dans le cœur, & la douceur dans les regards, elle fut glaner dans les champs de Palémon. Il étoit l'ornement des Bergers, généreux, riche, & menant la vie champêtre dans toute sa joie & son élégance, telle que le Poëte de l'Arcadie l'a chantée & nous l'a transmise des temps reculés & innocens, temps où l'usage ne tyrannissoit point encore l'Homme malheureux, & lui permettoit de suivre en paix la Nature. L'imagination de Palémon s'amusoit des scènes utiles de l'Automne; il se promenoit par hasard près de ses moissonneurs,

quand la pauvre Lavinie attira ses regards. Elle ne connoissoit pas le pouvoir de sa beauté, & se détourna promptement de sa vue en rougissant. Palémon fut frappé de tan de charmes, quoiqu'il n'en vit que la moitié, que la modestie n'avoit pu lui dérober. En cet instant, l'amour & le desir chaste s'éleverent dans son ame sans qu'il s'en apperçût; car toujours le monde, & les railleries qui effrayent le plus ferme Philosophe, l'emportent sur la simplicité du cœur. Il ne faisait lui-même s'il oseroit avouer une glaneuse des champs. Interdit, il soupire en secret.

« Quel malheur, s'écrioit-il, qu'une figure si délicate, si belle, si vive, & où la bonté & la noblesse se peignent également, puisse être livrée aux rudes embrassemens de quel que Payfan grossier ! Elle seroit digne d'être de la race du vieux Acaste, & rappelle à mon souvenir ce patron bienfaiteur de ma vie heureuse, à qui je dois les commencemens de ma grande fortune. Il n'est plus maintenant : ses maifons, ses terres & sa famille, autrefois brillantes & étendues, se sont dispersées. On dit que sa veuve âgée, & à

» fille demeurent dans quelque retraite foli-  
» taire & obscure , forcées par le triste  
» souvenir & l'orgueil décent , à s'éloigner  
» des lieux , dont elles faisoient l'ornement  
» dans des temps plus heureux. Jusqu'à ce  
» jour je n'ai pu les découvrir , toutes mes  
» recherches ont été vaines : desir roma-  
» nesque ! je voudrois que ce fût-là sa fille ».

Alors s'informant exactement d'elle-même , il reconnoît qu'elle est la fille de son ami , du bon Acaste. Qui peut exprimer le mélange des passions qui surprirerent son cœur , & les transports divers dont il fut agité ? Sa flamme cachée s'allume & s'accroît en un instant ; il n'en rougit plus , & devenu plus hardi , il la regarde sans cesse avec ardeur : l'amour alors , la reconnoissance & la pitié réunies , confondues dans son ame , lui arrachent tout-à-coup des larmes. Confuse & effrayée de ses larmes subites , Lavinie en devient plus belle , & Palémon livré à une passion que tout lui justifie , exprime ainsi le pieux ravissement de son ame.

« Es-tu le reste précieux d'Acaste , celle que  
» ma reconnoissance a si long-temps cherchée.

» en vain ? Oui , c'est toi-même ; l'image adou-  
» cie de mon noble ami ; ce sont ses regards  
» & ses traits touchés plus élégamment. Tu es  
» plus douce & plus brillante que le Printemps,  
» ô fleur aimable , seul rejeton de cette tige  
» qui éleva ma fortune. Dis , dans quel désert  
» reculé tu as attiré les plus doux aspects du  
» ciel favorable ? Comment es-tu parvenue à  
» cette beauté si fraîche & si fleurie , malgré  
» la pauvreté appesantie sur tes tendres années ?  
» Qu'il me soit maintenant permis de te trans-  
» planter en sûreté dans un plus riche sol ,  
» où le Soleil & les pluies du Printemps ré-  
» pandent leurs influences abondantes & fé-  
» condes ; deviens l'orgueil & la joie de mon  
» jardin. Est-ce à la fille d'Acaste , grands  
» Dieux ! à glaner ainsi les restes d'une moisson  
» que je dois à sa bienfaisante amitié ; lui , le  
» pere du pays ; lui , dont les trésors toujours  
» ouverts , étoient , quoiqu'abondans , peu de  
» chose pour son cœur ! Rejette ce faisceau  
» indigne d'une main qui n'est pas faite  
» pour un tel emploi : les champs , la maison ,  
» le Maître , tout est à toi , si tu daignes du  
» moins ajouter à tous les biens que ta famille

» m'a prodigués , celui de tous qui m'est le  
» plus cher , le pouvoir de te rendre heu-  
» reuse. »

Le Berger se tut ; mais ses yeux exprimoient le triomphe & le ravissement de son ame , esfor divin au-deffus de la joie du vulgaire , dont le principe & l'essence partoient de la vertu qu'il chériffoit , de la reconnoissance & de l'amour. Lavinie , sans répondre , se laisse gagner par le charme irrésistible de la bonté , & livrée à un désordre inconnu & doux , elle consent en rougissant. Elle court apprendre ces heureuses nouvelles à sa mere , qui , solitaire & inquiète sur le sort de sa fille , attendoit son retour dans la crainte & l'accablement. Etonnée , elle crut à peine ce qu'elle entendoit : la joie faisit ses veines désséchées , uu rayon éclatant brilla sur le déclin de ses jours : heureuse , & aussi heureuse que ce couple fortuné , qui a long-temps joui du bonheur le plus délicieux , & qui l'a transmis à une nombreuse postérité , aussi aimable , aussi vertueuse que ses peres , & qui fait l'ornement de tout le pays.

Le Sud brûlant s'arme d'un souffle puissant

qui détruit les travaux de l'année. A peine voit-on d'abord la pointe des arbres trembler; un murmure tranquille se glisse au long des moissons qui s'inclinent doucement; mais la tempête croît, s'élève; l'atmosphère s'ébranle & se remplit d'une humidité accablante, invisible, & immense, qui se précipite avec impétuosité sur la terre qui en retentit. Les forêts affaissées & accablées jusques dans la racine, versent des nuées de feuilles bruyantes avant le temps. Les montagnes voisines battues de l'orage, poussent la tempête brisée dans leurs déserts, & la renvoient en torrens dans le vallon. La plaine fertile flotte en ondes, découverte & exposée à la plus cruelle rage de la tempête qui roule à travers la mer de la moisson. Elle ne peut éviter le coup qui la menace, quoiqu'elle plie à l'orage, elle est arrachée & enlevée dans l'air, ou réduite en chaume inutile par l'ébranlement qui la détruit. Quelquefois encore l'horizon noir ci, fond & descend en fleuve précipité, tandis que la tempête mêlée semble se reproduire. L'obscurité s'augmente, le déluge s'accroît, les champs noyés de toutes parts perdent

leurs fruits couchés dans la vague affreuse. Tout-à-coup les fossés se remplissent, les prés nagent, des ruisseaux sans nombre se précipitent tumultueusement, rougis par la terre des collines qu'ils entraînent; la rivière s'enfle & quitte ses bords. Les brebis, la moisson, les cabanes & les Bergers roulent ensemble emportés par la vague. Tout ce que les vents ont épargné, cede à ce dernier effort, qui ruine en un instant les plus hautes espérances, & dissipe les trésors mérités, fruits de l'année laborieuse. Le Laboureur sans secours fuit sur les hauteurs, & considere le malheureux naufrage de tout son bien; il voit ses troupeaux noyés, & tous ses travaux dispersés. Les besoins de l'Hiver s'offrent en ce cruel moment à sa pensée tremblante: il prévoit, il croit entendre les cris de ses chers enfans affamés. Vous Maîtres, soyez occupés alors de la main rude & laborieuse, qui vous procurera l'aisance & la douce élégance dans laquelle vous vivez; fournissez du moins des vêtemens grossiers à ceux dont le travail vous procura la chaleur & la parure de vos habits; veillez encore au soin de cette pauvre table,

qui couvre la vôtre de luxe & de profusion,  
qui fait pétiller vos verres, & réjouir vos sens.  
Soyez compatissans enfin, & gardez-vous  
d'exiger ce que les vents orageux & les pluies  
affreuses ont emporté.

Ici les cris de joie du Chasseur, le tonnerre  
des armes, & le bruit des cors, engagent ma  
Muse à célébrer ces jeux rustiques. Elle  
voudroit décrire comment l'épagnéul, dont  
le nez est si prompt & si fin, arrêté au milieu  
de sa course par l'odeur du gibier, semble  
craindre, & s'approche avec précaution:  
comment les perdrix en troupe échauffant au  
Soleil leurs plumes variées, & tournant se-  
crettement un œil vigilant de tous côtés au  
travers le chaume, se trouvent tout-à-coup  
enveloppées dans les mailles du filet, & battent  
inutilement de l'aile qui s'embarrasse de plus  
en plus. Parviennent-elles à s'échapper, elles  
ne sont pas en sûreté: quoique portées triom-  
phantes sur les vagues de l'air, le fusil, dont  
le trait mortel fuit la rapidité de l'œil du  
Chasseur, les atteint & les renverse sur la  
poussière, ou les chaffe & les disperse blesfées,  
& tournantes au gré du vent.

Mais

Mais ces sujets ne sont pas faits pour ma  
Muse paisible, qui craindroit de fouiller ses  
chants innocens par de tels récits. Elle se  
complaint à voir toute la création animale  
confondue, nombreuse & tranquille ; les  
jeux barbares de la mort, (fausse & impi-  
toyable joie) n'en scauroient être pour elle.  
Quelle rage de plaisir que celle qui éveille  
une jeunesse inquiète & impatiente du cré-  
puscule du jour, à l'instant où les bêtes fauves  
& carnassières, que la nécessité force à errer  
toute la nuit à travers l'obscurité, se retirent  
& fuyent la lumiere, comme si elle éveilloit  
en elles le remords de leur cruauté. L'homme  
tyran de tous les jours & de toutes les heures,  
brave ces justes terreurs ; l'insolent abus de  
ses forces, & sa rage furieuse, surpassent celle  
des plus terribles monstres qui aient jamais  
habité les déserts, & pour son seul divertis-  
sement, il poursuit la chasse cruelle au milieu  
des doux rayons du jour. Vous races destinées  
à la rapine, reprochez-nous notre fureur  
habituelle, car vous êtes poussées par la faim  
& le besoin qui ne connoît pas de loi ; mais  
nourris abondamment par la bonté de la

Nature, se faire un jeu de la cruauté, chercher ses délices dans le sang, c'est ce que vos cœurs barbares n'ont jamais connu.

Quel misérable triomphe que celui qu'on remporte sur le lievre timide ! Chassé du champ de blé, il se retire dans quelque lieu solitaire, ou dans un marécage plein de joncs; mais rien ne peut le dérober à la poursuite; le genêt épineux répandu sur la bruyère pierreuse, le chaume coupé, la plaine garnie de chardons, l'épais bouleau, la fougère séchée, la terre laissée en friche au Soleil qui la bonifie, les rives escarpées & sablonneuses des ruisseaux qui coulent en labyrinthe au pied des montagnes, tout lui refuse un asyle contre ses persécuteurs. C'est en vain qu'il se ramasse & se cache avec ses oreilles déployées & ses yeux attentifs, placés par la Nature de manière à pouvoir se porter sur tout l'horizon. C'est en vain que pour s'élancer plus promptement, il replie sa tête entre ses pattes velues. L'odeur qu'il laisse sur la rosée trahit sa course matinale : il entend de loin dans chaque souffle l'orage qui s'avance avec des cris dispersés & opiniâtres; à mesure qu'il approche, l'air

paraît chargé : alors le lievre s'élance effrayé, & tout-à-la-fois l'âme sauvage de la chasse en est plus animée. On entend mille cris divers ; le cor retentit sur les coteaux ; le coursier hennissant redouble d'ardeur , les hautes clameurs du Chasseur s'augmentent en poursuivant un foible & innocent animal qu'il fuit ; le tumulte discordant & une joie extravagante se confondent & éclatent de toutes parts.

Le Cerf séparé de sa troupe , à la tête de laquelle il a long - temps couru comme le monarque des forêts , fuit devant la tempête. D'abord il se confie gaiement à sa vitesse; bientôt sa crainte augmente , & il abandonne son ame légère & aérienne à la fuite. Il s'élance contre le vent; plus il avance, & plus le cri meurtrier diminue derrière lui : courte illusion ! quoique plus léger que le vent qui souffle sur les montagnes l'air piquant du Nord , il perce les buissons les plus épais ; & regarde à travers les clairières, il s'enfonce en vain dans les bois les plus sauvages , la troupe inhumaine arrive encore derrière lui: si elle va lentement , elle n'en est que plus sûre :

fidélement guidée par les exhalaisons de sa trace fumante , elle le chasse du fond des bois. Vainement il bat la forêt , & parcourt tous ses abris ; il revoit en soupirant les clairières , qui s'ouvrent doucement au jour doré , lieux où dans ses ardeurs il est accoutumé de lutter contre ses rivaux , ou de jouir de ses amours. Souvent il essaye à la descente d'un fleuve de faire perdre sa trace , & y lave ses flancs brûlans. Il cherche les compagnons , mais sa troupe vigilante & alarmée évite avec soin le malheur de son frere , & craint de le partager. Que fera-t'il ? ses nerfs , autrefois si souples , si pleins d'esprits , & de vigueur , se refusent à la course ; la fatigue & l'abattement gagnent son cœur ; il s'arrête sur le bord , & met sa foible & dernière espérance dans le désespoir. De grosses larmes tombent sur ses joues pommeées , il gémit dans son angoisse , tandis que la meute cruelle gronde autour de lui : les chiens altérés se pendent à sa haute poitrine , & marquent ses belles côtes de son sang.

C'en est trop : & s'il faut de la chasse la jeunesse rustique , dont le sang arde

bouillonne avec violence, qu'elle attaque ce Lion terrible qui dédaigne de fuir, & qui marche lentement & avec courage au-devant de la lance qui le menace, & de la troupe effrayée qui se disperse & s'enfuit. Voyez ce Loup rechigné qui s'élance de sa retraite & du fond des bois ; détachez sur lui son ennemi plein de vengeance, & que le scélérat périsse. Courez à ce Sanglier hérissé, dont les heurlemens horribles, & la hure menaçante présagent le ravage & la destruction ; que le cœur de ce monstre soit percé du dard lancé légèrement par le bras vigoureux du Chasseur.

Ces chasses ne sont point connues dans la Grande - Bretagne ; Vous, Anglois, bornez ces divertissemens furieux à la poursuite du voleur (1) nocturne du troupeau : que tout le tonnerre de la chasse le poursuive ; que tout l'art s'emploie à le déterrer, & à le bannir de

(1) C'est sans doute le Renard, d'autant qu'il est parlé ci-dessus des loups, & qu'on nous dit qu'il n'y en a point en Angleterre.

sa demeure escarpée. Franchissez les plus larges fossés : sautez les haies les plus hautes, rentez les marécages profonds, mais soyez en garde en traversant les fondrières. Lancez-vous sans crainte dans le fleuve périlleux ; entraînés par l'ardeur de la chasse, au long des torrens, que les bords retentissent du bruit de votre triomphe ; qu'il se répande tout autour de rochers en rochers, & se perde en échos tournans & répétés.

Si notre sexe martial est emporté par la fureur de ces fiers divertissemens, du moins que cette joie terrible ne trouve jamais d'accès dans le cœur des belles Britaniques. Que l'esprit de la chasse soit loin de ce sexe aimable ! C'est un courage indécent, un sçavoir peu convenable à la beauté, que de sauter des hayes, & tenir les rênes d'un cheval fougueux : le bonnet, le fouet, tout l'attirail mâle dans lequel elles deviennent grossières aux sens, font perdre aux femmes toute la douceur attrirante de leur sexe. Leur ornement est de s'attendrir ; la tendre pitié que leur inspire le malheur, la prompte rougeur qui se repand sur leurs joues au moindre geste,

au moindre mot, voilà leur lustre, & leurs agréments. Leur crainte, leur douceur, & leur complaisance muette nous engagent, même en paroissant réclamer notre protection. Puissent leurs yeux n'apercevoir d'autre spectacle malheureux, que les pleurs des Amans. Jeunesse impatiente, ce sexe aimable vous offre une plus noble chasse à poursuivre à travers les déserts enchantés de l'amour; les belles y fuyent, mais leur fuite est douteuse. Que leurs membres délicats flottent négligemment dans la simplicité des habits; qu'instruites dans les doux accords de l'harmonie, leurs levres séduisantes enlevent & captivent nos ames par des sons ravissans: que le luth s'attende sous leurs doigts: que les graces se développent sous leurs pas & dans tous leurs mouvements; qu'elles sachent former un verd feuillage sur la toile d'un blanc de neige; qu'elles guident le pinceau: que l'art des Amphions n'ait rien d'inconnu pour elles, ou que leurs belles mains, daignant cultiver quelques fleurs, concourent ainsi à multiplier les parfums de l'année, & les délices de la Nature: que d'autre part leur heureuse

fécondité perpétue les amours & les graces; que la société leur doive sa politesse & ses goûts les plus délicats; qu'elles fassent les plus chères délices de l'Homme champêtre, économe & paisible, & que par une prudence soumise, & une habileté modeste, douce, adroite & sans art, elles excitent à la vertu, raniment le sentiment du bonheur, & adoucissent tous les travaux de la vie humaine: telle est la gloire, tel est le pouvoir & l'honneur des belles.

Vous, Bergers, hâtez-vous de courir sous ce coudrier au long de ce vallon, où le ruisseau serpente & murmure en tombant par cascades naturelles. Vous, Bergeres, venez légèrement vêtues franchir les buissons & percer les arbrisseaux entortillés. Les chantres des bois vous offrent leurs derniers concerts. Le jeune Amant trouve pour vous, à travers l'ombrage secret du feuillage, des noisettes qu'il s'efforce d'atteindre; il secoue & brise l'arbre dont les hautes branches les retiennent; le fruit mûr perd sa coisse en tombant, & paroît une pluie éclatante & bronzée; couleur brillante qui tâche d'imiter celle des

cheveux de la belle Melinda , reine accomplie de toutes les graces qu'elle néglige , plus sage encore que belle , au-dessus de tout , comme de cette louange vulgaire .

Quittant ces champs laborieux où la joie retentit , parcourons dans un songe agréable le labyrinthe de l'Automne , goûtons la fraîcheur & les parfums du verger chargé de fruit . Le plus mûr se détache & tombe en abondance , obéissant au souffle du vent , & au Soleil quiacheve sa maturité . Les poires fondantes sont dispersées avec profusion . La Nature féconde qui rafine tout , varie à l'infinie la composition de ses parfums , tous pris dans la matière première , mélangés des feux tempérés du Soleil , d'eau , de terre & d'air . Tels sont les trésors odoriférans qui tombent fréquemment dans les nuits fraîches , ces tas de pommes dispersées ça & là , dont la puissante main de l'année forme la pourpre des vergers , & dont les pores renferment un suc spiritueux , frais , délicieux , perçant , qui aiguise le cidre piquant d'un acide qui flatte & désaltere . Philips , chantre de Pomone , tu fus inspiré par cette aimable

liqueur, produit de ta province ; toi, qui le  
fecond, osas avec une liberté Britannique  
affranchir noblement notre Muse des entraves  
de la rime, & qui nous apprit comment dans  
les cuves de Silurie, cette liqueur étincelante  
écume en flots transparents, dont les uns ont  
assez de force pour égayer l'Homme robuste  
dans les repas d'Hiver, & les autres d'un goût  
plus délicat nous rafraîchissent pendant l'Eté.

Puissai-je, ô Dodington, me perdre dans  
les délicieuses promenades de ta demeure  
tranquille & champêtre, où regne la simple  
Nature. J'y vois de tous cotés, & dans une  
perspective sans bornes, s'étendre les vertes  
plaines élevées & les dunes de Dorsetshire.  
Là, sont des bois épais, ici, est une riche  
moisson, & de l'autre côté, les troupeaux  
blanchissent la terre. En même-temps mon œil  
est ravi par la splendeur du faîte élevé de ta  
magnifique demeure. Chaque jour découvre  
de nouvelles beautés; de nouvelles colonnes  
s'élèvent; chaque Printemps trouve de nou-  
velles plantes & de nouvelles grottes à reverdir.  
Tout y est plein de ton génie, c'est le siège des  
Muses; elles entrelaissent le laurier dans le bosquet

secret pour t'y placer, ainsi que le vertueux Young. C'est-là que j'erre souvent, & qu'anémé par le désir intarissable de mériter tes louanges, je médite toujours le livre ouvert de la nature, mon cœur s'enflamme, & mon ambition voudroit atteindre aux plus hautes spéculations de la morale. Là, marchant au long de tes espaliers, tes murs parés des plus belles couleurs présentent à ma vue ce que mon sujet a de plus brillant. La pêche m'offre son duvet : je vois le pavi rouge & odoriférant, & la figue pleine de suc, cachée sous son ample feuillage. Plus loin la vigne pousse ses branches entrelacées, où pendent des grappes brillantes au Soleil du midi, & qui desirerent à peine un climat plus chaud.

Livrons-nous un instant au vol rapide de l'imagination, & parcourons les sols vigoureux & les beaux climats, où la vigne protégée par un Soleil puissant s'enfle & brille au jour, s'étend dans le vallon, ou grimpe avec force sur la montagne, & s'abreuve au milieu des rochers de la flamme ardente qui darde & s'accroît par le reflet de tous les aspects. Les branches chargées plient sous le poids ; les

H vj

grappes pleines, vives & transparentes paroissent sous le feuillage épais. La rosée blanche & vivifiante nourrit & perfectionne le fruit, & le jus exquis qu'il renferme, se prépare par le mélange de tous les rayons. Les jeunes garçons & les filles qui s'aiment innocemment, arrivent pour cueillir les prémices de l'Automne: ils courrent, & annoncent en dansant le commencement de la vendange. Le Fermier la reçoit & la foule; des flots de vin & d'écume coulent; le marc écrasé en est couvert. Bientôt la liqueur fermente, se raffine par degrés, & remplit de liesse & de joie la coupe des peuples voisins. Là se prépare le vin brillant, dont la couleur, en le buvant, rappelle à notre imagination animée la levre que nous croyons presser; ici se fait le Bourgogne délicieux, & le joyeux Champagne, vif comme l'esprit qu'il nous donne.

L'année commence à décliner, les vapeurs de la terre se condensent. Les exhalaisons s'épaississent dans l'air, les brouillards redoublent & roulement autour des collines. Les montagnes, terribles, vastes & puissantes, qui versent de leurs flancs les torrens & les fleuves, & qui

par une longue suite de rochers servent de barriere entre les Etats , ne frappent plus la vue par leur majestueuse variete ; mais enveloppées dans une nuit de vapeurs ramassées , elles ne présentent au sens trompés qu'une masse d'obscurité , & un objet de terreur. Cette nuit produite par d'épaisses exhalaisons s'approche , absorbe graduellement la plaine , & fait disparaître les bois. La riviere qu'on voit à peine , semble triste & lente à rouler ses eaux mêlées de brouillards. Même en plein midi le Soleil accablé & comme émoussé , verse foiblement ses rayons. Souvent il éblouit plus qu'il n'éclaire , & présente plusieurs orbes élargis , effroi des nations superstitieuses. Sur la terre , les objets peu distincts , vus au travers l'air trouble , paroissent plus grands qu'ils ne sont ; le Berger désorienté marche sur la plaine , & paroît gigantesque. Enfin , l'obscurité enveloppe tout , & se ferre successivement dans des cercles plus profonds : le brouillard alors devient général , & s'établit sans bornes sur le monde. Un gris informe & épais mêle & confond tous les objets. Tel fut , ainsi que le Poète Hébreu l'a chanté , tel fut

autrefois le cahos avant que la lumiere fût rassemblée, qu'elle eût percé les ténèbres, & que l'ordre eût établi sa suite aimable sur les ruines de l'obscurité.

Ces brouillards dispersés qui commencent à fumer constamment au long des collines, mêlés avec les pluies pesantes & les neiges fondues des Alpes, remplissent les caveaux des montagnes : ces trésors d'eaux abondantes se jettent dans le creux des rochers, d'où jaillissent les ruisseaux, & d'où les fontaines & les rivières tirent leurs flots intarissables. Quelques Sçavans ont dit, qu'aux lieux où les vagues de la mer viennent se briser à grand bruit sur le rivage, les eaux s'insinuent à travers les lits de sable, s'élévent & s'ouvrent la route avec celui qu'elles entraînent ; que roulant sans cesse dans les angles de ces conduits souterrains, elles s'y dépouillent de leurs sels dentelés ; qu'adoucies & éclaircies, elles se filtrent : le fluide ébranlé ne s'arrête plus, & montant toujours il jaillit souvent au milieu des eaux qui abreuvent le vallon, guidé à la montagne par le sable qui le conduit dans le libyrinthe à travers lequel il se fait jour ;

loin de la mer, sa source, il bouillonne de nouveau, & toute la colline éblouissante est ornée de l'éclat de ses eaux jaillissantes. Mais tout cela n'est qu'un vain rêve, une agréable fiction. Pourquoi les eaux aimeroient-elles à voyager jusqu'aux collines, quand les douces vallées offrent à leurs cours une tranquillité attrayante & un lit plus voisin? ou si une aveugle ambition les force à s'égarer, pourquoi s'arrêtent-elles tout-à-coup dans les cellules de joncs des montagnes brisées, avant d'arriver aux plus hauts sommets? Pourquoi abandonneroient-elles le sable attractif, qui depuis si long-temps charmoit leurs cours? D'ailleurs, cette masse de sels pétrifiés par la longueur des siecles boucheroit leurs secrets canaux, ou s'élevant par degrés, & enflant les vallées, feroit jour au vieux Océan qui perceroit à travers les pores du globe, & qui abandonnant son lit vaste & terrible, auroit ramené depuis long-temps les ravages du déluge de Deucalion.

Où se cachent donc les sources vastes & éternelles, qui semblables à la Nature créatrice, demeurent inconnues, quoique leurs

trésors abondans & leur suite féconde répandent la fraîcheur sur le globe entier ? O toi, génie pénétrant, qui fut donné à l'Homme pour percer les secrets de l'abîme obscur, fais-toi jour jusques dans le sein des montagnes, & dévoile à la vue étonnée leur structure intérieure. Dépouille les Alpes de leurs forêts de pins ; dépouille dans l'Asie le mont Taurus de ses terribles bois ; arrache la sombre chevelure de l'Imaus, dont les vastes limites bornent les courses du Tartare errant ; offre à mes curieuses recherches le mont Hémus, & le haut Olimpe, d'où coulent tant de ruisseaux, & fais-moi voir les monts d'Offrin, qui des sommets retentissans du Nord, traversent la Scandinavie jusqu'aux extrémités de la Laponie & de la mer glaciale ; porte-moi sur le haut Caucale, d'où je ferai apperçu de ceux qui navigent sur la mer Caspienne & sur le noir Euxin ; que j'escalade les froides roches de Riphée (1) que la sauvage Russie croit être

(1) Les Moscovites appellent les montagnes de Riphée *Veliki Camenypoys*, c'est-à-dire, la grande ceinture de pierre, parce qu'ils supposent qu'elles entourent toute la terre.

la Zône pierreuse qui ceint l'Univers. Renverse les neiges éternelles de toutes les terribles montagnes, d'où la vaste Sibérie tire ses fleuves solitaires. Suspends-moi sur l'abîme qui se brise sans cesse sur sa base retentissante ; ordonne qu'Atlas, qui selon les Poëtes porte le ciel, découvre ses merveilles souteraines ; dévoile les cavernes des mines, qu'elles brillent au jour ; & forçant les rochers qui compriment les Abyssins, laisse loin au-dessous de toi les montagnes de la Lune (1) : surmonte en un mot tous ces géans fils de la terre. Commande aux Andes de la ligne brillante, étendue sur les mers orageuses qui mugissent autour du pôle Antarctique, de développer leurs abîmes affreux. Tout obéit : scènes surprises ! contemplons. Je découvre le berceau ténébreux des rivieres ; je pénètre, & je les entends travailler pour leur liberté. Je vois les couches de sable inclinées & rangées avec art, les crevasses entr'ouvertes pour recevoir

(1) Un rang de montagnes d'Afrique, qui entoure presque tout le Monomotapa.

les pluies, les neiges fondantes, & les brouillards extraits goutte à goutte : je vois le sable bouillonner sur les eaux, les cailloux & le gravier mêlangés qui échappent à la terre qui les retenoit : j'apperçois les canaux des rochers, & les ouvertures tournantes en labyrinth, qui, tandis que les eaux passagères se dérobent, retardent leur course & en empêchent la dissipation. Sous les pleurs continues des pluies, je vois les siphons des rochers d'une étendue immense ; les vastes réservoirs de craye endurcie, ou d'argile concentrée, formés pour contenir les eaux ; de là elles épanchent leurs richesses accumulées, les trésors crystallins du monde liquide ; elles se font un passage bouillonnant à travers le sable agité, & tombent du haut de ces lieux escarpés, où du fond des entrailles des collines elles coulent en pure effusion ; alors le Soleil les élève en vapeur, l'air les condense & les résout en pluie, que les montagnes attirent en un courant continu, & renvoient distribuées sur la terre en rivieres bienfaisantes qui se réunissent, & qui retournant ensemble à l'abîme forment une circulation intarissable &

fans fin, principal soutien du grand ordre physique d'ici-bas.

Quand l'Automne répand ses derniers rayons qui annoncent les approches de l'Hiver, les Hirondelles s'assemblent & se jouent, planent dans l'air, s'agitent légèrement, & volent en rasant les eaux. Elles se rejoignent avant de se rendre à leurs retraites d'hiver; ensuite elles se renferment par pelotons dans des creux formés sur des bords éboulés, ou dans des cavernes à l'abri de la gelée; ou plutôt transportées dans des climats plus chauds, avec d'autres oiseaux de passage, elles gazouillent gaiement, jusqu'à ce que le Printemps les invite à revenir, & ramène cette multitude ailée & légère.

Aux lieux où le Rhin perd sa force majestueuse, dans les plaines Belges arrachées à l'abîme furieux par une industrie étonnante, & par la main forte & invincible de la liberté, les cigognes s'attroupent pendant plusieurs jours; elles consultent ensemble, & semblent hésiter à entreprendre leur pénible voyage à travers le firmament liquide. Elles se déterminent enfin à partir, & se choisissent leurs

conducteurs. Leurs bandes étant formées, & leurs ailes vigoureuses nettoyées, la troupe s'effaie, vole en cercle, & retourne sur elle-même : elle s'élève enfin en un vol figuré, & cette haute caravane se déployant dans la vague de l'air, se mêle avec les nuages.

Qui peut raconter combien de transmigrations se font annuellement dans les lieux où l'Océan septentrional bouillonne en de vastes tourbillons, autour des Isles éloignées, tristes & solitaires de Thulé (1), ainsi qu'aux lieux où les flots Atlantiques se brisent contre les orageuses Orcades (2) ? combien de nations volantes vont & viennent ; combien de nuages ailés s'élèvent au-dessus des nuages ? L'air est obscurci par leur multitude, & le rivage retentit d'un bruit sauvage que produit l'ensemble de mille cris divers.

C'est sur ces plages, que des habitans simples & innocens soignent sur la verdure touffue leurs jeunes troupeaux entourés & gardés par les mers. L'oiseau n'y craint point pour si

(1) L'Islande.

(2) Isles de l'Océan, au Nord de l'Écosse.

couvée : son unique soin est de chercher sa pâture : il n'hésite pas à s'attacher aux plus âpres rochers pour la découvrir. D'autres fois il épie le poisson qui s'approche du rivage & l'attrape : enfin, il ramasse les plumes éparées sur le bord, trésor & luxe de son nid. Ici ma Muse revoit en imagination sa chere Calidonie (1), ses montagnes aériennes, sortant des vagues de la mer, entourées d'un firmament étendu & piquant. Je revois ses forêts énormes & incultes, plantées autrefois par la main de la Nature ; ces lacs azurés, vastes, profonds, remplis des richesses aquatiques qui reverdiront ses fertiles vallons. Un froid brillant se fait sentir sur les bords du fleuve Tweed (2). Source pure, dont la rive pastorale retentit de mes premiers chants, reçois mes hommages ainsi que ton tributaire le Ied, ruisseaux champêtres voisins des tempêtes du Nord qui soufflent sur le sommet d'Orca ou de Betubium. Terre nourrice d'un peuple formé aux actions

---

(1) L'Ecosse.

(2) Le Tweed est une rivière qui sépare l'Ecosse de l'Angleterre.

les plus mâles dans l'école de l'adversité , mais bientôt radouci par les sciences , quand fuyant la rage gothique , elles étendirent leur vol jusqu'aux barrières occidentales. Ces Hommes indomptés , braves & sages combattirent long-temps dans des siècles sanguinaires , pour maintenir la dignité , l'étendue de l'Etat , mais en vain , témoin le trop malheureux Wallace (1) , grand héros , bon patriote , & chef mal récompensé. Ces mêmes Hommes , impatients d'être resserrés dans des bornes trop étroites , tentés & emportés par la gloire , ont prodiguer leur sang dans tous les différents climats ; ont par-tout fait briller leur génie , & ont par-tout augmenté le lustre de la paix , fruit de leurs travaux. C'est ainsi que la brillante étoile du Nord qu'ils habitent , répand ses rayons lumineux sur toute l'Europe.

Ne se trouvera-t'il pas quelque citoyen qui , réunissant en sa personne le pouvoir & le génie , puisse achever ce que l'heureuse

(1) Un des Généraux des Ecossais rebelles sous Charles

Nature a commencé , & préparer le bonheur des millions d'âmes à naître , en excitant quelques esprits élevés à mettre en œuvre les ressources trop négligées de l'industrie. Quel génie tutélaire , dans ces climats septentriонаux , apprendra au Laboureur languissant l'art de se préparer une double moisson , & enseignera à la main du Cultivateur les douceurs du travail ? Qui leur montrera à tirer de la toison un luxe précieux , à convertir le lin en toile unie & éclatante comme la neige Hyperborée ; à ramer sur les flots & à ne pas demeurer dans une honteuseoisiveté , tandis que les flottes Bataves enlevent à nos yeux la pêche de cette espece abondante qui couvre les mers de nos détroits , & fourmillent sur nos rives ? Qui leur montrera l'art de faire fleurir le commerce qui anime tout , & celui de la navigation qui doit ouvrir à leurs vaiffeaux la route de toutes les mers qui entourent le globe ? C'est alors que deux peuples magnanimes , unis d'esprit comme de nom , ordonneront à la Grande - Bretagne de regner en souveraine sur les mers.

Mais ce bienfaiteur est trouvé : c'est sur toi ,

Argile (1), que ta chere patrie tourne ses regards ; tu es son espérance, son soutien, son favori & sa gloire ; tu descends de ses premiers citoyens & de ses héros. Elle voit avec des yeux & une joie de mere toutes ses vertus & toutes ses graces réunies & combinées en ta personne ; son génie, sa sagesse, son habileté ; son honneur, & son courage, ce courage intrépide & calme au sein des combats. Ton front ceint de lauriers, n'est pas moins couronné des palmes de la paix, la persuasion aussi puissante que ton épée, coule de tes levres, & termine les plus grands débats. Qui pourroit en effet résister à qui réunit les charmes de la jeunesse, la vigueur de la maturité, & la sagesse de l'âge ? Et toi, Forbes, aussi, modèle du vrai mérite, sinceres comme la vérité, bienfaisant comme l'amitié, compatissante, véritablement généreux & grand dans le silence, ta patrie te découvre dans les arts renaissans, réglés par ta sagesse.

(1) Campiell, Duc d'Argile & de Grenwick, Grand Maître de l'Artillerie, un des plus éloquens Orateurs de Chambre des Seigneurs.

& cultivés par ton esprit : elle a rarement connu un ami tel que toi.

Mais retournons dans les bois dont les couleurs variées se fanent, s'obscurcissent, & répandent un coup d'œil sombre sur l'horizon, dans lequel on trouve toutes les nuances, depuis la verdure sur son déclin, jusqu'aux ténèbres les plus obscures. La muse solitaire baïse son ton, nous mène dans les allées jonchées de la dépouille des arbres, & nous présente la faison dans son dernier période.

Il est cependant encore des momens où la lumiere domine, & où le calme pur se répand & paroît sans bornes. Le doux ruisseau dont les eaux semblent plutôt frissonner que couler, demeure incertain dans son cours, tandis que les nuages chargés de rosée, imbibent le Soleil qui verse à travers leurs voiles brillans la lumiere adoucie sur le monde paisible. C'est en ce temps que ceux qui sont guidés par la Nature & la sagesse, savent se dérober à la foule oisive qui habite les villes, & prenant leur essor au-deffus des foibles scènes de l'art, viennent fouler aux pieds les basses idées du vice, chercher le doux calme, antidote des

passions turbulentes, & trouver l'heureuse paix dans ces promenades solitaires.

Puissé-je ainsi retiré, pensif & rêveur, errer souvent sur les prés dépouillés, & dans le sombre bosquet, où l'on entend à peine le chant languissant de quelques oiseaux qui égarent les travaux du Bucheron. Heureux encore, si quelque chantre séparé de sa compagnie fait entendre de loin sa plainte, & gazouille faiblement dans le bois rembruni, tandis que les grives, les linottes, les alouettes & tant d'autres oiseaux réunis, dont les chants sans art formoient, il y a peu de temps, des concerts dans l'ombre épaisse, maintenant privés de leur ame mélodieuse, se perchent en tremblant sur l'arbre dépouillé. Cette troupe découragée & comme stupide, qui a perdu l'éclat de ses plumes, ne fait plus entendre dans ses chants que des sons discords & embrouillés. Mais que le fusil dirigé par l'œil inhumain, ne vienne pas détruire la musique de l'année future, & ne fasse pas une proie malheureuse de ces faibles & innocentes espèces, qu'un coup subit & une mort lente font débattre à nos pieds sur la terre.

L'année pâle & déclinante, & cependant encore agréable, inspire une humeur plus douce. La feuille sèche & bruyante tombe sans cesse du triste bosquet, & réveille souvent comme en sursaut, l'homme réfléchissant qui se promène sous les arbres. Elles circulent lentement dans l'air agité ; mais si le vent plus vif souffle sur les branches, un déluge de feuilles vole dans l'air, jusqu'à ce qu'elles soient affaissées & abatues par une pluie abondante. Le centre des forêts se meut encore, & obéit à chaque souffle ; mais les bords séchés & dépouillés ne répondent que par des sifflements. La verdure désséchée des champs disparaît, & les fleurs rentrées dans leurs lits, perdent leur robe d'été. Ce qui reste même de fruits les plus forts tombe de l'arbre dépouillé ; les bois, les champs, les jardins & les vergers offrent de toutes parts une vue désolée.

C'est ici la saison de la réflexion où tout semble respirer la mélancolie philosophique. Quel empire son impulsion n'a-t'il pas sur les ames sensibles ? tantôt arrachant des larmes subites, elle se manifeste sur les joues enflammées ; tantôt l'air tendre & abattu, les traits

adoucis, le cœur palpitant, elle élève les pensées au-dessus de notre sphère obscure. Mille & mille idées se succèdent, & l'œil de l'esprit créateur en conçoit d'inaccessibles au vulgaire : les passions qui correspondent à ces idées, aussi variées, aussi sublimes qu'elles, s'élevent avec autant de rapidité ; la piété s'enflamme jusqu'au ravissement & à l'extase. L'amour de la Nature, le premier de nos sentimens ici-bas, devient sans bornes, ainsi que le desir vaste & ambitieux de rendre heureux ses semblables. On soupire pour le mérite souffrant, & perdu dans l'obscurité. On sent naître en soi un noble mépris pour l'orgueil tyrannique, le courage pour les grandes entreprises, l'admiration qu'inspire la mort du patriote, même dans les siècles les plus reculés ; l'on est touché & ému pour la vertu & la réputation, pour les sympathies de l'amour & de la tendre amitié, & pour toutes les douces emanations de l'âme sociale.

Muse, transporte-moi dans les vastes ombres des berceaux, dans les bosquets où à peine on est guidé par un foible crépuscule, dans les vallons propres aux rêveries, dans les tristes

grottes & les ténèbres prophétiques qui paraissent s'agiter dans l'obscurité, & où des voix plus qu'humaines retentissent dans le vuide profond, & saisissent l'oreille enthousiaste.

Ces ténèbres sont-elles trop épaisses, guidez-moi, vous puissances qui veillez sur les vergers & sur les demeures rustiques qui brillent à l'infini dans les Isles Britanniques; daignez me conduire dans ces promenades majestueuses, le paradis de Stowe (1). Les bords fertiles d'Ionie n'offrent jamais à leur vainqueur de si belles scènes champêtres, ni une si riche variété dans l'art excité par le génie, ni tant de génie tempéré par le bon goût; c'est-là où la belle Nature craint de céder à ses rivaux. Et toi, ô Pitt, qui fus de bonne heure la gloire de ton pays, permets que je repose dans ce temple (2), où les siecles futurs graveront ton nom illustre, & qu'heureux de m'entretenir avec toi, je jouisse des derniers souris de l'Automne rayonnant sur

---

(1) Le séjour du Lord Viscount Cobham.

(2) Le temple de la Vertu, dans les jardins de Stowe.

les bois jaunis. Nous promenant ensemble dans ces lieux artistement champêtres, mon imagination enchantée croira parcourir les bosquets Attiques, si célèbres par les leçons des Philosophes. J'épureraï mon goût sur le zien, tu corrigeras mon pinceau, & lui apprendras à rendre avec vérité les beautés de la Nature; ou quittant les ombres tranquilles, j'instruirai l'esprit humain d'après tes leçons. Si dans l'avenir ma Muse plus éclairée & plus sage veut s'exercer à peindre la scène tragique, tu l'instruiras à rendre les mouvements variés du cœur, à tracer un grand caractère, à graver les traits de chaque passion. Donne alors, donne à ses chants son éloquence vive qui instruit, charme, persuade & transporte le Sénat attentif; qui fait dépoiller le zèle honnête de toute apparence d'emportemens, & qui, armée d'une noble indignation, fait trembler la corruption sur son trône vénal. Tandis que nous nous promenerons délicieusement dans ces vallons Elizéens, peut-être qu'un soupir compatissant nous échappera sur ton fort, digne Cobham, qui, forcé de renoncer à la gloire, t'occupas à planter ces

---

allées vertes & régulieres, au lieu des esca-  
drons & des bataillons que tu rangeois autre-  
fois. Quand la Gaule (1) insultante, cette  
ennemie orgueilleuse, vaine & infidele, per-  
turbatrice du genre humain, excite l'Univers  
à la guerre, la jeunesse Britannique, enflam-  
mée de courage, regrette ton sage comman-  
dement, ton ardeur généreuse & tempérée,  
& ton expérience consommée pour réprimer &  
 contenir dans leurs limites ces brigands policiés,  
& ces esclaves ambitieux.

Le Soleil d'Occident ne donne plus que des  
jours raccourcis : les soirées humides glissent  
sur le firmament avec un progrès lent &  
glacé, & jettent sur la terre les vapeurs con-  
densées. Par-tout où les eaux sont languis-  
santes & bourbeuses, où elles forment des  
marais, où les rivieres vont en serpentant, là  
les brouillards s'élèvent, rouent, & dans  
leur marche obscurcissent les champs. En

---

(1) Il n'est pas nécessaire d'avertir que l'Auteur est  
Anglois, on le devineroit à l'insulte gratuite & à la rodomontade.

même-temps la Lune perçant à travers les intervalles des nuages, se montre en son plein dans l'Orient cramoisi. Directement opposé au Soleil, son orbe découvre au tube curieux des montagnes qui s'élèvent, des vallons ombragés, & des cavernes profondes. C'est un globe terrestre plus petit, qui, privé des feux du Soleil, nous en réfléchit la clarté, & verse sur nous un jour plus doux. Sa pâle lumière flotte dans la vague des airs. Elle se coule légèrement sur les montagnes élevées & dans les vallons ombragés. Tandis que les rochers & les eaux répercutent ses rayons tremblans, tout l'atmosphère se blanchit par le reflux immense de sa clarté argentée qui vacille autour de la terre.

Mais quand la lumière de ce hel astre affoiblie & à demi effacée du firmament, permet aux étoiles brillantes de se montrer avec plus de lustre dans les Cieux, ou quand son disque entierement éteint paroît à peine d'un blanc pâle & sans éclat, alors la lueur des météores se fait voir au Nord; elle entoure d'abord les basses régions; elle monte ensuite au haut des cieux, redescend & remonte encore avec

a même vîteſſe ; ſes feux ſe croiſent, ſe combattent, ſ'eteignent, ſe rallument, & paroifſent tracer dans leur forme des labyrinthes de lumiere.

La terreur ſe peint dans tous les regards, & ſ'empare de la multitude qui croit découvrir dans ce phénomene tous les objets de ſon effroi ; elle y voit des armées en bataille hé-riſſées de lances aériennes, & des chevaux de feu. Elle croit voir la guerre allumée, le combat ſanglant, un carnage affreux, & des fleuves de ſang qui roulent ſur les plaines des cieux. Les peuples ſuperſtitieux ayant examiné de tous côtés cette ſcène imaginaire, fuient, ſe cachent, & ſ'agitent comme troublés de frénésie ; ils parlent de ſang & de batailles ; ils ne voient que villes renversées par des tremblemens de terre, ou consumées par les flammes, ne prévoient que pestes, famines, orages, inondations, & tous les malheurs qui détruisent les Empires, quand le destin inva-riable a décreté leur fin. La Nature elle-même leur ſemblé ébranlée & menacer ruine. Ce n'est pas ainsi que l'œil du Philofophe & du ſage examine ; il regarde avec une atten-  
1 v

curieuse cette lueur vacillante , & desire de connoître la cause & la matière de ce phénomène , spectacle aussi beau que nouveau.

Enfin , la nuit noire & profonde commence à abaisser ses immenses voiles ; la terre & les cieux sont enveloppés de la plus épaisse obscurité : l'ordre entier paroît confondu , tout est privé de sa beauté : rien ne peut plus être distingué , l'aimable variété n'est plus qu'une nuit universelle. Tel est le pouvoir de la lumiere , de créer & d'animer toutes choses. Que le sort du voyageur égaré est alors malheureux ! il erre à travers les ténèbres peuplées de fantômes pâles & de chimeres effrayantes : il n'est pas seulement un instant consolé par la lueur de quelque cabane , ou de quelque maison élevée. Peut-être qu'en bronchant il apperçoit la flamme philosophique , qui se répand en sortant de la racine des joncs visqueux ; cette flamme trompeuse s'amasse & s'étend sur la mousse ; mais cette lueur fantastique , tantôt perdue , tantôt renouvellée , ne sert qu'à le précipiter avec son cheval dans que!que gouffre bourbeux , tandis , hélas ! que sa femme & ses enfans en pleurs , attendent

chaque jour son retour, & se perdent dans de vaines conjectures. Quelquefois le météore fatalitaire envoyé par les génies bienfaisans de la nuit, porte ses rayons sur la crinière du cheval, lui montre le sentier étroit qui le préserve du précipice, ou l'éclaire au passage d'un gué dangereux.

La nuit déjà plus longue fait place au jour : le matin paroît & développe les derniers beaux jours de l'Automne brillant d'éclat & de rosée. Le Soleil en montant dissipe les brouillards ; la gelée blanche se fond devant ses rayons, les gouttes de rosée étincellent sur chaque branche, & sur chaque plante.

Pourquoi dérober la ruche pesante, & masfacer dans leur demeure ses habitans ? Pourquoi l'enlever dans l'ombre de la nuit, favorable aux crimes, pour la placer sur le souffre ? tandis que ce peuple heureux & innocent s'occupoit de ses foins publics dans ses cellules de cire, & projettoit des plans d'économie pour le triste Hiver, tranquille & joyeux de l'abondance de ses trésors, tout-à-coup la vapeur noire & accablante monte de tous côtés, & cette tendre espece, accoutumée à de plus

douces odeurs, tombant en monceaux par milliers de ses dômes mielleux, s'entasse sur la poussiere. Race utile, étoit-ce pour cette fin que vous voliez au Printemps de fleurs en fleurs; étoit-ce pour mériter ce triste destin que vous braviez les chaleurs de l'Eté, & qu'en Automne vous avez erré sans relâche, & sans perdre un seul rayon du Soleil? Homme cruel, Maître tyrannique, combien de temps la Nature prosternée gémira-t'elle sous ton sceptre de fer? En attendant qu'elle se renouvelle, faut-il lui envier son repos? est-il quelque nécessité qui te pût autoriser à la détruire? Tu pouvois emprunter de ces foibles & laborieux animaux leur nourriture d'ambroisie; tu devois par reconnoissance les mettre à l'abri des vents d'Hiver, &, quand la saison devient piquante & dure, leur offrir quelque portion de leur bien. Image affligeante! voyez dans les tristes débris de leur ville solitaire quelques habitans sans secours, qui survivent à la ruine de leur Etat, & demeurent foibles, désolés & exposés à la mort. Felle une ville orgueilleuse, riche & peuplée, brillante de luxe & de tous les travaux de l'art, livrée toute

entière à la joie des spectacles & des festins, ou plongée dans le sommeil, est tout-à-coup faîsie par un tremblement de terre, ébranlée jusques dans ses fondemens, renversée & engloutie dans un gouffre de flamme sulphureuse. Tel fut dernièrement ton sort, malheureuse Palerme.

Loin de nous ces tristes idées. Le jour répandu sur le ciel & la terre devient chaud & d'une splendeur infinie ; tout en est entouré. Le Zéphir est doux ; on voit sur la plaine les fils évaporés de la rosée. Le firmament est clair & sans nuages ; il est coloré profondément d'un bleu qui lui est propre. Le Soleil brillant & radieux se montre sur son trône d'azur. La terre dorée est calme ; tous les trésors de la moisson, maintenant recueillis, sont à l'abri des orages, & en sûreté pour le Laboureur ; l'abondance retirée déifie les rigueurs les plus terribles de l'Hiver qui s'approche : cependant tous les habitans s'abandonnent à la gaieté des festins, &, livrés à une joie vive & sincère, oublient leurs soins & perdent leurs soucis. La jeune fille laborieuse, s'abandonnant au sentiment vif qu'excite la musique

champêtre, saute rustiquement, quoiqu'avec grace, dans la danse animée. Ses charmes se déployent, c'est l'ornement du village ; jeune, souple, dans la fleur de l'âge, riche en beauté naturelle, elle lance des regards toujours expressifs. Accorde-t-elle un coup d'œil favorable, les jeux en deviennent plus vifs, & le lutteur s'empresse à lui montrer sa force & son adresse. La vieillesse même fait des efforts pour briller, & raconte longuement les exploits de sa jeunesse. Tous se réjouissent, & oublient qu'avec le Soleil du lendemain, leur travail annuel & journalier doit recommencer pour ne jamais finir.

Ah ! s'il connoissoit son bonheur, combien seroit le plus heureux des hommes, celui qui, loin du tumulte des villes, retiré dans quelque vallon fertile avec un petit nombre d'amis, goûte les plaisirs purs de la vie champêtre. Que lui importe de ne pas habiter ces palais somptueux, dont la porte orgueilleuse vomit tous les matins la foule rampante des vils flatteurs, qui sont à leur tour abusés ; indigne commerce ! Que lui fait cette robe brillante, où la lumiere fait réfléchir mille couleurs ?

qui flotte négligemment , ou qui se soutient d'or , s'il n'a pas la peine de la porter ? Que lui importe que la terre & la mer tributaires couvrent sa table des animaux les plus rares , si un repas frugal , débarrassé d'un vain luxe , suffit à ses besoins & entretient sa santé ? Sa tasse ne pétille pas d'un jus rare & couteux ; il ne passe pas les nuits , plongé dans un lit de délice , & les jours dans un état d'oisiveté : mais est - ce une privation pour celui qui ne connaît pas ces joies fantastiques qui séduisent & trompent-l'homme dissolus , qui promettent toujours le plaisir , & ne donnent que des peines , qui n'offrent enfin que des momens vides & secs. C'est pour ce sage que la paix est assurée , & les biens solides : loin des traverses & des espérances trompeuses , il est riche en contentement , autant qu'il l'est en herbes & en fruits par la bonté de la Nature. Il est riche des dons rians du Printemps , de ceux sous lesquels en Eté plie la branche rouge , & de ceux dont brille l'Automne : il est riche encore de tout ce que retient dans le sein de la terre l'Hiver qui doit préparer la fertilité. Rien ne lui manque , ni les fécondes

genisses qui abondent en lait , & mugissent dans le vallon , ni les troupeaux de brebis bêlantes sur les côteaux , ni le murmure des ruisseaux , ni le bourdonnement des abeilles qui appelle à l'ombre le sommeil tranquille dans un cœur innocent. Il s'assied auprès d'une haie odoriférante ; il n'aperçoit que des bosquets & des grottes sombres , des fontaines pures , des lacs brillans ; il n'entend que des chants : c'est l'azile de la simple vérité & de la pure innocence , de la beauté sans art , de la jeunesse saine & vigoureuse , sobre & patiente au travail. C'est-là qu'habite la santé toujours fleurie , le travail sans ambition , la contemplation calme & le repos poétique.

Que d'autres traversant les mers courent après le gain ; qu'ils fendent la vague sombre pendant de tristes mois ; que ceux-ci , trouvant de la gloire à détruire , cherchent à verser le sang , à ruiner les villes , qu'ils se réjouissent sans pitié du malheur des veuves , des lamentations des vierges , & des cris tremblans des enfans ; que ceux-là , loin de leur pays natal , pressés par le besoin , ou endurcis par l'avarice , trouvent d'autres terres sous d'autres cieux ; que quelques-uns parcourront

avec ardeur les villes où tout sentiment social est éteint, le vol autorisé par la ruse, & l'injustice légale établie; qu'un autre excite au tumulte une foule séditive, ou la réduise en esclavage; que ceux-ci enveloppent les malheureux dans des dédales de procès, ferment la discorde, & embarrassent les droits de la justice, race de fer! que ceux-là avec un front plus serein, mais une égale inhumanité, vivent & cherchent leurs plaisirs dans la pompe décevante des Cours, & dans les cabales trompeuses; qu'ils rampent bassement en distribuant leurs fouris perfides, & en suivant le pénible labyrinthe des affaires d'Etat; tandis que l'agriculteur, libre de toutes les passions orageuses qui tourmentent les hommes inquiets, écoute & n'entend que de loin & en sûreté, rugir la tempête du monde, & n'en sent que mieux le prix de la paix dont il est environné. La chute des Rois, la rage des Nations, le renversement des Etats, n'agitent point l'Homme, qui, échappé du monde dans des retraites tranquilles, & des solitudes fleuries, étudie la Nature, & suit sa voix, de mois en mois & de jour en jour, pendant tout le cours de l'année. Il l'admiré

& la voit dans toutes ses forces ; il sent dans son cœur la douceur de ses émotions , jouit de ce qu'elle donne libéralement , & ne desire rien de plus. Quand le jeune Printemps réveille les germes , & reçoit dans son sein le souffle de la fécondité , ce sage jouit abondamment de ses heures délicieuses ; pas une fleur ne s'épanouit & ne répand en vain son odeur. Dans l'Eté sous l'ombre animée , & telle qu'on la goûte dans le frais Tempé , & sur le tranquille Hemus , il lit ce que les Muses immortelles en ont chanté , ou écrit ce qu'elles lui inspirent ; son œil découvre , & son espoir prévient la fertilité de l'année. Quand le lustre de l'Automne mûrie dore les campagnes & invite la fauaille du Laboureur , fait de la joie universelle , son cœur s'envole d'un doux battement ; environné des rayons de la maturité , il médite profondément , & ses chants trouvent plus que jamais à s'exercer. L'Hiver sauvage même est un temps de bonheur pour lui : la tempête formidable & la gelée qui se précipitent & se répandent sur la terre ensevelie , lui inspirent des pensées majestueuses : dans la nuit , les cieux clairs & animés par la gelée qui purifie tout ,

versent un nouvel éclat sur son œil charmé. Un ami , un livre , font couler tranquillement ses heures fages & utiles : il parcourt en imagination la terre & les mers. La vérité travaille d'une main divine sur son esprit , élève son être , & développe ses facultés ; les vertus héroïques brûlent dans son cœur. Il sent aussi l'amour & l'amitié ; son œil modeste brille & exprime son ravissement : les embrassemens de ses jeunes enfans qui lui sautent au col , & qui désirent de lui plaire , remuent son ame tendre & paternelle. Il ne méprise pas avec humeur la gaieté , les amusemens , les chants & les danses ; car le bonheur & la vraie Philosophie sont toujours sociables & d'une amitié fouriante. C'est-là vivre : c'est ce que les vicieux & les habitans des villes coupables n'ont jamais connu ; ce fut la vie de l'Homme dans les premiers âges sans corruption , quand les Anges & Dieu même ne dédaignoient pas d'habiter avec lui.

O Nature suffisante à tout , répandue sur tout , daigne m'enrichir de la connoissance de tes ouvrages. Transporte-moi dans les cieux pour m'y déployer tes merveilles rou- lantes ; des mondes sur des mondes dans une

Étendue infinie, dispersés avec profusion sur l'immense firmament ; permets que j'examine leurs mouvemens périodiques & leurs loix ; ouvre-moi l'abîme sourd , & m'y trace une route dans ces caveaux ténébreux où sont les couches des mines ; que j'y découvre le monde végétal & fleurissant , & sur ce monde le système plus élevé & plus incompréhensible des animaux. Que j'atteigne à celui de l'esprit plus élevé encore , scène variée des pensées vives & afforties , & des passions qui se mêlent & se confondent à l'infini. Découvre toutes ces choses à mon œil ravi : le temps qui fuit & qui se renouvelle ne peut suffire à épuiser tant de richesses. Mais si cet essor est au-dessus de mes forces , si le sang , paresseux dans mes veines , me défend cette ambition incomparable , souffre du moins que je demeure sans gloire , mais dans un doux repos , couché sous l'ombre épaisse près d'un ruisseau ; & daigne parler à mon esprit dans les rêves de monoisiveté. Tout commence partoï ; tout réside en toi ; c'est partoï que mon chant se termine ; fais que jamais je ne me sépare de toi.

## L'HIVER.

L'HIVER vient terminer le cercle varié des saisons ; il arrive triste, sombre, accompagné de sa suite lugubre, les vapeurs, les nuages & les tempêtes. Soyez l'objet de mes chants, vous qui élévez l'ame aux vastes pensées, & aux méditations célestes. Salut, ténèbres amicales, horreurs agréables, salut. Pendant les beaux jours de ma jeunesse, nourri dans une solitude négligée, plein d'ardeur & de joie, je me plaisois à chanter la Nature. Je parcourrois fréquemment vos âpres & sauvages domaines, j'errois sur les neiges pures comme les vierges, & j'étois moi-même aussi pur. J'écoutois le rugissement des vents & la chute des torrens ; je voyois la fermentation des tempêtes se préparer dans les soirées d'un firmament troublé. Ainsi passoient mes jours, jusqu'au temps où le gai Printemps commençoit à sourire à travers les portiques brillans du midi.

O toi, protecteur de mes premiers effais, Wilmington, daigne soutenir encore ma Muse, dont l'ardeur se renouvelle ! Elle

effleura les charmes du Printemps ; portée sur l'aile de l'Aigle , elle osa s'élever à travers le rayon de l'Eté ; elle parcourut ensuite les beautés de l'Automne , & peignit les vents frais & l'ombrage. Maintenant enveloppée dans des orages redoublés , elle essaye de s'élever encore parmi les nuages de l'Hiver ; elle monte ses accords sur le ton des Autans furieux , & des fleuves mugissans , ses vers font grands & sans ordre comme son sujet. Trois fois heureuse , si l'audace de ses descriptions & la majesté de ses pensées peuvent satisfaire la justesse de ton goût. Digne Wilmington , grand non-seulement dans tes desseins pour enrichir un peuple puissant , mais encore dans ta bonté , ton ame intégrée , inébranlable & incorruptible en un siècle glifiant , brûle pour le bien de ta Patrie , & ne s'enflamme pas en vain : ton esprit est ferme & libre avec sagesse ; toutes tes vertus t' servent réciproquement de lustre , & rééchissent l'homme d'Etat dans le citoyen : es l'espérance publique , tous les yeux tournent vers toi , & semblent inviter Muse à publier ce que l'envie même ne sauroit appeler flatterie.

LE Centaure cede au Capricorne le triste empire du firmament , & le fier Verseau obscurcit le berceau de l'année. Le Soleil penché vers les extrémités de l'Univers, répand à peine un foible jour sur le monde , il darde obliquement ses rayons émouffés dans l'air épais , enveloppé des nuages obscurs , son orbe foible , pâle & large, borde le Sud & descend aussi-tôt , livrant à la nuit longue & profonde l'Univers languissant. La nuit même est préférable à cet instant où toute chaleur , la lumiere , la joie & la vie semblent expirer & abandonner le jour incertain : en même-temps de vastes ombres tachées & humides ceignent d'une ligne noire les nuages rassemblés , & toute la masse des vapeurs du ciel couvrent tumultueusement la face de l'Univers. L'Hiver , porté sur une obscurité pesante qui affaîsse le monde , verse sur la Nature ses malignes influences , & féconde la semence des maladies. L'ame de l'Homme languit ; la vie lui est à charge , & ses pensées sont plus tristes que la mélancolie même. Les bestiaux sont accablés , & les troupeaux décolorés se répandent sans guide sur la terre nouvellement

fillonnée, pour y chercher quelque racine. Le triste génie des orages qui approchent, foupire le long des bois & des marécages. Dans les rochers séparés, & les montagnes brisées, le ruisseau s'agit, répond aux grottes qui présagent la tempête, & renvoie un gémissement profond qui retentit à l'oreille attentive de l'imagination.

Ainsi paroît le pere de la tempête, entouré d'épaisses ténèbres. Des pluies tristés & sombres, dardées sur le sommet des montagnes, versent du firmament surchargé la vapeur mal-faisante, & ébranlent les forêts qui s'agitent en murmurant. La plaine disparaît & n'est plus qu'une mer. Les nuages voisins de la terre se fondent en fleuves, & toujours inépuisables forment une nuit profonde, qui couvre la face du jour. Les habitans de l'air cherchent tous des asyles, à la réserve de ceux qui semblent se plaisir à fendre la tempête, & à battre des ailes en nageant sur l'étang perlé. Les troupeaux reviennent des champs sans pâture, & demandent leurs étables avec des mugissemens qui dénotent leurs besoins ou se rassemblent sous l'abri le plus prochain.

Les oiseaux domestiques y accourent en foule ; le Coq y mene sa cour morne & mouillée, tandis que le Rustre, penché sur le foyer, raconte ses histoires naïves & gaies : il parle, rit, & s'embarrasse peu de l'orage qui semble vouloir accabler l'humble toit.

Enfin, la riviere grossie de torrens roule ses eaux avec violence, & paroît couverte des ruines de ses bords. Elle se précipite avec impétuosité & rugissement du haut des montagnes & des déserts mousseux, & tombe à travers les rochers qui retentissent au loin. Bien-tôt elle se répand & coule dans le vallon fablonneux ; elle paroît calme, paresseuse & tranquille, jusqu'à ce qu'enfin resserrée entre deux collines, elle force son chemin, & parvient aux rochers & aux bois qui suspendent sa marche terrible : là, recueillant de triples forces, elle devient rapide & profonde ; elle bouillonne, tournoie, écume, & tonne dans son cours.

Nature, grand auteur, dont la main inatigable roule sans cesse les Saisons de l'année, combien tes ouvrages sont puissans & majestueux ! De quelle terreur agréable ils

pénètrent l'ame qui les chante avec étonnement & admiration ! Vous, Vents, qui commencez à souffler avec un cours impétueux, j'éleve ma voix vers vous ; parlez, êtres puissans, dites où sont vos trésors ? Quels lieux recelent ces magasins d'air, destinés à accroître la violence des orages qui se préparent ? Quelle région éloignée du firmament vous retient dans le sommeil, quand le calme est rendu à la terre.

Quand le Soleil descend du pâle firmament, marqué de taches qui errent & vacillent sur son orbe brillant, des rayons rouges & pleins de feu l'environnent ; les nuages s'ébranlent dans un équilibre chancelant, & semblent douter encore à quel maître il leur faut obéir. La Lune pâle se lève lentement dans l'Orient plombé : un cercle blanchâtre couronne ses cornes émouffées. Les étoiles obscurcies ne donnent qu'un rayon tremblant qui se perd dans l'air flottant & troublé : elles dardent leur lumière qui perce par intervalle à travers l'obscurité, & semble briller d'une lueur blanchâtre. Les feuilles sèches sont le jouet des tourbillons, & les plumes flottent sur le

fleuves. Le Taureau prévoyant l'orage, tourne vers le ciel ses larges narines, & respire le souffle de la tempête ; la Matrone même qui file & rêve en faisant sa tâche de nuit, voit l'orage annoncé par sa lumiere qui coule, & dont la flamme pétille. Les oiseaux sur-tout sont en ce genre le plus sûr présage. Les Corbeaux bruyans quittent en foule la plaine où ils cherchoient leur pâture, pressent leur vol fatigué, & se hâtent de chercher l'abri du bois le plus prochain. La triste chouette fait sans relâche retentir le bosquet de son lugubre chant. Le Cormoran s'éleve de l'abîme & rode sur la terre en poussant des cris ; le Héron prend son essor avec les mêmes marques d'inquiétude, & les oiseaux de mer fendent les nuages épais d'une aile rapide & sauvage. L'Océan inégalement pressé, ramène son flux avec une commotion déréglée, tandis que des cavernes du rivage, & des forêts des montagnes, sort une voix solennelle qui ordonne au monde d'être en attente. Alors la tempête sort, éclate subitement, & change l'air entier précipité en torrent. La mer souffre du poids de la force éthérée, l'eau change de couleur, elle re-

K jj

monte attirée du fond même des abîmes. À travers la nuit obscure qui enveloppe tout, l'onde fière & écumante semble brûler & se débattre sur un million de vagues en fureur. En même-temps les flots s'élèvent comme des montagnes avec un tumulte horrible, & semblent vouloir atteindre aux nuages : les vagues s'entassent & éclatent enfin en rugissant : aussi impétueuses que les vents, elles chassent les navires, les arrachent à l'ancre qui les retient, & les poussent dans la vaste étendue des eaux puissantes ; tantôt ils sont élancés avec effort sur le sommet des vagues, tantôt précipités dans les plus secrètes profondeurs, ils visitent les entrailles de l'abîme ; la froide Baltique tonne sur leurs têtes. Ils remontent encore, & continuent leur cours rapide, poussés par les vents impitoyables qui déployent toutes leur furie, jusqu'à ce qu'enfin ils sont jettés sur des côtes éloignées, à moins que quelques pointes de rocher, ou quelque plage trompeuse n'arrêtent leur course & ne les fasse flotter en mille éclats sur les eaux.

La tempête déchaînée exerce un égal empire sur la terre. Les montagnes tonnent, &

les arbres les plus forts abaissent leurs têtes jusqu'à leurs racines. Le voyageur éperdu qui marche seul la nuit sur la colline , s'épuise en vains efforts , perd haleine & tombe à chaque pas. Les forêts tourmentées & déracinées s'agitent encore , & perdent le reste de leur pâture ; leurs membres gigantesques abattus , errent ça & là au gré des Aquilons déchaînés. Le tourbillon passe des bois dans la plaine , & s'attachant sur la cabane comme sur les palais , les agite jusques dans leurs fondemens. Le sommeil effrayé fuit ; le souffle féroce hurle , & presse le toit ébranlé , réunissant ses efforts pour s'ouvrir un passage. On dit qu'on entend alors , dans l'air surchargé , de longs gémissemens , des cris aigus & des soupirs éloignés , organes du Démon de la nuit , qui prédisent aux malheureux l'infortune , & annoncent la mort.

L'ouragan est au comble de sa fureur. Les nuages mêlés avec les étoiles , semblent les entraîner avec vîtesse au long du firmament. La nature entière chancelle ; quand tout-à-coup son Roi , qui seul est au-deffus de la tempête , & qui marche sur les ailes des vents impétueux

avec une auguste sérénité, ordonne le calme ;  
& dans l'instant l'air, la terre, & la mer sont  
en silence.

La nuit est profonde : les nuages fatigués se  
rassemblent lentement, se mêlent, se con-  
fondent & forment une solide obscurité. Tan-  
dis que le monde assoupi se livre au sommeil,  
j'invoque les graves Divinités de la nuit, &  
me livre à la méditation, sa compagne tran-  
quille ; j'éloigne les soins inquiétans du jour,  
& j'abandonne la trace des sens.

Où êtes - vous maintenant, fausses vanités du  
monde ? Desirs irrités & toujours trompeurs,  
où êtes - vous ? Où tendent vos efforts ? aux  
vexations, aux fraudes & aux remords, triste &  
accablante pensée ! Cependant l'Homme tou-  
jours déçu réfléchit sans suite, sommeille sans  
jouir du repos, & se leve toujours excité par  
de nouvelles espérances, se hâtant de re-  
prendre le cercle de ses vaines occupations.

Pere de la lumiere & de la vie, félicité  
suprême, enseigne-moi à te connître ; sauve  
moi de l'erreur de la vanité, du vice & des  
viles trames de l'intérêt. Nourris mon ame  
de la vérité, de la paix intérieure, de la pure

vérité , & du bonheur sacré & substantiel quā ne manque jamais.

Des tempêtes plus piquantes arrivent , les nuages sortent épais de l'Orient glacé. Un déluge de vapeurs se congele en neige dans leur vaste sein : ils roulent pesamment leur laine blanche , & le firmament s'attriste des préparatifs de l'orage. La neige descend dans l'air tranquille : elle est d'abord légère & vacillante , elle tombe ensuite plus prompte & plus épaisse , & obscurcit le jour par son flux continu. Les champs prennent leur robe d'Hiver. Tout éclate de blancheur , excepté le bord du ruisseau qui serpente où les nouvelles neiges se fondent. Les bois abaissent leurs têtes chenues ; & avant que le Soleil foible & languissant ait envoyé ses rayons du soir , la surface universelle de la terre cachée profondément & transie , est un désert sauvage & éblouissant , où les ouvrages de l'Homme sont ensevelis. Le bœuf destiné au labourage , accablé & couvert de neige , demande le prix de ses travaux. Les oiseaux du ciel apprivoisés par la saison cruelle , viennent en foule autour des vanneurs , & réclament

la petite portion qui leur est assignée par la Providence. Le seul Rouge-gorge qui est consacré aux Dieux domestiques, sagement attentif aux troubles du firmament, quitte ses compagnons tremblans dans les tristes champs, & dans l'épais buisson, pour se confier à l'Homme, & lui rendre sa visite annuelle: d'abord effrayé, il vole & bat de l'aile contre la fenêtre, il descend ensuite & s'approche du foyer; sautant sur le plancher, il regarde la famille souriante, il bequete, s'éloigne & s'étonne du lieu où il est, jusqu'à ce que devenu plus familier, les miettes de la table attirent ses pieds délicats. Les déserts chassent leurs habitans sauvages & affamés. Le Lièvre craintif trouve par-tout la mort qui le poursuit sous toutes les formes, les pieges barbares, les chiens, & l'Homme plus barbare encore. Il s'approche de l'abri des jardins, pressé par la faim plus forte que la crainte. L'espèce bélante regarde d'un œil muet & indésespéré le ciel obscurci & la terre éclatante; ensuite tristement dispersée, elle cherche l'herbe desséchée à travers les monceaux de neige.

Bergers, il est temps de vaquer au soin de

vos troupeaux ; bravez la rage des saisons , & donnez - leur une nourriture abondante ; logez - les à l'abri de l'orage : car , souvent dans cette rude saison un tourbillon rapide sort de l'Orient , réunit & enlève le fardeau d'Hiver qui couvrait la plaine ; le flux de la tempête engloutit & accable le malheureux troupeau caché entre deux collines voisines ; quelquefois même le vallon s'enfle & s'élève comme une montagne , dont le sommet glacé brille dans le firmament. Ainsi les neiges s'élèvent en monceau pendant tout l'Hiver , & effacent la clarté du jour. Le Berger s'arrête accablé , se perd , & méconnoît son propre champ ; il voit de nouvelles collines , dont le triste sommet lui est inconnu. Il voit des tableaux effrayans qui lui déguisent la plaine , il ne se reconnoît plus , il ne retrouve ni les rivières , ni les forêts perdues dans ce désert informe ; il erre des collines aux vallons , & s'égare toujours de plus en plus. Troublé du souvenir de sa maison , impatient , il se plonge dans les monceaux flottans ; le triste désir de trouver sa demeure saisit ses nerfs , & rappelle leur vigueur qui se consume en efforts inutiles.

Combien son ame est accablée ! Quel désespoir, quelles horreurs remplissent son cœur, quand à l'erreur de son imagination qui lui a persuadé un instant qu'il apperçoit sa cabane, qui paroît comme une tache noire au milieu des neiges, succede la douleur de ne trouver qu'un désert raboteux loin des traces & de la demeure des hommes. Cependant la nuit s'approche & l'environne, la tempête gronde sur sa tête, & accroît l'horreur du désert. Son esprit alors plein d'idées de précipices affreux, de chutes, de marais trompeurs, que la gelée n'a pu rendre solides, de gouffres combis par la neige, augmente l'abattement de son corps; il ne sait ce qui est eau; il craint à chaque pas de rencontrer où le lac solitaire, ou la fontaine qui bouillonne sans cesse; il s'arrête enfin, & se couche près d'un monceau sans forme, pensant à toute l'amertume de la mort, & le cœur serré de cette tendre angoisse que la Nature darde dans le sein accablé d'un homme mourant, éloigné de sa femme, de ses enfans & de ses amis. En vain son épouse soigneuse prépare en l'attendant un feu brillant & un vêtement chaud;

en vain ses jeunes enfans , attentifs à regarder l'orage , demandent leur pere avec une vive impatience & d'innocentes larmes ; hélas ! il ne reverra plus ni femme , ni enfans , ni amis , ni sa demeure sacrée : l'impitoyable Hiver s'empare de ses nerfs , opprime & engourdit ses sens ; le froid se glisse dans ses entrailles ; le laisse étendu au long des neiges , glacé , sans vie , & semblable à une masse insensible qui blanchit au souffle du Nord.

Ah ! que les licentieux & les orgueilleux qui vivent au milieu des plaisirs , dans la puissance & l'abondance , réfléchissent peu à ces malheurs. Ceux qui perdent les heures dans la débauche , dans la joie évaporée , & souvent même cruelle , ne pensent pas , tandis qu'ils se plongent dans les plaisirs , combien il en est qui éprouvent les douleurs de la mort , & les différens maux de la vie ; combien périsseut dans les eaux , ou par le feu ; combien versent leur sang dans des disputes honteuses entre l'homme & l'homme ; combien languissent dans le besoin , & dans l'obscurité des prisons , privés de l'air commun à tous , & de l'usage commun aussi de leurs propres

membres; combien mangent le pain amer de la misere , & boivent le calice de la douleur; combien n'ont d'autre demeure que la ché-  
tive cabane de la triste pauvreté ouverte aux  
injures de l'Hiver ; combien il en est qui  
tremblent & frémissent sous l'aiguillon piquant  
des tortures de l'esprit , des passions sans  
bornes , de la fureur , du crime & des remords,  
& qui , précipités enfin du sommet de la vie ,  
offriroient dans leur catastrophe un beau sujet  
à la Muse tragique. Même dans le vallon  
paisible , où la sagesse aime à demeurer avec  
l'amirié , la paix , & la méditation ; combien  
en est-il , qui , tourmentés des passions hon-  
nêtes , languissent dans des malheurs secrets  
& profonds ; qui , penchés sur le lit de mort de  
leurs plus chers amis , marquent & reçoivent  
leur dernier soupir. Hommes livrés au délice  
des passions , retracez-vous de telles idées ;  
pensez à toutes ces choses , & à mille autres  
maux qui ne se peuvent nommer , & qui font  
de la vie une scene de travail , de souffrance  
& de malheur ; si vous vous en occupiez , le  
vice qui vous domine , s'arrêtéroit effrayé  
dans sa carriere. Vos mouvemens guidés au

hasard & intercadens deviendroient des pensées : votre cœur pénétré s'échaufferoit de charité : la bienfaissance dilateroit en vous les désirs ; vous apprendriez à soupirer, à mêler vos larmes ; ces mouvemens se tourneroient en goûts, & ces goûts perfectionnés graduellement, établiroient dans votre ame le vrai, le solide bonheur, & le seul qui ne peut que croître & se perfectionner sans cesse.

C'est ici le lieu de célébrer ces Hommes généreux (1), qui, touchés du malheur des humains, & s'attachant à la poursuite des abus, pénétrerent jusques dans les horreurs d'une prison obscure, où la misère gémit sans être écoutée, & sans attendrir personne : où la maladie languit ; où la faim & la soif dévorent, & où la pauvreté est punie comme le vice. Quoi ! dans la terre de liberté, aux lieux où cette mère de l'humanité brille dans chaque rue & dans chaque place publique, de petits Tyrans exerçoient leur rage, &

(1) Le Comité tenu pour les prisons, en 1729, en délivra plus de 97 000 prisonniers pour dettes.

arrachoient le plus vil aliment de la bouche affamée, refusoient à leurs frères un peu de paille pour reposer leurs membres froids, & leur déroboient jusqu'au sommeil, la dernière des consolations ; ils enchaînoient dans la prison l'Anglois né libre ; leurs mains cruelles se faisoient un plaisir de le déchirer avec des fouets inhumains, & par des moyens secrets & barbares arrachoient la vie de ceux qui auroient travaillé & versé leur sang pour la Patrie. O grand dessein, qui fut si bien exécuté avec un soin patient & un zèle tempéré par la sagesse ! Vous, enfans de miséricorde, recommencez vos pieuses recherches ; découvrez au grand jour ces farouches & criminels satellites des loix ; arrachez de leurs mains la verge de fer & d'oppression, & ordonnez que les cruels éprouvent les douleurs qu'ils font souffrir aux autres. J'aurois encore beaucoup à dire. Si jamais l'intervention équitable du citoyen autorisé fut nécessaire, c'est dans ce siècle desséché. O Judges des loix, dont les hommes faux & trompeurs ont accablé & obscurci la vérité, énervé & éludé la Justice, combien glorieux seroit le jour

où l'on verroit vos entraves brisées , & tout Homme en état de faire valoir son droit !

Les loups chassés par l'excés de la famine, se rassemblent par troupes enragées ; ils descendent du haut de ces terribles montagnes, dont les Alpes brillantes , les Appenins ondoyans & les Pyrénées couvrent une si vaste étendue de terrain. Ces Loups cruels comme la mort, affamés comme les tombeaux , maigres & hideux , brûlent de verser le sang , & se répandent sur le pays ; ils le parcourrent aussi promptement que le vent du Nord qui balaye la neige éclatante ; tout devient leur proie. Ils s'attachent au Coursier , le renversent , & percent son cœur puissant. Le Taureau ne peut défendre son auguste front , ni faire quitter prise à ces meurtriers féroces ; ardents à la rapine , ils s'élancent à la gorge de la mère , arrachent l'enfant de son sein , & le déchirent malgré ses cris. Le visage majestueux de l'Homme ne les arrête pas ; la beauté même , cette force divine , dont le regard brillant étonne le Lion généreux & l'adoucit , subit le même sort , & devient une proie malheureuse : mais

si le pays averti de cette affreuse attaque se tient sur ses gardes , alors ces ravisseurs , frustrés , attirés par l'odeur , se jettent , chose terrible à raconter , sur le cimetière effrayant , souillent les tombeaux , en tirent les corps ensevelis , parmi lesquels ils heurlent & se mêlent avec les ombres & les esprits effarés .

Dans ces régions escarpées , demeure des heureux Grisons , que recelent de paisibles vallées , souvent des montagnes de neige se détachent , rouent la terreur , & tombent tout-à-coup des roches surchargées ; elles se précipitent comme le tonnerre de rochers en rochers ; tout l'empire de l'Hiver & des glaçons est dans une commotion terrible . Les troupeaux , les bœufs , les Bergers , les voyageurs , & quelquefois des brigades entières de troupes en marche , ou des hameaux plongés dans le sommeil sont ensevelis sous ses ruines accablantes .

Au milieu des rigueurs de l'année , dans la profondeur de l'Hiver , tandis que les vents glacés soufflent au-dehors , je choisis pour ma retraite un séjour couvert d'un côté par les forêts gémissantes , bordé de l'autre par

l'étendue sans bornes des vagues ; abri rustique & solitaire , où , tandis que le foyer brillant & les flambeaux ardents égayent & bannissent l'obscurité , je m'assieds & me livre à l'étude. Je converse avec ces Morts illustres , ces Sages de l'antiquité , révérés comme des Dieux , bienfaisans comme eux , héros donnés à l'humanité pour le bonheur des arts , des armes & de la civilisation. Concentré dans ces pensées motrices de l'inspiration , le volume antique me tombe des mains , & méditant profondément , je crois voir s'élever lentement & passer devant mes yeux étonnés ces ombres sacrées , objets de ma vénération. Socrate d'abord , demeuré seul vertueux dans un Etat corrompu , seul ferme & invincible ; il brava la rage des tyrans , sans craindre pour la vie ni pour la mort ; & ne connoissant d'autres maîtres que les saintes loix d'une raison calme ( cette voix de Dieu , qui retentit intérieurement à la conscience attentive. ) Solon , le grand Oracle de la morale , le plus sage du genre humain , qui établit sa République sur la vaste base de l'équité : il fut par des loix douces réprimer un peuple fougueux , lui

conserver tout son courage & ce feu vif, par lequel il devint si supérieur dans le champ glorieux des lauriers, des beaux arts & de la noble liberté, & qui le rendit enfin l'orgueil de la Grèce & du genre humain. Lycurgue ensuite, cet homme sévèrement sage, qui plia toutes les passions sous le joug de la discipline la plus étroite.

Après lui s'avance ce chef intrépide (1), qui s'étant dévoué pour la patrie, tomba glorieusement aux Thermopiles, & pratiqua ce que l'autre n'avoit qu'enseigné. Aristide leva son front où brille la candeur ; cœur vraiment pur, à qui la voix sincère de la liberté donna le grand nom de juste : respecté dans sa pauvreté sainte & majestueuse, il soumit au bien de sa patrie jusqu'à sa propre gloire, & accrut la réputation de son rival orgueilleux (2). J'apperçois Cimon, son élève, couronné d'un rayon plus doux ; son génie s'élevant avec force, repoussa au loin la molle volupté : au-

---

(1) Léonidas.

(2) Thémistocles.

---

dehors il fut le fléau de l'orgueil des Perses, au-dedans il étoit l'ami du mérite & des arts ; modeste & simple au milieu de la pompe de la richesse. Je vois ensuite paroître & marcher pensifs les derniers hommes de la Grece sur son déclin, Héros appellés trop tard à la gloire, & venus dans les temps malheureux : Timoléon, l'honneur de Corinthe, homme heureusement né, également doux & ferme, & dont la haute générosité pleure son frere dans le tyran qu'il immole. Les deux Thébains (1), égaux aux meilleurs, dont l'héroïsme combiné éleva leur pays à la liberté, à l'empire, & à la renommée. Le grand Phocion, dans le tombeau duquel l'honneur des Athéniens fut enseveli ; sévere comme homme public, inexorable au vice, inébranlable dans la vertu ; mais sous son toit illustre, quoique bas, la paix & la sagesse heureuse adoucisssoient son front ; l'amitié ne pouvoit être plus douce, ni l'amour plus tendre. Agis, le dernier des fils du vieux Licurgue, fut la généreuse victime de l'en-

---

(1) Pelopidas & Epaminondas.

treprise toujours vaine de sauver un Etat corrompu , il vit Sparte même perdue dans l'avarice servile. Les deux frères Achaïens ferment là scène : Aratus qui ranima quelque-temps dans la Grèce la liberté expirante , & l'aimable Philopœmen , le favori & le dernier espoir de son pays , qui ne pouvant en bannir le luxe & la pompe , fut les tourner du côté des armes ; berger simple & laborieux à la campagne , chef habile & hardi aux champs de Mars.

Un peuple puissant , race de héros s'avance ; son front plus sévere n'a d'autre tache qu'un amour excessif de la patrie , passion trop ardent & trop partielle. Numa , la lumière de Rome , fut son premier & son meilleur fondateur , puisqu'il fut celui des mœurs. Le roi Servius posa la base solide sur laquelle s'éleva la vaste république qui domina l'Univers. Viennent ensuite les grands & vénérables Consuls : Junius Brutus , dans qui le père public du haut de son redoutable tribunal , fit taire le père privé ; Camille , que son pays ingrat ne put perdre , & qui ne fut venger que les injures de sa patrie ; Fabricius , qui foule aux pieds l'or séducteur ;

Cincinnatus, redoutable à l'instant où il quittait sa charrue. Et toi, Regulus, victime volontaire de Carthage, impétueux à vaincre la Nature, tu t'arraches aux larmes de ta famille pour garder ta foi, & pour obéir à la voix de l'honneur: Scipion, ce chef également brave & humain, qui parcourt rapidement tous les différens degrés de gloire sans tache; ardent dans la jeunesse, il fut après goûter les douceurs de la retraite avec les Muses, l'amitié & la Philosophie: Cicéron, dont la puissante éloquence arrêta quelque temps le rapide destin de Rome: l'invincible Caton, vertueux dans les plus grands dangers. Et toi, malheureux Brutus, héros bienfaisant, dont le bras tranquille, poussé par la vertu, plongea l'épée Romaine dans le sein de ton ami. Mille autres encore demandent & méritent le tr. bat de mes vers; mais qui peut nombrer les étoiles du ciel, qui peut célébrer leurs influences sur ce bas monde.

Quel est celui qui s'approche d'un air grave, doux, & majestueux comme le Soleil du Printemps? c'est Phébus lui-même, ou le grand Berger de Mantoue, Le sublime Homere paroît

aussi , rapide & audacieux pere du chant ; la Muse Britannique vole à ses côtés , & l'égale ; l'un & l'autre percent l'espace & l'obscurité , & parviennent d'un plein vol au sommet du temple de la Renommée. Les ombres de ceux dont la touche habile & pathétique scavoit passionner les cœurs & les charmer , qui entraînoient les Grecs au théâtre pour les frapper des grands traits de la morale , ceux aussi qui ont mélodieusement éveillé la lyre enchanteresse , s'offrent à moi tour à tour.

Société divine , ô vous , les premiers d'entre les mortels , ne dédaignez pas de m'inspirer dans les nuits que je vous consacre : faites que mon ame prenne l'effor , & puissé s'élever à des pensées semblables aux vôtres. Et toi , silence , puissance solitaire , veille à ma porte , éloigne tout importun qui voudroit me dérober les heures que je destine à cette étude : n'excepte qu'un petit nombre d'amis choisis qui daigne quelquefois honorer mon humble toit , & y porter un sens pur , un scavoit bien digéré , une fidélité extrême , un esprit sans artifice & une humeur toujours gaie. Pope descendra peut- être du Parnasse

pour aider à mon enthousiasme, pour égayer ma retraite, échauffer mon cœur, & rendre mon esprit plus flexible. Homere, que Pope a approché de nous, ne chante pas avec plus de douceur; mais la société de Pope est encore plus ravissante que ses chants.

Où es-tu, Hammond, toi, la gloire, l'amant, le favori des Muses? Pourquoi, cher Hammond, fus-tu ravi sitôt à nos espérances, quand, dans la première fleur d'un génie en son printemps, on découvroit en toi le mérite de l'homme fait, & les vertus de la maturité. A quoi sert maintenant cette soif de la Renommée qui brûloit dans ton cœur? Ces trésors de connaissances acquises de si bonne-heure, ce zèle ardent pour le service de ta patrie qui te distinguoit parmi les jeunes citoyens dévoués à sa défense? Hélas! qu'est devenu ce charme vivifiant d'un esprit plein de feu, ce ravissement pour les Muses, ce cœur si sensible à l'amitié, & cette ame rayonnante de joie qui rendoit tes vertus douces & souriantes. Ah! toutes ces choses ne nous furent montrées que pour borner notre ambition, & pour apprendre à nos espérances humiliées, que la vie n'est qu'un songe.

Je voudrois passer ainsi les jours sombres de l'Hiver dans quelque retraite profonde, entouré d'amis complaisans. Je traiterois des sujets enjoués ou majestueux selon que la Muse me l'inspireroit. Nous discuterions ensemble, si les merveilles infinies de la Nature furent tirées du chaos & s'éleverent du vuide, ou si elles furent produites de toute éternité par l'esprit éternel. Nous examinerions ses ressorts, ses loix, ses progrès, & sa fin. Nous étendrions ainsi nos vues sur ce bel assemblage; nos esprits s'ouvrant par degrés découvriraient l'étonnante harmonie qui unit tant de merveilles. Nous tenterions ensuite d'examiner le monde moral, dont le désordre apparent est réellement l'ordre le plus sublime, préparé & gouverné par la haute Sageſſe qui dirige tout vers le bien général. D'autres fois la sage Muse de l'Histoire nous conduiroit à travers les temps les plus reculés, nous feroit voir comment les Empires s'accurent, déclinerent, tomberent & furent démembrés. Nous découvririons les principes de la prospérité des Nations. Comment les unes doublent leur ſol par les miracles de l'agriculture, & changent par

par l'industrie les influences d'un ciel peu favorable de sa nature , tandis que d'autres languissent dans les climats les plus brillans & les plus heureux. Cette étude enflammeroit nos cœurs , & éclaireroit nos esprits de ce rayon le plus pur de la divinité qui embrase l'ame patriotique des citoyens & des héros. Mais si une humble & impuissante fortune nous force à réprimer ces élanls dans une ame généreuse , alors supérieurs à l'ambition même , nous apprendrons les vertus privées. Nous parcourrons les plaisirs d'une vie douce & champêtre ; nous scaurons comment on passe dans les bois & dans les plaines les plus doux momens de la vie : ou guidés par l'espérance dans les sentiers obscurs de l'avenir , nous examinerons avec un œil attentif les scènes de bonheur & de merveilles où l'esprit , dans une progression infinie s'eleve & parcourt les états , & les mondes. Mais pour nous délasser de ces penfées profondes , nous nous livrerons aux failles d'une imagination enjouée qui scrait peindre avec rapidité , & effleurer les idées ; la gaieté naît de la vivacité de l'esprit , & la

gravité même , jouant alors la folie , excite le rire , & dilate l'ame.

Le village allume ses feux ; s'est - là qu'à la ronde on raconte des histoires de spectres bien attestées , bien crues , bien écoutées , jusqu'à ce qu'une horreur superstitieuse faisisse toute l'assemblée. Souvent on s'exerce à la danse rustique ; la gaieté champêtre regne à grand bruit ; le simple badinage s'empare du cœur du Berger sensible à la joie , le rire bruyant & sincère , le baiser surpris à la jeune fille volontairement distraite , ou qui feint de dormir , les sauts , les jeux de mains & les ris joints à la danse qui marque les temps de la musique naturelle , tout concourt à leur faire passer gaiement les soirées d'Hiver.

Les villes fourmillent de monde. Les assemblées publiques , où l'on traite mille sujets divers , retentissent d'un bourdonnement formé du mélange confus des différens propos , auquel on ne peut rien distinguer. Les enfans de la débauche s'abandonnent au torrent rapide d'une fausse joie qui les entraîne à leur destruction. La fureur du jeu s'empare de l'ame déjà

empoisonnée : l'honneur , la vertu , la paix , les amis , les familles & les fortunes sont précipitées dans le gouffre d'une ruine totale. La salle de bal est illuminée avec art : la cour brillante y répand sa pompe ; les cercles s'épaissent : un doux éclat décore le palais , réfléchi par mille robes enrichies , par les flambeaux , les piergeries étincelantes , & le feu des yeux de la beauté ; tandis que le Petit - Maître , insecte léger , brille dans sa parure passagère , papillonne , & secoue ses ailes poudrées.

L'ombre d'Hamlet (1) paroît , & porte la terreur sur la scène. Othello (2) fait éclater sa fureur ; la malheureuse Monime (3) fond en larmes , & Belvidere (4) brûle & seche d'amour. La terreur s'empare des cœurs , & l'art fait couler des pleurs honnêtes. Ailleurs

(1) Hamlet , Prince de Danemarck , Tragédie de Shakespeare , & peut-être son chef-d'œuvre.

(2) Othello , ou le Maure de Venise , autre Tragédie Angloise.

(3) L'Orpheline , Tragédie d'Otway.

(4) La conjuration de Venise , autre Tragédie du même Auteur.

la Comédie fait rire le public du tableau de ses propres mœurs ; quelquefois elle s'élève & représente les scènes d'une belle vie ; on voit dans le généreux Bévil (1) toutes les vertus d'un héros jointes aux agréments d'un homme aimable.

C'est ainsi, Chesterfield, que ta sagesse folide & parfaite, tes vertus patriotiques, & cette science consommée dans la politique qui simplifie à tes yeux tous les ressorts des gouvernemens, ne nuisent aucunement à tes graces & à tes talens pour les beaux arts, qui te rendent tout-à-la-fois le protecteur, l'ornement, & la joie de la société. Permet que ton nom orne les chants de ma Muse champêtre, avant qu'elle retourne humblement à ses tableaux rustiques ; accorde à sa haute ambition une place à ta suite, car chaque Muse a droit d'y avoir la sienne. L'une fait valoir cet esprit cultivé & accompli; l'autre célèbre ce génie généreux & Britannique qui dédaigne les amores d'un pouvoir

(1) Un personnage dans les *Amans froids*, par Richard Steele.

corrompu ; d'autres chantent cette politesse élégante qui surpasse , au jugement même de la France présomptueuse , les manieres vantées de sa cour brillante ; cette vivacité , cette énergie d'expression , cette vérité de pinceau , qui , à l'aide de la faillie , du sel attique , & du sarcasme , piquant agréablement , pénètrent l'âme , & corrigent sans déplaire. Pour moi , m'élevant à des objets plus grands encore , je te montrerai dans un jour plus glorieux ; je peindrai les enfans de la Grande-Bretagne accourans en foule au Sénat attentif pour y entendre plaider la cause de la patrie ; je dirai comment la vérité dans ta bouche devient plus aimable , & prend les doux ornementz de la persuasion ; comment la raison sous tes loix devient plus grande & plus éclairée ; les passions obéissent à ta voix qui les évoque du fond des cœurs. Le parti même qui t'est contraire , ne peut résister à l'émotion , & cede pour un temps à ton pouvoir aimable ; tu fais couler le fleuve d'une éloquence variée , tantôt douce , tantôt vive , mais toujours profonde & claire.

Muse heureuse & tranquille , retournons à

sa demeure cherie. Voici les jours sereins & brillans de gelée. Le nitre éthéré vole à travers le bleu céleste & ne peut être apperçu : il chasse les exhalaisons infectes, & verse de nouveau dans l'air épuisé les trésors de la vie élémentaire. L'athmosphère brillant s'approche, se multiplie, comprime dans ses froids embrassemens nos corps qu'il anime ; nourrit & avive notre sang, raffine nos esprits, pénètre avec plus de vivacité, & passant par les nerfs qu'il fortifie, arrive jusqu'au cerveau, séjour de l'ame grande, recueillie, calme, éclatante comme le firmament, & vive comme la faison. Toute la Nature sent la force renouvellante de l'Hiver, qui ne paroît que ruine à l'œil vulgaire. Un rouge plus foncé éclate sur les joues. La terre brûlée par la gelée attire en abondance l'ame végétale, & rassemble toute la vigueur pour l'année suivante. Les rivières plus pures & plus claires présentent dans leur profondeur un miroir transparent au Berger, & murmurent plus fourdement à mesure que la gelée s'établit.

Gelée, qui es-tu ? d'où partent tes trésors

piquans, & ce pouvoir secret qui s'exerce sur tout, & à qui le fluide subtil ne peut même échapper. Ta puissante énergie ne consiste-t-elle pas en des millions de petites particules de sel ou coins invisibles qui pénètrent & s'insinuent dans les eaux de la terre & par-tout? Un vent de gelée souffle le soir, s'exhale avec violence autour de l'horizon rougi, s'étend, varie, & apporte la fiere rage de l'Hiver. L'étang se couvre d'une membrane bleue; le ruisseau s'arrête incertain au milieu de son cours: la gelée cede d'abord entraînée par le courant, & à moitié dégagée par le jour; mais bientôt elle augmente & s'attache sur les bords semés de joncs; elle s'amasse autour du rocher, & forme un pavé de crystal fortement cimenté par le souffle du ciel, jusqu'à ce qu'enfin la riviere prise d'un bord à l'autre, gémit dans sa nouvelle prison. La terre glacée devient sonore, & renvoie au double les aboiemens du Chien qui écarte les voleurs de nuit. On entend de loin le mugissement de la Genisse, le bruit de la cataracte, & la marche précipitée du voyageur dans la plaine. La voûte

céleste se découvre dans toute son étendue , & présente à la vue des mondes infinis qui brillent d'une lumiere vive & subtile ; le firmament entier est semé d'étoiles éclatantes , qui éblouissent d'un pole à l'autre. Dans cette immense étendue , la rigide influence tombe sans relâche , pese à travers la nuit tranquille , & saisit toute la Nature. La gelée redouble jusqu'au matin tardif qui se leve sur le monde languissant , & montre son œil pâle & triste. Alors on voit de toutes parts les travaux divers de la nuit tranquille , les toits sont bordés de glaçons , la cascade est muette , & les torrens oisifs semblent gémir. Les gouttières sont arrêtées : le bel ouvrage de la gelée présente de tous côtés des couleurs passageres & des formes imaginaires. Le ruisseau glacé qui s'étend sur la colline , paroît une nappe livide qui étincelle de froidure au point du jour ; la forêt pliée sous le givre & sous la neige blanchie & raffinée par la gelée , est incrustée fortement , & retentit à la marche du Berger matineux qui cherche son troupeau languissant , ou qui descend du sommet de la montagne , & glisse rapidement sur sa surface.

Les jeunes Bergers se livrent à la joie & au plaisir, maintenant que tous les travaux des mortels cessent ; ils courent tous sur la riviere, se livrant à des danses & à des jeux divers ; le jeune enfant mêle sa joie à la leur, heureux plus que tous les autres de voir sa toupie tourner avec facilité. De chaque province Batave, le peuple sort en foule, & vient se rendre aux lieux où les branches du Rhin étendent leurs longs canaux : ils volent sur des patins retentissans, courent en équilibre ceintré, & s'exercent de mille manières différentes : tout éclate d'une joie effrénée. Les Cours du Nord offrent une pompe aussi rare sur la neige. La jeunesse vigoureuse y conduit de rapides traîneaux, & dispute de vîtesse dans des courses hardies, longues & bruyantes : les Dames de Scandinavie y assistent pour animer le courage des Hommes, elles s'y montrent avec tous leurs charmes, & les aimables filles de Russie y éblouissent de toutes parts.

Le jour est fain, pur, vif & gai, mais il est court. Le Soleil horizontal paroît large au Sud ; il est suspendu à son dernier midi ;

il frappe sans effet le rocher glacé ; la montagne conserve toujours son lustre azuré, & ne sent point sa touche. L'air est foible, adouci pour quelques instans dans le vallon, la neige en pelotons tombe des forêts, se divise & réfléchit dans les rayons vacillans, semblable à des millions de perles. Le fusil du Chasseur & son Chien impatient qui bondit au bruit du coup, se font entendre ; ces jeux plus cruels que la saison, désolent les champs, ajoutent à la ruine de l'année, & réduisent aux abois tout le gibier.

Cependant notre foible Hiver ne feroit plus rien, si nos yeux étonnés perçoient dans la Zône glaciale, où durant de tristes mois une nuit continue exerce sur l'étendue brillante son empire étoilé. Là, le Russe exilé dans des prifons sans bornes, erre arrêté par la main de la Nature qui s'oppose à sa fuite. Rien ne s'offre à ses tristes yeux, que des déserts ensevelis dans la neige, des bois qui en sont chargés, des fleuves arrêtés qui présentent des monceaux difformes à travers la solitude jusqu'à la mer glaciale, & dans le lointain, de tristes habitations qui n'ont jamais

le bonheur de sçavoir des nouvelles du genre humain , si ce n'est quand les Caravannes , dans leurs courses annuelles , tournent vers la côte dorée du riche Cathay (1). Cependant ces peuples fourrés vivent heureux , aimés , & tranquilles sous leurs forêts brillantes & ornées de jais : ils sont vêtus de belles hermines sans tache , & blanches comme la neige qu'ils foulent aux pieds , ou de marbre du noir le plus luisant , & de mille autres belles fourrures mêlangées de plusieurs couleurs , orgueil somptueux des Cours. Là , les Daims s'assemblent en troupe , se ferment pour s'échauffer , & dorment sur la neige nouvellement tombée. L'Elan avec son bois peut à peine élever sa tête de dessous la neige entassée qui le couvre , & reste endormi dans l'abîme blanc. On n'a besoin ni de chiens , ni de pieges , ni même de l'arc sonore pour atteindre la troupe fuyante & craintive : de simples bâtons les font tomber tremblans & ensanglantés sur la neige , où ils jettent des cris pitoyables ;

---

(1) Ancien nom de la Chine.

leur cœur palpite en vain sur des monceaux de glace, les Chasseurs se rassemblent avec des cris de joie, & les emportent chez eux. Dans des forêts de pins, l'Ours difforme, sauvage habitant de ces ombrages, à moitié absorbé, est encore défiguré par les glaçons qui pendent autour de lui, il marche seul, lentement, & plus rechigné, à mesure que la tempête augmente; il fait son lit sous la glace rigoureuse, & avec une patience fière, dédaignant de se plaindre, il endurcit son cœur contre le besoin pressant.

Dans les régions spacieuses du Nord, qui voient le Bouvier céleste conduire son char à pas lents, une race nombreuse & impétueuse en butte aux fureurs du Caurus (1) glacial, ne connaît point le plaisir, & ne craint point les peines. Ce peuple ralluma une fois la flamme du genre humain éteinte & ensevelie dans un esclavage policé; il chassa courageusement & avec une rapidité terrible les tribus errantes de Scythie; il les poussa, sans qu'elles pussent résister, jusqu'au

---

(1) Le vent de Nord-Ouest.

Sud affoibli , & donna une nouvelle forme à l'Univers vaincu. Les fils de Lapland ne font pas ainsi , ils méprisent sagement le métier barbare & insensé de la guerre ; ils ne demandent que ce que la simple Nature peut leur donner ; ils aiment leurs montagnes , & jouissent de leurs orages. Les faux désirs & les besoins , enfans de l'orgueil , ne troubilent point le cours paisible de leur vie , ni ne les engagent dans les détours inquiets & agités de l'ambition. Leurs Rennes font toutes leurs richesses ; ils en tirent leurs tentes , leurs robes , leurs lits , leurs meubles , l'abondance domestique , une nourriture saine , une boisson agréable. Cette tribu docile , obéissante à la voix du maître , tend le col au harnois qui l'attache à la voiture & l'emporte rapidement à travers les collines & les vallons qui ne sont qu'une plaine endurcie sous une croûte de glace bleuâtre. Ces peuples trouvent même dans la profondeur de la nuit polaire un jour merveilleux , suffisant pour éclairer leur chasse , & pour guider leurs pas hardis vers les belles de Finlande : ils sont conduits par la clarté

vacillante des météores, dont la lueur réfléchit sans cesse sur les cieux, & par des lunes vives & des étoiles plus lumineuses qui brillent d'un double éclat au firmament. Ils ont aussi leur Printemps; il arrive du Sud rembruni. L'aurore obscure s'avance lentement: le Soleil ne fait d'abord que paroître; il étend ensuite son cercle enflé, jusqu'à ce qu'il soit vu pendant des mois entiers, joyeuse Saison! toujours faisant sa ronde, il continue sa course spirale, & quand il est prêt à submerger son orbe enflammé, il tourne encore & remonte au firmament. Dans cette riante saison, les habitans tirent leur pêche abondante des lacs & des fleuves, aux lieux où s'élèvent les montagnes enchantées de Niemi (1) fréquentées par les Fées, & où le

(1) M. de Maupertuis, dans son Livre sur la figure de la terre, après avoir décrit le beau lac & la belle montagne de Niemi en Laponie, dit: " De cette hauteur nous eûmes plusieurs fois occasion de voir ces vapeurs s'élever du lac que les gens du pays appellent *Haltios*, & qu'ils croient être les Esprits gardiens des montagnes. Nous

Tenglio (2) orné de roses roule ses flots ; ils retournent gaiement le soir chargés de poisson à leurs tentes, où leurs femmes douces & pures, qui tout le jour ont vaqué à des soins utiles, préparent alors le feu. Race trois fois heureuse ! à l'abri, par la pauvreté, du pillage des Loix & du pouvoir rapace, l'intérêt ne jette jamais parmi vous la semence du vice : vos Bergers innocens ignorent ce que c'est que de faire injure ; ils n'ont point été ternis par le souffle de l'amour infidele, indigne auteur du malheur des jeunes filles.

Ma Muse étend son vol solitaire, s'avance au-delà du lac de Tornéa, & jusqu'à Hecla, dont les flammes percent à travers les neiges qui l'accablent ; elle parvient à Groenlant,

„ fâmes effrayés des histoires d'Ourses que l'on disoit fré-  
„ quenter ce lieu, mais nous n'en vîmes aucun. Cet endroit  
„ paroissait plutôt du ressort des Fées & des Génies, que  
„ des Ours. „

(1) Le même Auteur observe : " Je fus surpris de voir  
„ sur les bords de cette rivière (le Tenglio) des roses  
„ d'un rouge aussi vif qu'aucunes qui soient dans nos  
„ jardins, „

pays le plus reculé, & jusqu'au pole lui-même, terme fatal où la vie décline graduellement & s'éteint enfin. Là, suspendue sur la scène sauvage & prodigieuse, elle considère de nouvelles mers sous un autre firmament (1) Ici, l'Hiver tient sa triste cour dans son palais, assis sur un trône de glace azuré ; dans son empire aérien on entend à jamais la confusion & les tempêtes. C'est-là que le sombre tyran médite sa rage ; c'est-là qu'il arme les vents d'une gelée qui subjugue tout ; qu'il forme la fière grêle, qu'il ramasse en trésors les neiges dont il accable la moitié du globe.

De-là tournant à l'Est, jusqu'à la côte de Tartarie, ma Muse parcourt le bord mugissant de la mer, où des neiges entassées sur des neiges résident depuis les premiers temps, & semblent menacer les cieux. Là, des montagnes de glaces amoncelées paroissent de loin au Matelot tremblant une atmosphère de nuages blancs & sans forme. Des Alpes énormes & horribles à la vue se menacent

---

(1) L'autre Hémisphère.

réciproquement, & penchent sur la vague, ou se précipitant avec un bruit affreux qui semble annoncer le retour du vieux chaos, fendent l'abîme & ébranlent le pôle même. L'Océan, tout puissant qu'il est, ne peut résister à la fureur qui lie tout; accablé jusqu'au fond de ses abîmes par l'effort victorieux de la gelée, il est enchaîné lui-même, & il lui est ordonné de ne plus rugir. Tout enfin n'est plus qu'une étendue glacée, couverte de rochers; tristes plages & dépourvues de tous habitans qui s'envolent au Sud par un instinct naturel dans ces mois terribles. Oh! combien sont malheureux ceux qui, embarrassés dans les amas de glace, reçoivent en ces lieux le dernier regard du Soleil couchant, tandis que la très-longue nuit, nuit de mort, & d'une gelée fière & dix fois redoublée, est suspendue sur leurs têtes & tombe avec horreur. Tel fut le destin de ce digne Anglais (1) qui

(1) Le Chevalier Hugh Willoughby, qui fut envoyé par la Reine Elisabeth pour découvrir le passage du Nord-Est.

osa ( car que n'ont pas osé les Anglois ) chercher avec le premier vaisseau , ce passage tant de fois tenté en vain , & qui paroît fermé de la main même de la Nature jalouse par des barrières éternelles. Dans ces cruelles régions , son vaisseau pris dans les glaces demeura immobile , & attaché à l'Océan glacé ; lui & sa troupe demeurerent gelés comme des statues , chacun à son poste & à son emploi , le Matelot au cordage , & le Pilote au gouvernail .

Près de ses bords où le sauvage Oby roule à peine ses flots glacés , habitent les plus malheureux des hommes. Ici l'humanité revêtue de la forme la plus grossière , privée du Soleil qui mûrit & élève l'Homme ainsi que les plantes , n'est qu'à demi animée. Là , cette race brute , retirée dans des caveaux profonds à l'abri de la saison terrible , prend une triste nourriture près des feux languissans , & sommeille entourée de fourrures. Ces êtres infortunés ne connaissent ni la tendresse , ni les chants , ni le badinage , ni la gaieté ; rien enfin de la vie , si ce n'est les Oufs leurs alliés qui errent ailleurs , jusqu'à ce qu'enfin un jour ressemblant

à l'aurore , verse un long crépuscule sur leurs champs , & appelle à la chasse le Sauvage armé de son arc.

Que ne peut exécuter un gouvernement actif & qui régénere l'Homme ? L'immortel Pierre , ce vaste génie inspiré du Ciel , réveilla du sein de l'obscurité gothique un peuple sauvage , dont la race s'étendoit loin de ces bords & formoit un empire immense & négligé. Ce Héros , le premier d'entre les monarques , dompta son pays rébelles , ses rochers , ses marais , ses fleuves , ses mers , & son propre peuple révolté. Il sçut retrouver l'Homme dans le fier barbare même qu'il subjuguoit : vous , ombres des anciens héros , vous qui travaillâtes pendant une longue succession de siecles à construire un plan pénible d'Etat , considérez tant de merveilles opérées toutes à la fois. Voyez un Prince incomparable , né sur le trône où regna jusqu'à lui l'ombre d'un pouvoir imaginaire , & qui consent à le quitter : il écarte la pompe nonchalante des cours ; il parcourt chaque terre & chaque port ; il dépose le sceptre , & daigne armer sa main glorieuse de l'outil mécanique ; il rassemble les semences du com-

merce , des arts utiles , de la sagesse civile , de la science de la guerre , & revient chez lui chargé des vrais trésors de l'Europe. A son retour les villes semblent sortir de la terre : l'Agriculture fournit sur les déserts ; il marie les fleuves les plus éloignés ; l'Euxin étonné entend rugir la Baltique ; des pouppes voguent sur des mers inconnues à la navigation , & des armées étendent de tous côtés leurs files éblouissantes. Ici , elles réprimant le furieux Alexandre du Nord ; là , elles portent la terreur dans le camp du fier Ottoman. Terre heureuse , qui te vis délivrée du joug de la paresse , de l'ignorance , & de l'antique & orgueilleuse barbarie , tu fus civilisée par la même main royale qui donnoit la vie à tout , & qui te rendit le théâtre des arts , de la valeur militaire , & du commerce florissant. Ce fut ainsi que ce que sa sagesse formoit , ce que son pouvoir animoit , son propre exemple fçavoit encore l'illustrer.

Sur le soir les vents s'adoucissent & soufflent au Sud , la gelée vaincue se résout en dégel qui dégoutte de toutes parts ; les montagnes se découvrent par places , une pluie abondante & mêlée de neige inonde le pays. Les rivières

s'enflent & sont prêtes à se déborder. Mille torrens mêlés de givre percent tout-à-la-fois, tombent des collines, des rochers & des bois, & se précipitent en larges cataractes. La plaine vaste & retentissante n'est qu'une étendue visqueuse ; ces fatales mers qui baignent le triste pôle, ne sont plus retenues dans les fers du Nord puissant ; toutes leurs vagues s'élancent & s'élèvent sans résistance ; de longs rugissements courent rapidement & sans cesse à travers l'abîme entr'ouvert ; tout à la fois éclate & entasse des millions de montagnes de glace qui s'élèvent jusqu'aux nues. Que fait alors la barque infortunée, chargée de malheureux tremblans, jettée au milieu de ces énormes masses flottantes, amarrée à l'abri d'une île glacée pendant que les ombres de la nuit augmentent encore l'horreur de cette affreuse situation. La force humaine peut-elle soutenir tant de malheurs réunis qui l'assiègent de tous côtés, la faim qui ronge le cœur, la fatigue accablante, le rugissement des vagues & des vents, le choc des glaces qui se brisent ? Tantôt le bruit affreux cesse, tantôt il se renouvelle avec un redoublement de rage qui

mugit , & répète sur les plages cet écho terrible. Le Léviathan (1) & sa suite pesante , semblent se jouer pour mettre à son comble le trouble qui regne sur l'abîme : au loin sur le bord désert & glacé , le mugissement des monstres affamés qui attendent le naufrage , parvient dans l'obscurité sur l'aile des vents jusqu'à l'oreille des malheureux dont il augmente l'effroi. Cependant la Providence , cet œil toujours vigilant qui regarde avec pitié le foible travail des mortels qui ont perdu toute espérance , les guide en sûreté à travers les terribles labyrinthes du destin.

C'en est fait , l'affreux Hiver répand sa dernière obscurité , & regne avec terreur sur l'année soumise. Le monde végétal est enseveli , les oiseaux sont muets , l'horreur domine en souveraine sur l'Univers désolé. Arrête-toi mortel livré aux erreurs & aux passions , contemplé ici le tableau de ta vie passagère. Ton Printemps fleuri , la force ardente de ton Eté , ton Automne sombre , âge où tout commence

---

1) Sorts de Balcine.

à se fanner ; & le pâle Hiver qui vient enfin terminer & fermer la scène. Où se perdent maintenant ces rêves de grandeur, ces espérances frivoles de bonheur, ces impatiences pour la renommée, ces soins inquiets, ces jours d'occupations bruyantes, ces nuits passées dans la joie & les festins, ces pensées flottantes entre le bien & le mal qui partageoit la vie ? Tout est maintenant évanoui. La vertu seule survit, amie immortelle de l'Homme, & son guide fidèle vers le bonheur d'en-haut. C'est-là le jour véritable & la glorieuse aurore, c'est la renaissance du ciel & de la terre. La Nature alors dépouillée de la vase épaisse de son enduit terrestre, croit voir créer de nouveau l'Univers, & la vie se répandre sur des formes plus parfaites & inaccessibles à la peine & à la mort. Le grand & éternel système qui enveloppe & unit chaque chose dans un tout parfait, se découvre à l'œil raffiné de la raison, à mesure que la perspective s'étend. Vous, Sages orgueilleux ; vous, présomptueux Aveugles, maintenant confondus dans la poussière, adorez cette puissance & cette sagesse que vous osiez accuser autrefois. Apprenez

maintenant pourquoi le mérite modeste a vécu dans l'oubli, & est mort négligé ; pourquoi le partage de l'honnête homme dans cette vie fut le fiel & l'amertume ; pourquoi la veuve solitaire & les orphelins languissent dans la retraite & le besoin , tandis que le luxe habite les palais & occupe ses basses pensées à forger des besoins imaginaires ; pourquoi la vérité , fille du Ciel , & la belle modération tombent souvent flétries sous le poids des chaînes de la superstition ; pourquoi l'abus des Loix , ce cruel destructeur , cet ennemi domestique trouble notre repos , & empoisonne tout notre bonheur. O vous , vertueux infortunés , vous , petit nombre qui pensez dignement , & qui demeurez inébranlables contre le déluge des maux de la vie , supportez vos peines encore quelques instans , & bien-tôt ce que votre vue bornée n'aperçut qu'en partie , & qui vous parut mauvais , n'existe plus. Les orages ténébreux de l'hiver passeront rapidement ; un Printemps éternel & sans bornes leur succéde , & va tout envelopper.

F I N.

HYMNE

## HYMNE.

LE changement des Saisons , Pere tout-puissant , n'est que la Divinité diversifiée ; l'année dans son cours est pleine de toi. Ta beauté se manifeste , ta tendresse & ton amour se découvrent dans l'agréable Printemps : les champs sont émaillés de fleurs , l'air adouci & embaumé , l'écho retentit dans les montagnes , les forêts se parent , & tous les cœurs & tous les sons ne sont que joie. De-là ta gloire se déploie dans les mois de l'Eté avec la lumiere éclatante & la chaleur : alors ton Soleil donne la perfection à l'année qui s'avance ; ta voix se fait entendre au point du jour , en plein midi , au soir , tantôt dans le tonnerre terrible qui éclate dans la nuë , tantôt dans les douces haleines des Zéphirs qui soufflent le long des eaux & entre les bosquets. Ta bonté brille dans une Automne abondante , & présente un festin commun à tout ce qui respire. Tu es auguste & redoutable dans l'Hiver. Les nuages & les frimats sont dispersés autour de toi ; les tempêtes roulent sur les tempêtes ; une obscurité majestueuse s'élève sur l'aile du tourbillon ; tu ordonnes au monde de t'adorer , & tu

M

humilie la Nature sous les souffles de l'Aquilon.

Tout est mystérieux dans la Nature. Quelle science, quelle force divine paraît en elle, & se fait profondément sentir ! Quel mélange délicieux de simplicité & d'art merveilleux, de beauté & de bienfaisance, mélange suivi de nuances dans une dégradation presque insensible, qui concourt à former un tout harmonieux qui se succède toujours & ravit sans cesse. Mais errant avec un étonnement brute & stupide, l'Homme n'apperçoit point cette main puissante, qui toujours agit, tourne les sphères en silence, travaille dans le secret abîme, & de-là fait éclore les richesses du Printemps ; qui darde les rayons du Soleil & mitige leur ardeur ; qui nourrit chaque créature, & lance les tempêtes. Changement admirable autant que délicieux, dont les variations se succèdent dans un ordre constant, & dont toutes les sources de la vie reçoivent l'impression avec transport.

Nature, écoute : Que tout ce qui existe se réunisse en adoration sous le spacieux dôme du firmament, & élève avec ardeur un can-

tique général. Doux Zéphirs, que vos souffles  
frais célébrent celui dont le souffle donne la  
vie, parlez de lui dans vos retraites obscures,  
sur les rochers où le pin doucement agité,  
inspire par son ombre une crainte religieuse ;  
& vous, fiers Aquilons, dont le bruit s'étend  
au loin, & qui ébranlez le globe étonné,  
élevez au ciel vos accords impétueux, & an-  
noncez l'Etre qui vous permet vos fureurs.  
Vous, ruisseaux, murmurez ses louanges :  
dites-les nous, foibles collines, & qu'elles  
ne m'échappent pas quand je médite près de  
vous. Vous, torrens rapides & profonds,  
vous, rivieres plus tranquilles, qui formez en  
serpentant un labyrinthe le long du vallon, &  
toi, Océan majestueux, monde secret de mer-  
veilles, retentis de ses louanges : tantôt sa  
voix suprême t'ordonne de rugir, tantôt elle  
ordonne à tes rugissements de cesser. Offrez-lui  
votre encens, herbes, fruits & fleurs ; exhalez  
dans un nuage embaumé votre tribut odorifé-  
rant au Maître du Soleil, de ce Soleil qui  
vous donne la vie, dont les feux sont vos  
parfums, & dont le pinceau vous colore.  
Forêts, inclinez-vous ; moissons ondoyantes,

M jj

abaissez vos épis devant lui ; inspirez vos doux chants à l'heureux Moissonneur, quand il revient chez lui au rayon de la Lune brillante. Vous, qui veillez dans le ciel, quand la terre endormie demeure sans soin ; vous, constellations, répandez vos influences les plus douces, pendant que les Anges touchent au milieu du firmament azuré la lyre d'argent. Grande source du jour, la plus belle image ici-bas du Créateur, verse toujours en abondance de monde en monde l'Océan vital, trace par chacun de tes rayons ses louanges sur la Nature. Mais le tonnerre roule ! Que le monde prosterné soit en silence, pendant que de nuage en nuage l'Hymne solennelle se répète. Troupeaux, bêlez sur ces coteaux : vous, rochers mousseux, retenez leurs fons ; vous, vallées, répondez aux échos, car le grand Berger regne, & son royaume impénétrable s'approche. Vous, forêts, éveillez-vous : un chant universel sort des bosquets, & quand le jour expirant livre au sommeil l'espèce gazouillante, la douce Philomele charme les ombres qui l'écoutent, & enseigne à la nuit ses louanges. Vous principalement, pour

qui toute la création sourit , qui êtes à la fois la tête , le cœur , & la langue de tout ce qui respire , Hommes qui vivez unis en sociétés , couronnez la grande Hymne dans une multitude de villes ; faites éclater la perfection de vos organes ; mêlez ensemble leurs sons perçans & majestueux , & que vos voix semblables à des tourbillons de flamme réunis , s'élèvent ensemble aux cieux dans un même accord ; ou si vous choisissez plutôt l'ombre champêtre & trouvez un temple dans chaque bosquet sacré , que la flûte du Berger , les chansons des Vierges , le souffle sérigraphique , & la lyre des Poëtes chantent toujours le Dieu des Saisons en imitant leur harmonie . Pour moi , quand j'oublierai le sujet agréable que je viens de chanter , les parfums des fleurs , les rayons de l'Eté brunissant dans la plaine , l'Automne brillante & consolante , & l'Hiver qui s'élève dans l'Orient noirci ; que ma langue soit muette , que mon imagination cesse de peindre , & que mort à la joie , mon cœur oublie de battre .

Sile Destin me commandoit d'aller chanter des fleuves inconnus au bout de la terre , aux

climats barbares & éloignés, où le Soleil dore les montagnes Indiennes, & où son rayon couchant s'enflamme sur les Iles Atlantiques, j'obéirois sans effroi, puisque Dieu est toujours présent, toujours senti dans le vaste désert, comme dans les villes habitées. Où Dieu répand la vie, là doit être la joie. Quand enfin l'heure solennelle viendra, où d'une aile mystique je volerai aux mondes futurs, j'obéirai avec joie : là, avec de nouvelles facultés, de nouvelles merveilles élèveront mes chants ; je ne puis aller qu'où l'amour universel sourit, soutenant tous les orbes & tout ce qui en dépend. De ce qui semble mal quelquefois, le bien en sort, & le mieux encore ; & toujours le mieux dans une progression infinie : mais je me perds moi-même en lui, dans sa lumiere ineffable : viens donc silence expressif méditer sa louange.

F I N.







